Tome IX. N° 1 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Avril 1922

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

L'Amour, les Muses et la Chasse (1)

I

Grands oiseaux qui vous laissez emporter par le vent comme des guirlandes arrachées à l'automne ; échassiers des tempêtes qui poussez par intervalles un cri plaintif : ne manquez point de faire ce que je vous demande au moment que j'entreprends d'écrire ce chapitre.

Dans Hasparren la ville basque (Hasparren signifie au cœur de la forêt de chênes), de ma demeure d'Eyhartcia (Eyhartcia veut dire du côté du moulin), je vous conjure de ne point traverser Bordeaux sans suspendre d'abord un instant votre fuite au-dessus du quartier des Capucins.

Chantez alors un chant, que j'entendrai malgré la distance, en l'honneur de la maison sur laquelle mon cœur d'adolescent a laissé tomber tant de neige. Là où cette neige a fondu, vous reconnaîtrez les tuiles rousses et noires, et, si vous

(1) Deuxième cahier de Mémoires ; le premier cahier : *De l'Age divin à l'âge ingrat*, 1 vol., éd. Plon-Nourrit, Paris.

inclinez votre cou flexible en redressant vers le ciel, comme pour plonger, vos longues pattes rigides, vous verrez les cinq ouvertures ovales du grenier, les six fenêtres du premier étage, les six fenêtres du second, et les quatre fenêtres du rez-de-chaussée avec leurs petites vitres couleur d'eau profonde ; vous verrez la porte bien astiquée, haute, étroite, fermée, son heurtoir semblable à une larme.

Et puis, avec ces ailes en croix qui font de votre caravane un céleste et mouvant cimetière, vous planerez un instant sur cette autre demeure où mon père a rendu son dernier soupir. Il n'y aura plus, sur le balcon bombé du premier étage, ces fleurs que l'arrosoir de ma mère argentait. Mais, au second, vous pourrez apercevoir encore les stores délabrés qui laissaient filtrer un jour avare dans la chambre de l'agonie. Ainsi vous aurez salué l'essentiel de toute ma prime jeunesse, deux maisons sans nom et sans faste où, dans l'une est né l'amour, et dans l'autre est entrée la mort.

*
* *

— Et ainsi donc...

Cette invariable formule précédait chaque phrase de notre professeur Ducasse qui avait un pois chiche sur le nez et qui s'extasiait sur l'esprit des satires de Boileau en cette année scolaire 1883-1884 qui me ramenait à Bordeaux. Ducasse appartenait au genre de professeurs qui m'a déplu le moins, au genre *ours*. J'en ai connu quatre ou cinq assez mal léchés, mais qui tous étaient des poètes qui s'ignoraient. Il y a chez tout ours un amateur des jardins, et celui-ci cultivait les racines grecques.

J'ai souvenance de deux inspecteurs généraux que nous subîmes en cinquième, l'un pour les lettres, l'autre pour les sciences. Dès que s'annonçait quelqu'un de ces hauts universitaires, la terreur noire sévissait entre les murs du lycée. Nos pauvres magisters redoublaient de zèle, s'efforçaient d'inculquer aux plus cancres d'entre nous les corrigés d'impossibles versions, d'enfoncer dans nos crânes les coins les plus aigus des triangles égaux entre eux.

L'un de ces pontifes me surprit par sa douceur. C'est le seul que j'aie rencontré qui ne donnât point l'impression de la férocité. Il se nommait Eugène Manuel, et taquinait la

muse. Ses nombreux échecs à l'Académie, loin de l'aigrir, l'avaient amené à la componction. Sa voix était blanche. Il avait l'air de s'excuser d'être là. Comme l'un d'entre nous traduisait ainsi une phrase latine : « la vieillesse est bavarde », il le reprit :

— Mon enfant, ne dites point « bavarde », mais « verbeuse ».

Eugène Manuel eut son contraste : une sorte de grand escogriffe aux yeux verts, imberbe, dont le front d'ivoire jauni était couronné d'une perruque énorme et en désordre, au crin blanchâtre, bourru et crispé, qui rappelait la coiffure des naturels de Vanikoroo. On se l'imaginait fort bien un arc aux doigts, tatoué, la narine traversée par une amulette. Il opérait dans la mathématique et mon angoisse fut si forte, en le voyant s'asseoir en face du noir chevalet, que je disparus à moitié sous ma table afin de me dissimuler, de n'être point interrogé : car il arrivait que telle ou telle physionomie appelait parfois l'attention des examinateurs. Ce qui ne manqua point :

— Passez au tableau, me dit avec calme l'indigène.

J'eusse mieux fait cent fois de me récuser, d'avouer mon incompétence radicale, de m'enfuir, de répondre que cette science infinie qui transportait Pascal m'était aussi inconnue, aussi inaccessible qu'elle peut l'être à un lapin qui crotte. Hélas ! Je payai d'audace, et d'une audace telle, qu'après trente-sept ans je n'en suis pas encore revenu.

Le sauvage m'interrogea. Sur quoi? Je ne le sais pas davantage. Mais, me saisissant d'un bâton de craie, je traçai sur l'ardoise, avec un incroyable aplomb, une série de chiffres et signes cabalistiques tels que jamais chapeau de sorcier n'en fut orné. Cela fait, je fixai des yeux le cannibale qui me fixa des siens. Il fit silence. Et moi aussi. Et je regagnai ma place au milieu de la consternation particulière de mon professeur qui répondait au nom flexible de Dalmeyda. Le pauvre homme, plus mort que vif, essayait de se donner une contenance. Et, tantôt, il levait les bras et les yeux au ciel, et tantôt il pouffait sans conviction, s'efforçant d'entraîner au rire mes camarades qui n'en faisaient rien. Il s'appliquait à trouver une attitude qui donnât à l'inspecteur redouté la clef de ces logarithmes inconnus que je venais de dresser devant eux au mépris de toute logique terrestre. Moi seul possédais le mot de l'énigme. Et je le garde. Ce qui fit que,

huit jours après, le proviseur et le censeur étant venus en grande pompe, de classe en classe, lire aux élèves les résultats des examens, je m'entendis flétrir par cette phrase :

— Monsieur, vous avez obtenu, en mathématiques, un double zéro.

Il me laisse encore rêveur, ce double zéro, car, enfin, comment un zéro peut-il valoir moins que lui-même? Je laisse la responsabilité de ce paradoxe au grand manitou qui l'assuma.

Cependant je continuai de réagir contre cette vie scolaire qui m'était imposée, d'échapper dans la mesure du possible à l'esprit de régents qui prétendaient accomplir en nous ce qu'ils appellent, sans doute par bouffonnerie, *les humanités*. Je me laissai absorber de plus en plus par la botanique, excluant bientôt toutes les autres sciences naturelles, malgré les notions que j'en pouvais avoir. Et quelle botanique ! dont eût rougi, certes, Van Tieghem ! J'en appelai aux plus rococos des herborisants, à Linné lui-même, tel qu'il se décrit dans sa Philosophie végétale. A ces rageurs vêtus de jaquettes, à ces pistolets qui, du haut de leur étroite chaire, entre Bouvines et Marignan, nous collaient une retenue sans exemption, j'opposais le maître du plein air, l'amant de Flore, le délicieux, le minuiteux recenseur d'étamines. Oui, tandis que le bilieux Coutret nous semonçait, Linné sortait pour me complaire de sa tombe, secouait deux siècles de poussière, ouvrait sans que personne, sinon moi, s'en doutât, l'affreuse porte au-dessus de laquelle on pouvait lire : *Classe de cinquième B*. Tout le soleil entrait avec le Suédois, toute sa bonhomie le suivait. Et son large parasol, adapté à sa perruque, sa boîte plus verte que la forêt, son piochon terreux, et cette odeur de jonchée de fête-Dieu qui s'exhalait de sa veste de lin, conspiraient contre cet agrégé sans saveur qui soudain me criait d'une voix de pie-grièche :

— Passez la porte ! Vous examinerez ce coquelicot jeudi, en retenue de promenade.

Et le mâtin n'omettait pas de marquer les consignes qu'il faisait grêler sur nous. Et même, un jour qu'il était à l'article de la mort, il envoya par sa bonne au censeur la liste coercitive. Et mes parents consternés recevaient un billet à peu près conçu en ces termes : *Nous avons l'honneur de vous prévenir que le jeune* Jammes (Francis) *devra se*

rendre jeudi prochain au lycée, entre quatre et cinq heures de relevée, pour y subir la retenue infligée par M. Coutret. Motif de la punition : regarde des fleurs durant la classe d'histoire.

Heureusement, certaines exemptions de raccroc, dues à mes compositions françaises, me libéraient parfois de ces abrutissantes corvées, me laissaient jouir de mon dimanche ou de mon jeudi.

J'allais, de préférence alors, explorer les marécages poétiques, mais fiévreux, situés dans la banlieue bordelaise, aux allées de Boutaut. Là, je faisais mes délices de la grenouillette, dont la fleur semble un gros flocon de neige fondante, du butome ombellé dont la tige se ramifie au sommet en fines branches dont chacune supporte une petite étoile couleur lie de vin, de l'iris et des nénuphars, le jaune et le blanc. Ce dernier surtout me ravissait. On eût dit son calice de marbre épanoui creusé à même l'eau. Ses lourds boutons, ses fruits en massue, les uns et les autres déjetés au-dessus de feuilles pareilles à des lunes vertes étalées sur l'étang, paraissaient vivre d'une vie lente. Au-dessous, dans l'ombre liquide, bronzée par le soleil, un hydrophile nageait lourdement.

C'est par un chaud après-midi que je vois s'avancer vers moi, tandis que j'herborise dans ce paysage singulier, un camarade à peu près de mon âge qui ne cessera plus d'être pour moi, au long de la vie, le frère le plus aimant et le plus aimé. L'affection que je lui ai portée, que je lui continue, revêt un caractère familial. Telle est, je pense, la fusion de cœur et d'esprit de certains jumeaux. Je ne crois pas que, si les liens du sang nous avaient unis, nous eussions pris part davantage aux deuils, aux épreuves, aux déboires, aux joies qui nous sont communs dès là qu'ils atteignent l'un ou l'autre.

Il est vrai qu'une image se présente facilement aux intuitifs pour symboliser un sentiment. Je vois l'affection de Charles Lacoste comme un bras et une main tendus vers moi, si fermes que plutôt que de fléchir ils se briseraient.

Son père, soldat d'Afrique, puis comptable au chemin de fer du Midi, et à l'imprimerie Delmas, située alors rue Sainte-Catherine, avait épousé une créole de Haïti, fille d'un M. Mazin qui fut le correspondant du *Figaro* dans cette île mi-anthropophagique, donc mi-déserte. Ce curieux journaliste demeura longtemps au pays de Soulouque, jusqu'au jour

où il s'imagina qu'un sort lui avait été jeté au moyen d'une feuille de laurier enclose dans un jambon qu'il mangea. Un sorcier désenchanteur, le Charcot du cru, lui prescrivit, pour le guérir, de se faire véhiculer en palanquin, au long de la mer, cependant que pour dissiper sa mélancolie deux négresses vêtues de pourpre battaient du tambour en avant. Ce traitement ayant fort bien réussi, le collègue des Villemessant, des Calmette et des Capus, regagna la France en se jurant qu'il ne la quitterait plus. Il s'installa à Bordeaux, dans une petite rue déserte, la rue Audenge, avec sa femme et l'une de ses filles, célibataire. Au crépuscule on entendait un bourdonnement : c'était la tante de Charles Lacoste qui, désolée d'avoir quitté ses pitons et ses mornes, effleurait du doigt sa guitare.

A cette branche maternelle, quelque peu fleurie de grenadier espagnol par l'aïeule née en Castille, mon ami doit ce don de la si chaude lumière que, sur ses toiles, de pauvres yeux officiels n'ont pu encore distinguer ; il doit encore un certain sens de la nature tourmentée comme elle l'est aux colonies : la lune laissant tomber, au travers de roux et noirs nuages, ces rayons livides qui sèment l'effroi sur les toits, les ports, les forêts et les déserts.

Mais, de son cher père que nous avons mis ensemble au cercueil, il tient un robuste bon sens garonnais, le goût des tonnelles, des liserons variés ruisselants sous l'arrosage, des vertes caisses de lauriers-roses, du gendarme retraité qui fume la pipe devant le café du bourg.

A vrai dire, je ne pénétrai pas dans cette belle âme d'un seul coup. Toute réservée qu'elle soit, ce fut elle qui effectua son premier vol vers la mienne si prime-sautière, si brisante. Mais je compris bientôt quel génie voilait sa splendeur dans cet enfant modeste, laborieux, soumis à ses parents. Fait étrange : aucun des mirages de ma jeune imagination ne le déconcerta. Il faisait sienne toute beauté, lorsqu'il l'avait jugée honnête. Lui ayant fait part, dans les débuts de notre intimité, de mon intention d'habiter un volcan éteint au milieu de l'Océan Pacifique, il m'apporta, au lendemain de ma confidence, un charmant lavis où l'azur des flots se mariait à l'azur du cratère. Une porte couleur d'épinard permettait l'accès et la sortie de ce cône basaltique, et une boîte à lettres avait été ménagée à l'intérieur pour ma commodité personnelle. Je ne veux pas

savoir, même aujourd'hui, si mon aquarelliste était autant que moi persuadé de la réalisation de pareilles lubies. Il n'eut garde de les contrarier. Je ne souffrais point, je ne peux supporter encore, que mes rêveries ne me fournissent pas le rendement que j'en espère. Dans mon âge mûr je peux affirmer que, pratiquement, elles m'ont donné raison au centuple. A l'époque dont je parle, si quelque condisciple ne consentait pas à me suivre dans ces voies transcendantes, je le disqualifiais, ou, du moins, je m'éloignais de lui. Ce qui eut lieu pour mon camarade Philippe Laurens, néanmoins fort gentil et intelligent, mais qui se piquait de cet esprit utilitaire qui n'a jamais conduit ses adeptes qu'à reconnaître qu'il ne sert de rien. Et pourtant ! Il se passait chez lui, à ce moment, dans son milieu de petits bourgeois parisiens qui faisaient un peu de négoce, de bien plus extravagants phénomènes que dans toutes les inventions de ma poésie de terre et de mer. J'en donne un amusant exemple.

Les Laurens ayant quitté la rue des Ayres, puis la rue Barennes, s'étaient transportés dans un logement où ils pussent transvaser plus à l'aise le rhum dont ils faisaient le commerce. Rhum excellent, d'ailleurs. Cette nouvelle demeure était située non loin des allées de Boutaut dont j'ai parlé plus haut, claire, silencieuse, donnant sur un jardin, et sur un chemin de décombres qui servait le soir aux ouvriers pour y achever leur digestion. J'avais beaucoup d'agrément à m'en aller parfois dîner, vers huit heures, dans cette brave famille. Certains hors-d'œuvre, certaines délicatesses d'origine proprement parisiennes, une extrême fraîcheur de la boisson par exemple, me séduisaient beaucoup. Il n'y avait là, d'habitude, que des intimes, des parents.

Un certain soir d'été, j'y vais. La table était un peu plus nombreuse que de coutume. Un couple, que l'on pourrait dire sans âge, en faisait partie. L'époux, un ancien pêcheur de Terre-Neuve, avait pour habitude, à propos de tout et de rien, de s'écrier : « C'est de la camelote ! » A ce repas prenaient part aussi des négociants de la Rousselle, mari et femme, et une créature superbe, leur fille. Mais le clou de la soirée, et de bien d'autres, fut un nouveau venu, un entrepositaire de tafias répondant au nom de Carlos Corchon, fils d'un vice-consul à Malaga. Ce Carlos Corchon accusait vingt-cinq ans. Il était beau garçon, brun, de teint coloré, les cheveux et la moustache en brosse, le nez parfaitement

droit, la mâchoire d'une proéminence féroce, les yeux noirs comme du charbon de boulanger. On le présente à l'entourage. Il vient du Havre. Il se fait remarquer par une discrétion de bon goût. La fille qui nous servait, plutôt maigre, ni jolie ni laide, ayant voulu présenter à Carlos une saucière, demeura soudain inerte et roidie, mais debout. Et on ne put lui arracher des mains cette saucière, non plus qu'un arc des doigts d'une Diane de marbre. Après un long moment, Carlos se lève et la gifle. Elle revient à elle, sourit et lui offre de la mayonnaise. Aucun des convives n'ose la moindre réflexion sur un incident aussi étrange. Et le repas continue, et la conversation sur la pluie et le beau temps. Arrive un second service : une dinde truffée. La malheureuse petite boniche, dès qu'elle se retrouve à proximité de Carlos, est reprise de son sommeil somnambulique, reste pétrifiée, tenant son plat à bras tendus. Puis voici qu'à son tour la femme du pêcheur de Miquelon s'endort, suivie de près par un nommé Cerveau dont j'avais omis de signaler ici l'existence. Le Terre-Neuvat bondit. Il a compris que c'est Carlos l'auteur de tout cet hypnotisme maléfique. Il le menace en balbutiant. Il court de Carlos à sa femme, de sa femme à Carlos, et de Carlos à sa femme qui ne recouvre point ses esprits. La belle fille de la Rousselle assiste impassible à cette scène de Salpêtrière. Les Laurens semblent décontenancés, tandis qu'un nommé Lafaye, que j'ai oublié aussi de vous présenter, donateur de la dinde, pouffe avec moi en la mangeant. L'altercation devient vive, du pêcheur de morues avec l'émule de Joseph Balsamo. Celui-ci veut endormir son adversaire pour le calmer et lui crie : « Regardez-moi fort ! » Cette scène, du plus haut comique, se termina par le réveil des dormeurs que l'entrepositaire de tafias souffleta sévèrement. Il expliqua aux convives que ce pouvoir qu'il avait d'endormir existait souvent en dehors de sa volonté, pour peu qu'il regardât, ne fût-ce qu'un clin d'œil, certaines personnes. On le crut sur parole, et, après dîner, le caboteur, ravi que sa femme ne fût pas morte, demandait des explications sur le magnétisme au fils du vice-consul de Malaga.

On avouera qu'une telle scène dépassait de beaucoup en extravagance mon projet d'aller vivre tranquille dans un Vésuve inoffensif, ourlé de vagues bleues, projet qu'eussent tenu pour délirant toutes les personnes, y compris Carlos Corchon, qui avaient pris part à ce repas funambulesque. Je

dois dire à la vérité que mon ami Philippe Laurens ne perdait point la tête à ces jeux magnétiques auxquels on se livrait chez lui. Il continuait d'être, ce qu'il avait toujours été, le premier élève de sa classe, et, cette année-là, le chef-d'œuvre et l'orgueil de notre maître Frontin.

Ce Frontin était un fort en thème qui avait la figure et le corps d'un hippopotame, dont il ne se distinguait que par un lorgnon bleu dont l'épaisseur était celle d'un cul de bouteille. Il n'était point sot, mais incommensurablement vaniteux. D'une humeur massacrante à l'ordinaire, il se montrait charmant le samedi, dans la perspective enivrante de s'en aller bâfrer et boire, le lendemain, chez quelques grosses légumes du commerce bordelais, qui lui avaient confié leurs rejetons. La vigile de ces gueuletons le transformait. Il préparait devant nous les traits d'esprit, les tours oratoires, les vantardises, les compliments que, le dimanche, il multipliait chez ses Mécènes. Tout lui était bon. Ce qui ajoutait au comique de ces répétitions était une poignée de bonbons qu'il faisait fondre, tout en causant, dans le four qui lui servait de bouche. Il s'exprimait comme suit avec un accent faubourien : — Faitement. J'ai accompli toutes mes humanités en cinq ans. J'ai remporté mes diplômes, roide comme barre. J'en imposais aux savants les plus illustres. Et n'allez pas croire que je fusse un pédant, un de ces hommes sans agrément, confinés dans leur bibliothèque ! Non pas, certes, messieurs ! Je savais, à mes heures, me montrer brillant valseur. Et, quant à ma causerie, je peux dire sans présomption qu'on fait silence, messieurs, autour des tables les plus brillantes, pour l'entendre. Vous n'êtes point encore en âge de la goûter. Reprenons la grammaire grecque . Labiales : béta, pi, phi ; gutturales : gamma, kappa, ki ; dentales : delta, thau, théta.

Je me consolais de Frontin, et de ses pareils, qui foisonnaient au lycée, par la fréquentation d'un homme d'élite qui a laissé dans une science un peu spéciale un nom qui retentit encore : Armand Clavaud. Il était professeur de botanique. Il vivait seul, dans un appartement de la rue Rochambeau, non loin de ces quartiers où Lacoste et moi aimions à pousser nos flâneries, à peu de distance des allées où j'herborisais, dans un rayon qui renfermait le Jardin des plantes si intime, si mélancolique, les serres, et le Muséum où il professait.

Il était le fils d'un pauvre gendarme qui eut un jour la fantaisie de l'envoyer seul, à dix ans, visiter le camp de Candale situé aux environs de Bordeaux. Le jeune Armand reçoit vingt sous pour se défrayer, et l'ordre de revenir le surlendemain. Il fallait traverser, pour se rendre au lieu dit, la cité d'Ausone. Le petit garçon n'avait encore dépensé que sept sous, sur la somme à lui remise par son père, quand, à l'étalage d'un bouquiniste, il avise un mince traité sur les plantes. Cet ouvrage le fascine. Il n'avait jamais vu de flore ni de brochure de ce genre. Une irrésistible vocation s'impose à ce cerveau à peine formé. Armand donne avec joie, en échange de cette botanique, les treize sous qui lui restent, renonce de ce fait à poursuivre son voyage, rebrousse chemin, retourne à la gendarmerie, et déclare audacieusement à son père que rien n'est plus intéressant que le camp militaire de Candale. Il avait bien un peu menti, mais l'aventure est bien touchante où est apparu, pour la première fois, ce génie inspiré des fleurs. Je n'ai pas connu d'homme plus intelligent, plus original que mon maître Armand Clavaud. Il pouvait compter alors soixante-cinq ans. Je le revois : sa tête semblait avoir subi latéralement la pression du cartable à herbier, son front fuyait un peu, son nez aussi d'où descendait une épaisse moustache à la Nietzsche. La mâchoire saillait, volontaire. Les yeux étaient bridés, d'un noir d'encre de Chine, glissant continuellement de gauche à droite et de droite à gauche, tandis qu'il s'exprimait avec une inouïe volubilité. Sa parole était passionnante autant que passionnée, qu'il traitât de l'évolution des ronces, qui l'a beaucoup occupé, du guignol oriental, des chansons de geste, du sens de la nature chez George Sand ou des lithographies d'Odilon Redon, qui fut son ami de jeunesse.

Clavaud professait devant un auditoire réduit, mais combien savoureux ! qui venait, deux fois la semaine, écouter, sans y entendre goutte, cette pensée frémissante servie par un langage digne d'elle. Jamais l'expression juste ne faisait défaut, mais parfois le nom de l'objet. Il commençait alors de s'irriter contre soi-même, répétait vingt fois le... le..., le... le..., puis déclarait : « Ça me reviendra tout à l'heure ! » Et c'est lorsqu'il nous exposait une loi, ou décrivait un phénomène qui n'avait plus aucun rapport avec le nom qui l'avait fui, qu'il s'écriait tout à coup :

— Cœlebogyne ilicifolia ! Je l'ai.

Surprenait-il alors quelque sourire sur les lèvres d'une étudiante, il la prenait à partie et, jouant par exemple avec le nom retrouvé du végétal d'Océanie, il lui reprochait de n'être point mariée.

La personne ainsi interpellée quittait parfois toute confuse la salle du Muséum. Qui se fût alors douté que de telles sorties, chez mon grand et cher Clavaud, n'étaient que les prodromes du mal qui le fit tristement quitter ce monde?

Oui, l'assistance était quelque peu singulière devant laquelle il enseignait : deux ou trois élèves sages-femmes, une petite vieille chassieuse qui semblait avoir emprunté sa mise ridicule aux héroïnes de Baudelaire ; quelques « assis » de jardin public, dont l'un, retraité grincheux et jaloux, ne pouvait pardonner à Clavaud d'avoir été jadis son collègue. Et il est vrai que ce savant si notoire avait appartenu jadis, par je ne sais quelles suites de circonstances, à ces *Contributions indirectes* dont les receveurs furent surnommés *rats de cave* par les aubergistes qu'ils inspectent. On m'a rapporté qu'une force irrésistible pressait à chaque instant Clavaud de descendre de son cheval administratif, pour herboriser sur chaque talus, au grand scandale de camarades qui le tenaient, tel celui dont je parle, pour un toqué sans valeur.

Durant quelques semaines une personne étrange fréquenta le cours de Clavaud. Elle prenait part aux herborisations qu'il dirigeait. Le bois d'Arlac, les coteaux de Verdelais, ceux de Cenon, les rives de la Garonne servaient de champs d'expérience. Là, notre initiateur nous apprenait à déterminer le drosera intermedia, le thésium humifusum, le quercus sempervirens, le xanthium spinosum. Que venait faire cette belle fille dans ces excursions qui ne semblaient organisées que pour complaire à des maniaques ou à ces gens, plus nombreux que l'on ne croit, ne sachant à quoi employer leurs dimanches? Elle était joufflue et se disait Irlandaise. Clavaud ne put faire autrement que de la distinguer de son auditoire habituel qui n'avait pas tant d'attraits. Au Muséum, il redouble d'éloquence pour elle. Il place, dans la vulgaire terrine qui voisinait avec son chapeau gibus, les plus charmantes des fleurs pour qu'elle les détermine. Elle sourit en le séduisant, mais lui, tout en se laissant séduire, sourit de moins en moins. C'est pourtant lui qu'elle regarde. Que veut cette jeune nymphe à cet amateur des jardins sur qui l'automne tombe? Il bronche, il est aimable,

il est farouche. Ses regards volubiles s'arrachent peu à peu aux ronces, dont les caractères l'attirent, pour ne plus considérer que deux myosotis qui reflètent la région des lacs. Il devient rêveur, très contraire à lui-même, jusqu'au jour où il me raconte ceci :

Chez lui cette femme est venue, dans cette demeure où il vivait seul avec des chats rôdeurs et une vieille chouette à lunettes noires, vêtue d'un châle tombant en pointes comme deux ailes qui se rejoignent, munie d'un nez crochu au bout duquel on s'attendait à voir panteler un mulot. Cette mégère, qui se retirait chaque soir dans quelque ruine, je pense, crénelée, ne faisait rien chez Clavaud que de mettre à bouillir de l'eau pour deux lavements qu'il prenait, et lui cuire une maigre pitance. Je dis maigre, car il rognait sur sa nourriture, sur ses vêtements, pour acheter des livres. La Pomone dont je parle vint donc le trouver dans cet appartement où régnait un parfum de plantes à l'agonie. Voilà notre naturaliste décontenancé. Il quitte son microscope, offre une chaise à la visiteuse, lui demande en tremblant ce qu'elle attend de lui.

— Rien, répond-elle, sinon que vous me prêtiez un drap de lit pour que vous voyiez comme je sais imiter le sphinx.

Clavaud choisit dans une armoire un drap, et le lui tend. Aussitôt elle s'en coiffe, s'accroupit, et demeure un quart de journée immobile comme le monstre antique. Impossible à Clavaud de fuir ce regard. Il se tord comme un ver devant cette tentatrice souveraine. Mais il résiste, et si bien que, lasse à la fin, elle défait ses bandelettes pour se retirer sans mot dire.

— Je crois, ajoutait-il prosaïquement, qu'elle aurait voulu m'épouser.

Tel est l'homme à qui nous allâmes soumettre, Lacoste un tableau, et moi un poème. Mes yeux ont retenu le géranium qui flambait dans l'humble pot de terre, sur la toile où mon ami fraternel l'avait fixé. J'entends la voix du vieillard, que nous savions pourtant *gêné* (seul un vrai peintre saura le prix infini d'une telle phrase) :

— Oh ! si je pouvais, si je pouvais l'avoir pour quatre-vingts francs !

Il va sans dire que Lacoste, qui était peut-être moins fortuné que Clavaud, donna sa toile avec joie.

Cette intimité avec un botaniste ramenait souvent mes

pas dans ce Jardin des plantes, dont les allées étaient soigneusement tirées au cordeau. Tout autour, de petits bassins étaient ménagés pour l'arrosage. Dans l'un d'eux croissait la vallisnaire, cette plante dont la fleur femelle, retenue d'abord au fond par une tige filiforme, longue, élastique, s'élève à la surface par le jeu même de cette tige spiralée. Lorsqu'elle a reçu, à l'air libre, le pollen des fleurs mâles, détachées et flottantes, son pédoncule se recroquevillant à nouveau la ramène entre deux eaux où elle mûrit sa graine dans une bulle d'air.

Ainsi ordonné, ce jardin offrait la symétrie simple et charmante d'une flore dont les lignes se parcourent facilement. Je ne sais quel novateur, ayant foi sans doute dans l'immutabilité des systèmes, a bouleversé une classification si commode... Mais l'harmonie première de ces beaux lieux persiste en moi, le déformateur n'a rien pu contre l'image naïve dont mon âme demeure impressionnée. C'est toujours, dans ma pensée, le même royaume embaumé de miel à la chaude saison, la solitude où se détachaient la robe d'une étudiante rêveuse, la face d'un nègre dont le chapeau de canotier arborait un voile de calicot.

Ce fut vers cette époque, il me semble, qu'Eros commença de tirer sur moi. Ce n'est point toutefois l'amour que ses premières flèches distillaient, car je ne peux donner ce noble nom aux premiers éveils de la sensualité. Il n'est point douteux que celle-ci ne trouvât son premier prétexte, tout platonique d'ailleurs, dans l'un de ces types ardemment bruns que les romans créoles m'avaient dépeints. J'aperçus un jour cette beauté chez un grossier capitaine de la marine marchande, à la retraite, chez lequel ma famille m'avait dépêché, afin d'y faire emplette d'un remède dont il était spécialiste contre le choléra. Bordeaux, à cette époque, était parfois ému par ce qu'on appelle des « cas isolés », et l'on assurait que Mgr de la Bouillerie, coadjuteur du cardinal Donnet, avait succombé au noir fléau. Cette jeune muse aux yeux de velours, au teint d'eau de noix, vêtue d'une robe d'un rose tendre, quittait, au moment que je me présentais chez lui, l'ex-navigateur qui vendait fort cher son orviétan. Je ne sais trop ce qu'elle venait de conter à ce bienfaiteur de l'humanité, pour employer le langage des manuels scolaires et des caisses d'épargne. Peut-être, simplement, remportait-elle sur son sein, pour se soustraire à

la maladie sporadique, la même fiole qu'un moment après son départ je glissais dans ma poche. Qui fut-elle dans son vêtement de rose amaryllis? Qu'est-elle devenue? Je ne le saurai pas. Mais n'était-elle point celle-là que désignait, sur la réclame des gouttes à prendre, cette singulière mention du capitaine marin :

« Ce remède appartiendra en toute propriété, après ma mort, à Mlle Dominica de La Blanquère. »

Cette ombre subtile et coloniale troubla quelque peu mes rêveries et les cours que nous faisait, durant l'exercice scolaire 1885-1886, en troisième, un nommé Cosme. Qu'il ne m'en veuille pas s'il vit encore, le petit homme ! Mais vraiment, le naturaliste que je suis, l'ancien enfant épris jusqu'au délire de la vieille boîte verte exposée chez un chiffonnier, ne peut résister au désir de capturer sous son filet, pour l'épingler dans sa collection, ce nouvel individu. Nous n'avions point d'antipathie l'un pour l'autre, mais je lui faisais peur. Il avait quelque mérite à ne pas me prendre en aversion à cause de mes lubies. Il avait même poussé la condescendance, ou la faiblesse, jusqu'à m'accorder, à l'occasion d'un devoir de français que je lui avais remis, une exemption perpétuelle, récompense unique et jamais signalée dans les annales de l'Université. C'est-à-dire que, si dissipé que je fusse, ou insolent, ou paresseux, quelque sanction que j'encourusse, je n'avais qu'à lui présenter la fameuse exemption. Il souriait alors et ma punition était aussitôt levée, se trouvât-il sous le coup d'un ressentiment à mon égard. Cosme, aussi bien que s'il eût été Basque, se prévalait d'une noble origine : des Médicis. Il aurait pu prétendre tout autant à la descendance du frère de saint Damien. Mais je n'insiste pas, car, encore une fois, il m'était sympathique, plutôt. Vers le milieu de l'année il fut en proie à une marotte bien inattendue. Lors donc qu'il occupait cette modeste chaire de troisième, il fut séduit par la majesté juridique du Bordeaux de *l'Esprit des lois*. Aussitôt il veut devenir avocat. Lui, qui n'avait pas lu le premier article du code, il étudie le droit romain, le pouce aux oreilles. Tandis que nous lui rendons compte d'une version grecque, il sourit, absent, à je ne sais quel aïeul de Cujas. Il ne jure plus que par le barreau. Chargé de prononcer un discours de distribution de prix, il oublie tous les rhéteurs, tous les philosophes. Il ne s'occupe que d'un robin gascon du seizième

siècle. Et, devant les pères et mères de famille ahuris, en présence des cancres et des phénix, il termine sa péroraison par cette phrase qu'il prête à l'antique Chicanous dont il fait l'apologie : « Donnez-moi la bastonnade, et me brisez l'os médullaire, mais laissez-moi plaider ! »

Or le brave homme, après un discours si peu banal et si flatteur pour tant de Dandins qui composent une faculté de droit, s'attendait à quitter le lycée, et à permuter pour une place de bâtonnier, mais il fut piteusement recalé à son examen de première année : ce qui n'advient pas même au dernier des saute-ruisseaux. Il dut cet échec, je le suppose, à la vindicte d'avocats inintelligents. Je note que je fus, au cours de ladite année 1886, chargé par Cosme de la composition d'un poème, aux fins de célébrer les mérites de Louis Pasteur et ceux du virus anti-rabique. Ce poème fut accompagné d'une loterie.

Ah ! Quel besoin de m'aérer, d'échapper à l'emprise de tant de personnages étranges, dès que le tambour battait la sortie. Dès quatre heures, Charles Lacoste m'accompagnait en de longues flâneries. Je me dirigeais vers les quartiers des Capucins. C'est là qu'est né, comme une fleur grise, dans le silence, mon pur et vrai premier amour. Il y eut assez d'ombre et de brume autour de lui pour voiler le lis trop violent qui, naguère, m'était apparu dans la demeure du vieux marin, sous la couleur de Dominica.

Il est, dans une rue dont je tais le nom, une maison dont la porte, soigneusement frottée, mirait vaguement, dès la nuit tombante, la flamme agitée d'un bec de gaz. Mais avant que l'obscurité se fît, derrière les petits carreaux, une enfant au mince et grave profil de lumière, cousait debout.

Au loin gémissait une sirène sur le fleuve imprécis. Ou bien, tout près, les sonneries de *Saint-Michel* riaient dans l'allégresse bleue du dimanche matin. Les charrettes des marchandes des quatre-saisons stationnaient devant les portes de ce quartier populaire et clérical où des ouvrières passaient, les mains chargées de fleurs. Le dais bleu du ciel frissonnait au-dessus de nous sous la brise de la jeunesse. Le porche de la solennelle paroisse s'ouvrait et, sur les balcons forgés, flambaient des capucines de velours jaune et rouge.

En un jour de congé pascal mon cœur s'ouvrit comme un calice qui neige au soleil et un poème s'éleva, tel qu'un

parfum, de mon pur amour. Ce poème je le lus à Charles Lacoste et à Veillet-Lavallée. Je compris à quel point ils en étaient émus. Il me serait bien impossible de me le rappeler, mais je sais qu'il y avait une abeille, il y avait mes dix-sept ans et il y avait elle — qui restera dans mon ombre.

La première muse était née. Mais par quel mystère se présentait-elle à moi sous un aspect si différent de ma poésie? Que m'a voulu cette vierge en robe grise, au profil étroit, et bien faite pour tenir — plutôt qu'une rose rubiconde ou un fruit doré — le laurier aigu et amer d'un dimanche des Rameaux? Cependant elle a présidé, à son insu, à toutes les phases de ma vie. Elle a connu l'enfant terrible, le jeune homme triste et malade, le solide patriarche que je suis dans la maison bruissante d'enfants.

Dès lors tout m'émut, les cadres aussi bien que les sujets, les livres autant que les hommes. Je ne pense pas que personne ait jamais pénétré plus avant dans l'œuvre de ses frères. J'allais au delà du rythme, je saisissais l'objet même, l'âme de l'auteur, son intention la plus secrète. Je savais quelle touche d'ivoire la Lucie avait frôlée avant de tomber dans les bras d'Alfred de Musset. Ce m'était tout un de lire, d'entendre ou de voir. Cette branche de roses n'était-elle pas Hafiz lui-même? Cette senteur salubre, qui s'élevait des quais, l'âme de Baudelaire? J'évoque un lourd après-midi. Nous nous sommes réfugiés, Lacoste et moi, dans un petit café désert. Il dessine, tandis que je lis *Paul et Virginie* dans une édition à cinq sous dont les gravures, à force d'avoir été retirées, ne présentent plus qu'un mélange confus de taches plus ou moins sombres d'encre d'imprimerie. Mais, dans ce mortier, j'entends le bruit des cascades de l'île de France, je ressens sur mes mains et sur mes joues les fougères élastiques, je hume l'odeur du repas du soir dans la case menacée par l'orage.

A tant rêver, mon cœur s'endurcissait. Il n'est rien de tel que la poésie, quand elle n'est pas vivifiée par la religion, pour faire de vous un monstre d'égoïsme. Celui qu'alors on aime avant tout, avec passion, même chez les autres, c'est soi-même. Et ce père vénéré qui commençait de me marquer cette camaraderie si douce, que d'aucuns nomment faiblesse, et que l'on porte en vieillissant à l'enfant qui grandit, je le négligeais trop, je ne le comprenais pas à sa juste valeur ; il me semble aujourd'hui que tout ce temps que j'ai passé hors

de sa présence, je le lui ai volé à lui et à Dieu. Ce chef, dont j'ai dépeint le caractère et les traits, recherchait maintenant sans trop se l'avouer, dans l'adolescent singulier que j'étais, la flamme qu'un soir à Saint-Palais il avait découverte. Je savais bien que je lui donnais de l'inquiétude, mais il m'aimait de cette manière que seul connaît un père qui commence à se dire que ses jours sont comptés. J'ai du moins cette joie d'avoir, à cette époque, au cours de l'une des rares promenades que je fis avec lui, — mon humeur se ressentait encore terriblement de l'âge ingrat, et m'invitait à ne voir guère ma famille qu'à table, — éprouvé ma plus enivrante impression de printemps.

Un dimanche matin, l'un des rares instants où il s'arrachait à son bagne bureaucratique, nous nous engageâmes tous deux seuls dans ce sentier de Talence où Charles Lacoste et moi avions tant de fois recherché cette paix que nos classes ne nous donnaient point. C'était en avril ou mai. Des aubépines de cristal éclataient dans les tendres haies. Une poussière aérienne, comme teintée d'azur, recouvrait le sol. Une puissance inouïe dilatait mon cœur. Avant que de parvenir à un certain bosquet, on voyait, à droite, un château où Napoléon est descendu. Quel mépris n'eût-il pas eu pour ce mince rêveur que j'étais et qui, bien loin de fomenter des guerres, s'en allait découvrir sur la mousse l'anémone des bois ou sylvie? Cette fleur me donne une émotion indescriptible, et, l'autre jour, à l'âge de cinquante-trois ans, pour l'avoir vue reproduite sur un écran de cinématographe où elle s'épanouissait, il m'a semblé que Dieu résumait en elle toutes les merveilles de la création.

Ses pétales sont d'un blanc lilas, plus fragiles que les ailes d'un papillon, et ils palpitent au moindre souffle. Mais c'est, comment dirai-je, la corolle tombée, avant qu'elle soit éclose, qui est d'une harmonie incomparable, une courbe de lumière et de fraîcheur. Les siècles ont passé, les humains ont changé de mode, et une frêle fleur s'entr'ouvre, toujours la même. Au blême soleil de ce premier printemps, la pâle sylvie m'apparut dans le bosquet de Talence, auprès d'un banc de pierre usé. Telle cette journée, pareille à un souffle de jeune fille, et à une gerbe de lilas, demeure d'une douceur sans nom dans ma mémoire et à jamais liée à la tendresse de mon père.

Celui-ci m'annonça un matin que mon aïeule Éléonore

Bellot, mère de ma mère, venait de mourir à Pau. Il l'aimait comme elle l'aimait. Sa voix était émue en me faisant part du télégramme. J'affectionnais la vieille sainte femme que j'ai peinte ailleurs, toute blanche et toute noire. Mais je répète que le mauvais âge m'endurcissait de façon singulière, laissant trop peu de place aux nobles sentiments, les étouffant sous la flore luxuriante d'une imagination désordonnée. J'eus moins de chagrin que je n'aurais dû en apprenant que nous avait quittés cette bienfaitrice dont tout enfant j'avais partagé la chambre où elle souffrait sans se plaindre, sinon durant son sommeil. Je demande aujourd'hui pardon à cette ombre vénérée d'avoir continué de fumer ma petite pipe en bois des îles en apprenant cette triste nouvelle.

Et mon vagabondage spirituel continuait. Sans que précisément je fusse absent du lycée, tout de même j'en étais fort loin. Aucun n'a plus que moi pratiqué ce qu'il est convenu d'appeler de ce nom charmant : l'école buissonnière. Et c'est elle peut-être qui a dominé toute ma vie, elle que je fréquente encore à plus d'un demi-siècle d'âge, et dont ces mémoires suivent le libre cours. Je ressens fort bien que c'est à cause de ce qu'ils découvrent en moi de buissonnier que des esprits un peu primaires, tels que René Doumic, Frédéric Masson, Louis Barthou, me prisent peu. Ils ne savent point sortir, ou s'ils sortent, ils sont encore chez eux.

Lorsque le temps ne nous permettait point des excursions dans la banlieue, la chambre qui servait d'atelier à Lacoste nous réunissait, lui, moi et notre commun ami Jean Segrestàa. Celui-ci était un créole de Puerto-Cabello, très entiché d'études grecques, encore qu'il ne fût qu'en rhétorique. Il écrivait des vers d'une forme remarquable et qu'il soumettait par correspondance à la triple censure de Leconte de Lisle, de Sully Prudhomme et de José-Maria de Hérédia. Quelque trente ans après, ce poète mélancolique, devenu professeur à Stanislas, a réuni en un volume parfait tous ses poèmes dont j'ai reconnu certains que le temps n'a point effacés. *L'Amphore*, tel est le titre de ce recueil qui a laissé insensibles ou distants les critiques officiels toujours avides de rencontrer un beau génie « afin de l'étouffer », comme disait Eugène Carrière. Orphelin de père et de mère, Jean Segrestàa, externe libre, habitait chez ses beau-frère et sœur. Je revois cet étroit logement qu'aérait un jardin exigu qu'un seul figuier ombrageait. Mon camarade m'introduisait dans sa

chambre et, enveloppant son geste du plus grand mystère possible, il mettait la clef à l'une des serrures de sa commode d'où il retirait l'un de ces rares petits livres que l'on ne rencontre guère que dans les mains des érudits. Il l'ouvrait. De son index noueux il soulignait un vers grec, faisait appel à toute ma respectueuse attention par son silence même. Puis souriant, en proie à une émotion contenue et qui, depuis la veille se concentrait autour de cet unique vers, il traduisait à voix basse :

La respiration de la dormeuse est comme celle de la mer.

Certes ! Je ne demeurais point insensible à la grâce d'une telle simplicité. Je m'enthousiasmais de cette image isolée, sans rompre le calme dont l'entourait mon ami. Il replaçait le livre dans le meuble, m'invitait à le suivre, et nous descendions dans le verger médiocre où des figues bleues pendaient. Il en cueillait quelques-unes à l'aide d'un entonnoir adapté à un roseau. Et nous les mangions dans cette solitude endormie. Mais le plus souvent c'était lui, Segrestàa, qui venait à moi dans l'atelier. Il roulait avec lenteur sa cigarette en écoutant, déconcerté, les vers que j'avais récemment composés. La forme lui en était étrangère, car seul le satisfaisait le large rythme parnassien qui est naturel aux coloniaux. Néanmoins la vision directe de la nature, ma sauterelle qui courbait une ombelle de carotte sauvage, le séduisait d'autant plus jalousement qu'il lui fallait en passer toujours par le crible de l'antiquité. Je n'oublie point les nobles heures passées à ces jeux, cependant que Charles Lacoste posait sur sa toile le lourd goudron bleu des gabares.

M. Bétourné, qui succéda à Cosme dans la poursuite de mes humanités au lycée, manquait de personnalité. Il détestait mon esprit pour les mêmes raisons, je pense, que Doumic et les autres que j'ai nommés. Il avait une tête aplatie, le long de laquelle, sur une joue, était aplatie une mèche de cheveux gris, et les branches de ses lunettes bleues aplatissaient tellement ses tempes, déjà plates, que l'ensemble était celui d'un cahier. Il avait compris que Lamartine, Hugo, Musset, comptaient parmi mes poètes préférés. Donc, il ne se faisait pas faute de me lancer mille traits durant le cours de littérature. Il trouvait *le Lac* harmonieux mais vide, les *Contemplations* de mauvais goût, les *Nuits* infectes. Un

jour qu'il s'en prenait à Victor Hugo, il me cria en brandissant son parapluie :

— L'amour ou la mort ! n'est-ce pas, monsieur Jammes?

Je le jugeai si bête que je me tus.

Il m'arrivait parfois de passer quelques instants, au retour du lycée, dans la galère de mon père qui était son bureau.

J'y rencontrais des types inénarrables, entre autres un vieux clerc d'huissier nommé Tastet, qui depuis sa prime jeunesse, était complètement fou en tout ce qui ne regardait pas à sa profession. Dès là qu'il avait rédigé son assignation, qu'il l'avait fait enregistrer, qu'il avait payé au receveur la note des frais, qu'il avait exactement recompté les feuilles de papier timbré qu'il lui fallait remettre à son patron, un génie, ou un démon, entrait en lui. Il ne prononçait plus alors une seule parole de bon sens, à moins qu'on ne l'interrogeât sur quelque point de son métier, qu'il connaissait à fond. Sa principale croyance était qu'il vivait entouré d'esprits comme Napoléon Ier de son état-major. Tastet ressemblait à tous les masques de Dante. C'est d'une lèvre arquée, amère, qu'il laissait tomber des ordres qu'il croyait être exécutés aussitôt par ses fluidiques sujets. Un certain jour, pour châtier deux d'entre eux qui ne lui avaient point assez promptement obéis, il les avait lovés dans une fiole de vin qu'il retira de sa poche et me montra. Je ne sais trop ce qu'il avait pu mêler à cette boisson, mais elle était en proie, si l'on peut dire, au bouillonnement le plus curieux. Ce dément avait pour maître un homme qui exposait dans son salon un objet d'art singulier. C'étaient deux grenouilles empaillées qui se battaient en duel sur un éclat de miroir. Et leur propriétaire avait déclaré à mes parents : « Je conserve ce bibelot comme une grande curiosité. Il me coûte soixante mille francs, en ce sens qu'il est la seule chose que j'ai pu saisir chez un client qui me les devait ! »

Tastet fréquentait un club spirite dont les séances ne le cédaient en rien, pour la drôlerie, aux manifestations somnambuliques dont j'avais été le témoin chez Philippe Laurens. Ce club était situé dans le fond de la rue Sainte-Catherine. Ses adeptes avaient fait construire, dans la cour d'une maison quelconque, une petite chapelle aux vitraux rutilants. Je pénétrai, grâce à je ne sais qui, dans ce laboratoire cabalistique, où j'entraînais parfois des amis, pour qu'ils s'égayassent intérieurement, avec moi, des expériences aux-

quelles un président nommé Brice soumettait les médiums. Ce Brice était petit, correct, le portrait même de Loubet, ancien président de la République française, et du même monde que celui-ci. Je n'ai jamais compris comment et pourquoi il groupait dans un local, dont la construction avait dû coûter pas mal cher, une centaine de badauds auxquels il ne demandait pas un centime. Les murs de ce temple suspect s'ornaient de larges pastels et fusains dont les sujets, traités par des initiés, eussent pu appartenir à un Odilon Redon sans génie. Telle de ces élucubrations représentait une nébuleuse tournoyante, telle autre un lion couché sur un toit. Des bancs, où l'assistance s'asseyait, et des guéridons, meublaient la salle. Brice, au centre et au fond, nous faisait face, à une table où se trouvaient rangés quelques volumes ayant trait au spiritisme. J'ai retenu des poèmes dictés par Alfred de Musset, du haut de je ne sais quelle sphère astrale, mais que l'auteur des *Nuits* eût mieux fait de garder pour lui. L'office commençait. Le sosie de Loubet appelait à son aide tous les esprits et tous les périsprits des régions interdites. Sa barbe de petit sorcier frémissait. Parfois, avec une extrême volubilité, il faisait de ses doigts une paire de castagnettes comme, lorsqu'elles dansent le fandango, les Espagnoles dont il n'avait point la grâce. C'était, nous expliquait-il, afin de ne point se laisser envahir par une trop grande foule d'âmes, lesquelles devenaient parfois importunes, trop désireuses de se rapprocher de lui. Lorsqu'il avait suffisamment parlé, il recourait à un médium remarquable. C'était une femme entre deux âges, maigrichonne, de physionomie ingrate, et qui prétendait être poursuivie dans la rue par un diable à forme de chien qui jetait du feu par les narines. Ce diable la pressait tellement à de certains jours qu'elle ne trouvait alors d'autre moyen de le fuir qu'en survolant le trottoir. Elle exécutait cette voltige avec la facilité la plus grande, par un privilège dont jouissait, dit-on, Leconte de Lisle quand il se rendait à la *Revue des Deux Mondes*. Cette pythonisse montait donc sur son trépied. De là elle nous sermonait ou, plutôt, c'est une âme désincarnée qui venait, assurait-elle, chercher asile dans son sein, qui nous haranguait à la première personne. Cela finit mal pour moi.

Je commis l'imprudence d'amener un jour avec moi, dans cette académie, mon cher et grand Armand Clavaud qui

ne demandait qu'à se distraire dans le bizarre. Il laisse là ses chats, son herbier, son microscope, et nous voilà installés à la troisième ou quatrième rangée, vers le fond, parmi les disciples de Brice. Je garde tout mon sérieux, grâce à quoi j'avais jusque-là maintenu mon prestige et conservé mes entrées de faveur. Mais voici que Clavaud est pris du fou rire en voyant le grand manitou de la petite chapelle entrer en transe et jouer des castagnettes pour tenir à distance les génies trop familiers. Inutile de rappeler à l'ordre le célèbre botaniste. On croirait qu'il lance des fusées. Et, si je le regarde, ces fusées deviennent un véritable feu d'artifice, un crépitant bouquet. Ah ! mes amis ! Voici que la femelle parle après Brice. Ou, plutôt, c'est l'âme d'un curé du département de la Gironde, mort depuis soixante ans, qui emprunte les lèvres de cette mégère, nous apostrophe, Clavaud et moi, d'une manière si insultante que nous prenons la poudre d'escampette, poursuivis par les huées de l'auditoire et par les malédictions de l'ecclésiastique décédé. La porte du club nous fut pour toujours fermée.

On voit dans quels milieux étranges et variés je pénétrais à cette période si décousue de mon existence. A peine avais-je parcouru la première rampe de cette colline d'où le poète contemple sa vie, la ligne harmonieuse de l'enfance était faussée. La claire vallée natale, quittée vers ma sixième année, s'enveloppait d'un brouillard qui se dissipait avec peine : une éclaircie çà et là, une fraîcheur de moulin, *l'Oiseau bleu* que me chantait ma mère, la majesté de mon père, un enfant, un bouton de rose, tels étaient les joyaux isolés que je conservais du trésor innombrable que j'avais reçu au jour de ma naissance.

En l'année scolaire 1887-1888, je quittais le lycée dans un coup de tête, j'étais alors en seconde, et j'allais faire ma rhétorique et préparer mon bachot dans une boîte à ordures, dirigée par un marchand de soupe qui avait une face d'oiseau nocturne et qui élevait des colibris. L'impudence et la grossièreté qui régnaient là dépassaient toutes bornes. Tel élève que l'on avait rapporté ivre-mort, d'un bouge à matelots, bien loin de faire au patron de l'école des excuses que celui-ci réclamait, renversait les rôles, et s'en faisait adresser par lui en menaçant de s'en aller. Nous avions là, pour surveillant, un ancien notaire encore assez jeune, dont les yeux brûlants et la pâleur témoignaient des bordées qu'il allait

tirer la nuit dans la compagnie des plus audacieux des externes. Il ressemblait à Jules Ferry, se piquait d'éloquence et même de vertu. Je me souviens que, durant l'étude, un grand potache ayant lâché à haute voix l'une de ces énormités dont l'âge pubère détient le record, notre pion se dressa de toute sa haute taille et accompagna, d'un geste tragique, cette phrase décochée au coupable, et qu'il nous dit être de Lacordaire : « Tais-toi, débauché ! Souviens-toi que tu es le fils de ta mère et le frère de ta sœur ! » On pense comment fut accueillie la morale de cet immoraliste.

Personne ne s'étonnera qu'un élève aussi fantaisiste que moi ait été collé à son baccalauréat, juillet 1888, et qu'il n'ait su, le moins du monde, ce qui lui valut un zéro à l'oral, exposer la donnée de *Vert-Vert*. Et dire que ce pauvre Étienne Lamy a rêvé, dans la suite, de faire de moi un académicien !

La santé de mon père, toujours chancelante, — il s'épuisait dans ce bureau sans air où allaient et venaient des fantoches dont tous ne présentaient point l'intérêt d'un Tastet, — l'obligea de demander un congé qu'il obtint facilement. Cette âme farouche avait trop souffert, non certes pas de ses amis, non certes pas de sa famille, mais de ce mal du siècle qui arracha à de grands poètes des cris sublimes et déchirants. Ce mal, il a été celui de nos pères, de mon père, du vôtre, du mien. Il suffit, pour que je le respecte ou que je jette un voile sur lui. Il est vain d'en rechercher l'origine ailleurs que dans l'impossible équilibre des âmes qui ne *mangent* pas. Le ferment n'est pas dans la révolution, mais la révolution est même dans la monarchie, si elle n'est pas catholique et pratiquante.

Mon père souffrait du cœur. Et s'il est vrai, comme Eugène Carrière me l'a dit, que la face d'un homme soit forgée par chaque battement de cet organe, je comprends toute la noble tristesse répandue sur ce visage bien-aimé.

Ce congé, nous allâmes le passer en Béarn où nous reçûmes mon oncle le Mexicain et sa femme. Ils furent pleins d'égards pour mon père qu'ils aimaient et voyaient décliner. Nous ne pensions pas néanmoins que la marche de cette affection artérielle dût se précipiter en quelques mois jusqu'à l'issue fatale.

Au milieu de la belle campagne, nous retrouvions la gaîté.

Mon oncle continuait de nous narrer les aventures de Peaux-Rouges qu'il avait vécues dans la forêt vierge. Tantôt c'était la tête de son meilleur ami qui avait été mise à prix, et qu'on lui avait expédiée à la Vera-Cruz, en vase clos, dans de l'huile de palme ; tantôt c'était un chirurgien de la marine qui avait rendu la beauté à une fille défigurée par un coup de poignard. Tranchant à vif, ce précurseur de Pozzi avait donné à la balafre une marche à suivre qui lui avait permis de rentrer dans l'ordre et de se cicatriser. Je n'écoutais souvent que d'une oreille, car j'avais depuis quelques jours la cervelle et le cœur fort préoccupés d'une muse nouvelle dont j'avais fait la connaissance à Pau où je me rendais, d'Assat, assez souvent. Elle avait nom Odile, elle était très parc anglais, longue et douce, ni blonde ni brune, et jouait au croquet avec des anémones blanches dans les cheveux. Elle me fut une muse, dont je ne froissais pas la robe flottante, comme d'une vision de Kate Greenaway. Il n'eût point convenu. Et pourtant, avec quelle ardeur nous nous sommes aimés ! Était-ce une grave infidélité, que je commettais envers la si grave enfant que j'avais élue en silence et qui, dans l'austère maison du vieux Bordeaux, déplaçait à peine l'ombre? Je ne le crois pas. Ce que j'éprouvais pour la nouvelle venue n'avait point cette qualité que rien n'a pu ternir, cette substance presque immatérielle dont était fait cet amour singulier que je portais à l'autre. Il ne semble pas que, dans celui-ci, le moindre éveil des sens soit intervenu. Jamais l'absence, autant qu'elle eût pu se prolonger loin d'elle, ne m'eût fait souffrir, ne m'eût fait languir après cette pâle brune, qui, en réalité, fut peut-être ma seule muse. Et n'a-t-elle point le même âge qu'alors, aujourd'hui, où mes ans comptent plus d'un demi-siècle. Cette vision me dure. Je la situe tour à tour dans l'azur d'une matinée fleurie, dans l'ombre d'une chapelle, dans le cri des bateaux déchirant le brouillard. Mais est-ce dans la vie, dans la mort? Je ne sais répondre ou je n'ose. Est-ce même de l'amour?

Nous profitâmes de ces vacances pour nous rendre, en de vastes breaks, chez nos amis les Dufaur, à Sus, mes oncle et tante, père et mère, ma sœur, mes deux cousines, mon cousin et moi. Je retrouvai le vieux château tel qu'il m'était apparu lors des premières visites que j'y avais faites, de Saint-Palais, dans mon enfance. On donna un grand déjeuner où furent conviés les hobereaux des environs. L'on

dansa. Un vent chaud et pluvieux faisait un peu gémir la girouette du pavillon où s'ébattait la jeunesse, mais le beau temps garda son équilibre et les Pyrénées basses, sombres et bleues, rapprochèrent l'horizon. Lassé de la valse, on s'éparpilla dans le parc. On entendait tonner au loin, et toute chose était frappée d'une étrange lueur. L'odeur de l'orage montait de la grande pelouse. Sur la terrasse grise, mordue par la mousse, les personnes âgées regardaient.

Les jours suivants nous pêchâmes les écrevisses, nous chassâmes le lièvre. Les chiens étaient piqués par des villageois dont l'un n'arrivait à se dessoûler qu'en se ressoûlant. Il reprenait son aplomb en aspergeant son gosier avec le jet de la petite outre qu'il portait en sautoir. La rosée nous renvoyait sa fraîcheur et son encens, parmi les chaumes que nous froissions, dans cette plaine embrumée, hésitante, au-dessus de laquelle se balançait l'azur.

Nous regagnâmes Assat par Oloron où d'excellentes personnes nous convièrent dans leur château. Elles nous le firent visiter dans ses moindres détails... Après quoi nous revînmes à Bordeaux où j'allais jouir encore de mon impudente, de mon égoïste liberté, cependant que mon père reprendrait son collier de force. Me disais-je seulement qu'il avait quitté le calme bord des eaux, les champs de Saint-Palais, consenti à cet exil qui le minait, afin que je pusse m'instruire et gagner un jour mon pain, et celui des mes enfants, comme il gagnait le nôtre à la sueur de son front? Que j'étais loin de lui! Que je suis loin de lui encore! Je ne faisais rien alors que ma fantaisie, et la prière de saint Bonaventure n'eût pas trouvé en moi le moindre écho : « Mon Dieu, enlevez-moi ce cœur de pierre et donnez-moi un cœur de chair qui puisse vous aimer! »

Je retrouvai Lacoste à mon arrivée, Lacoste qui était le meilleur de moi-même. Nous rapportions, lui, quelques toiles, moi, quelques vers. Il me montra, chez lui, ses études empreintes de la noblesse la plus humble, de la louange la plus pathétique de la création. C'était du feu et de la terre. Et je lui lus mes poésies, dans un petit café situé à l'angle des rues Dufour-Dubergier et des Ayres.

— De même, lui dis-je, que par ces simples tableaux que tu m'as montrés, tu es parvenu à rendre l'objet dans sa vérité, j'ai eu en même temps, durant ces vacances, la révélation d'une poésie que j'appelais de tout mon cœur. Tu

sais quelle place je donne, quelle reconnaissance je voue à ces maîtres que nous avons lus ensemble. Mais il m'a toujours paru que c'est bien moins l'habileté de leur art, que ce qu'il renferme qui cause leur génie. Ce à quoi je comprenais qu'il fallait tendre est le dépouillement, le sacrifice qui rend plus haute la pensée, plus nette l'image. L'essentiel est une substance suffisamment pure, la langue sans tant d'art qui vient à l'encontre de la lumière. C'est dans une petite chambre bleue que j'ai découvert ma poésie, à Assat, dans l'après-midi déclinant, un certain soir. On entendait sous les cèdres les cris mélancoliques des enfants et les rires des jeunes filles.

Charles Lacoste écouta ma lecture, s'essuya les yeux, ne dit rien. Et c'est ainsi qu'avec des génies dissemblables, qui nous pressaient violemment, nous nous sommes voués avec amour à ce dépouillement qui n'apporte point la gloire mais la vérité.

Il est le fruit de l'abnégation, de la longue patience, l'ennemi des rhéteurs et des sophistes. De ce rameau concentré, les impuissants parlent comme d'une chose toute naturelle et que l'on devrait produire sans la préparer. Erreur. Il est l'apanage de la culture de l'émotion vivante, et la simplicité qui s'ignore n'est que la sauvagerie.

A peine avions-nous regagné Bordeaux que — hélas ! — une angoisse m'étreignit : le pressentiment que la fin de mon père était proche. Rien n'est plus beau que l'union du père et du fils, alors que celui-ci s'élève jusqu'à celui-là qui s'incline. Vingt années s'étaient écoulées entre ces premiers moments, qui, à Tournay, devant les collines pleines de Dieu, m'avaient révélé ce patriarche imposant et jeune, et cette époque inquiète où, déjà vieillard, il s'affaiblissait comme un rayon du couchant.

Je l'avais connu avec son allure de grand chef, sa barbe noire des Mille et une nuits, son élégance native qui semblait se ressentir du balancement d'un hamac, peut-être du hamac où sa mère l'avait bercé en elle sous les palmes heureuses. Puis la longue tâche du bureaucrate l'avait ravagé. A Saint-Palais ses tempes s'étaient creusées, sa pâleur s'était accentuée, et il s'était un peu courbé tel qu'un rameau sous la neige. A Bordeaux, il avait ressenti avec plus de défaillance encore ces troubles du cœur qui déjà, dans sa jeunesse, l'af-

fectaient. Maintenant il quittait parfois son étouffant bureau pour venir, sur le pas de la porte, respirer sous les marronniers. Il jetait sur ses épaules un mauvais raglan, et il n'avait pas moins de majesté que dans ce daguerréotype qui le représente à vingt-cinq ans, drapé dans une cape, avec la fière aisance d'un Charles Baudelaire. Les médecins lui ordonnèrent des infusions de digitale, cette plante aux fleurs d'un rose si transparent qu'elles semblent les veilleuses des bois montueux. Et, sans doute, le charme inexprimable où elle me plonge quand je la cueille sur les flancs de cette vallée de Hasparren où je viens finir mes jours, s'augmente-t-il de la douceur de songer qu'elle a calmé mon père durant les heures de lourdes suffocations. Pendant cette agonie qui fut longue, surexcitée par l'empoisonnement du sang qui provoquait l'enflure, j'ai compris qu'il existe des êtres privilégiés dont la bonté jamais ne s'use. Je veux nommer un très âgé médecin de quartier : le docteur Hirigoyen. Jusque-là nous ne le connaissions point. Nous étions allés le chercher un jour de presse. Et il s'était rendu auprès du lit de mon père, et il avait posé sur le cœur de celui-ci, pour l'ausculter, ses favoris d'amiral, brillants comme la lumière. Il s'était relevé. Mon père était presque sans connaissance. Et quand lui, le docteur Hirigoyen, qui durant plus de cinquante ans, aurait pu, comme tant d'autres de ses confrères, se cuirasser au spectacle continuel de misères pareilles à la nôtre, comprit que c'était la fin, il pleura, lui, étranger parmi nous, devant cette femme qui allait être veuve, ces deux enfants, et cet homme qui allait mourir comme tous les hommes.

Il se tint debout devant ce lit médiocre, son chapeau haut de forme à la main, longtemps, en silence, et sortit.

Vers sept heures du matin, c'était le 3 décembre 1888, ma mère m'appela en hâte. Elle croyait à une nouvelle syncope de celui qui m'a donné la vie et mon pain. Je saisis un écran pour lui envoyer de l'air. Cet écran était fait d'une feuille de palmier rapportée jadis de son île natale par celui qui venait de mourir.

FRANCIS JAMMES.

(A suivre.)

Histoire du Christ (1)

Le Jugement de Ponce Pilate

Ponce Pilate.

Depuis l'an 26 était procurateur, au nom de Tibère, Ponce Pilate, inconnu aux historiens avant sa venue en Judée. Si Pilatus vient de Pileatus, on peut supposer qu'il était affranchi ou descendant d'affranchis, car le « pilum » était la coiffure des esclaves libérés.

Peu d'années lui avaient suffi pour inspirer à ceux qu'il gouvernait une très âpre haine. Il faut dire que tout ce que nous savons de lui nous est rapporté par des juifs ou par des chrétiens — ses ennemis déclarés — mais il semble qu'il ait fini par se rendre odieux à ses propres maîtres pour qu'en l'an 36 le préfet de Syrie, Lucius Vitellius, l'envoyât à Rome se disculper devant Tibère. L'empereur mourut avant que Pilate n'eût atteint la métropole ; mais, selon une tradition ancienne, il fut banni par Caligula et se tua en Gaule.

La haine des Juifs contre lui était née du profond mépris.

(1) La *Storia di Cristo* de M. Giovanni Papini a paru à Florence, en mars 1921. M. Maurice Vaussard a dit ici même (voir la *Revue* du 15 juin 1921) quel succès ce livre obtint en Italie où la conversion de M. Papini est saluée comme un signe du renouveau catholique. Cette *Histoire du Christ*, dans l'édition italienne, a déjà été tirée à plus de deux cent mille exemplaires : nous publions ici un fragment de la première traduction française de ce célèbre ouvrage, traduction que l'on doit à M. Paul-Henri Michel.

qu'il montra tout d'abord pour ce peuple insociable et indocile et qui devait lui sembler, à lui élevé dans les idées romaines, un nid de serpents venimeux, une tourbe sale et méprisable digne à peine d'être domestiquée par le bâton des mercenaires. Imaginez-vous un vice-roi de l'Inde abonné au *Times*, lecteur de Stuart Mill et de Shaw, ayant dans sa bibliothèque Byron et Swinburne, et destiné à administrer un peuple loqueteux, sophistique, affamé et turbulent, aux prises avec cette forêt de castes, de mythologies, de superstitions qu'il doit en lui-même mépriser et honnir du haut de sa dignité de blanc, d'Européen, de Britannique et de libéral. Pilate, comme le montrent ses demandes à Jésus, était un des scèptiques de la latinité décadente empestés de pyrrhonisme et dévot d'Épicure, un encyclopédiste de l'hellénisme qui ne croyait plus aux dieux de la patrie et ne pouvait supposer qu'un Dieu vrai existât ni surtout qu'il fallait le chercher parmi cette plèbe pouilleuse et superstitieuse, parmi ce clergé factieux et jaloux, dans cette religion qui devait lui apparaître comme une barbare confusion d'oracles syriaques et chaldéens. L'unique foi qui lui restait, que sa charge lui imposait de feindre, était la nouvelle religion romaine, civique et politique, comme aux temps républicains, mais concentrée tout entière dans le culte de l'empereur. De cette religion naquit précisément le premier conflit qu'il eut avec les Juifs. Lors d'une relève de la garnison de Jérusalem, il ordonna que les soldats entrassent de nuit dans la ville sans ôter des enseignes les effigies d'argent de César. Le matin, sitôt que les Juifs s'en aperçurent, grands furent l'horreur et le tumulte : c'était la première fois que les Romains manquaient à ce respect extérieur qu'ils avaient toujours porté à la croyance de leurs sujets palestiniens. La figure de César divinisé, plantée devant le Temple, était pour ceux-ci une provocation idolâtre, le principe de l'abomination de la désolation. Tout le pays fut en effervescence : une députation fut envoyée à Césarée pour obtenir le retrait des enseignes. Pilate refusa ; cinq jours et cinq nuits les suppliants l'assiégèrent. Enfin le procurateur excédé les convoqua dans l'amphithéâtre et, traîtreusement, les fit entourer de soldats, l'épée nue, leur jurant qu'aucun n'échapperait s'ils ne cessaient de l'importuner. Mais les Juifs, au lieu de crier grâces, tendirent le cou aux épées de Pilate et lui, vaincu par cette obstination

héroïque, donna l'ordre de ramener les enseignes à Césarée.

Mais si cette clémence n'ôta rien à la haine des Juifs pour le nouveau procurateur, en Pilate crût le mépris et le désir d'une revanche. Peu de temps après, il introduisit dans le palais d'Hérode, où il résidait quand il était à Jérusalem, des tablettes votives consacrées à l'Empereur. Mais les prêtres le surent et le peuple fut de nouveau consterné et irrité. On demanda que fussent retirés aussitôt ces monuments d'idolâtrie, on menaça Pilate de recourir à Rome et de s'y plaindre des vexations et cruautés commises par lui jusqu'à ce jour. Mais lui, cette fois encore, ne fléchit point. Les Juifs en appelèrent à Tibère qui ordonna que les tablettes fussent renduites à Césarée.

Deux fois Pilate avait perdu la partie, mais la troisième il eut le dessus. Venu de la cité des thermes et des aqueducs et aimant — comme chacun sait — se laver, il s'avisa que l'eau manquait à Jérusalem et décida de faire construire une grande citerne et un aqueduc long de plusieurs milles. Cependant le travail était coûteux et il usurpa, pour le payer, une bonne somme prélevée au trésor du Temple. Le trésor était riche, — tous les Juifs de l'Empire y accouraient porter des offrandes ou les envoyaient s'ils ne pouvaient venir en personne, — mais les prêtres crièrent au sacrilège et le peuple, excité par eux, se souleva, si bien que, lorsque Pilate vint pour les fêtes de Pâque à Jérusalem, des milliers d'hommes se réunirent faisant tumulte autour de son palais. Alors il envoya parmi la foule un grand nombre de soldats déguisés qui, tout à coup, commencèrent à donner du bâton aux plus enragés, de sorte qu'en peu d'instants tous s'enfuirent et que Pilate put tranquillement se pourvoir d'eau, aux frais des Juifs, pour ses diverses ablutions.

L'affaire était encore récente quand ces mêmes princes des prêtres qui, par trois fois, s'étaient dressés contre son autorité, qui avaient tenté d'obtenir sa déposition, qui le haïssaient d'une forte haine comme Romain, comme symbole de la domination étrangère et de leur propre esclavage, et qui plus encore haïssaient sa personne : Ponce Pilate, insidiateur de leur culte et voleur de leurs deniers, quand ceux-là même furent contraints de recourir à lui pour soulager une autre haine, la plus puissante de celles qui infectaient leurs cœurs. Dure nécessité, à laquelle ils ne pouvaient se

soustraire, car nulle sentence de mort n'était exécutable si le représentant de César ne la validait.

En cette aube de vendredi, Ponce Pilate, drapé dans sa toge, encore bâillant et somnolent, les attend au palais d'Hérode, mal disposé contre ces fastidieux hurleurs qui le forcent par leurs querelles à se lever avant son gré.

Qu'est-ce que la vérité?

La foule des accusateurs et des sbires débouche enfin sur la place devant le Prétoire. Ils restent dehors, car s'ils entraient dans une maison où il y a du levain et du pain levé, ils seraient contaminés pour tout le jour et ne pourraient plus célébrer la Pâque. Le sang innocent ne souille pas, mais le levain oui.

Pilate, prévenu, paraît sur le seuil et demande d'un ton brusque :

— Quelle accusation portez-vous contre cet homme?

Ceux à qui il parle sont des ennemis pour lui ; et cet homme, semble-t-il, est un ennemi pour eux. Pilate prend donc son parti d'instinct. Non par compassion, — n'est-il pas un Juif comme les autres et un Juif pauvre? — mais s'il se trouvait innocent, ce n'est pas lui, Pilate, qui se prêterait au caprice de cette odieuse vermine.

Caïphe riposte aussitôt, comme froissé :

— Si celui-ci n'était pas un malfaiteur, nous ne l'aurions pas conduit devant toi.

Alors Pilate, qui n'a pas de temps à perdre à ces querelles de prêtres et ne pense pas qu'il s'agisse d'un crime capital, répond sèchement :

— Prenez-le et jugez-le selon votre loi.

Déjà pointe, dans ces mots, la velléité de sauver cet homme sans prendre ostensiblement parti. Mais la concession du procurateur qui, en d'autres cas, eût réjoui Caïphe et les siens leur est amère cette fois, car le Sanhédrin ne peut condamner qu'à des peines minimes. Or, c'est aujourd'hui la plus grave qu'ils veulent ; ils doivent et ils ne peuvent se dispenser, hélas ! de faire appel au bras romain.

— Tu sais bien, répliquent-ils, que nous n'avons pas le droit de mettre à mort.

Pilate comprend aussitôt quelle sentence ils ont prononcée

contre le malheureux qui est devant lui et il veut savoir le délit dont il est coupable : ce qui semble digne du dernier supplice à ces enragés bigots pourrait être faute vénielle aux yeux d'un Romain. Mais les renards du Temple ont paré déjà à cette difficulté. Ils savent qu'ils n'obtiendraient rien de Pilate en lui disant que cet homme ruine la religion de leurs pères et annonce le règne de Dieu. Donc, ils diront le faux. A qui commet une infamie, il coûte peu d'en ajouter d'autres, accessoires. Pilate ne peut être vaincu que par ses armes, par un appel fait à son loyalisme envers Rome et l'empereur, aux raisons mêmes de sa charge. D'avance les Juifs se sont entendus pour donner à l'accusation un caractère politique. S'ils disent que Jésus est un faux Messie, Pilate sourira ; mais s'ils affirment que c'est un séditieux, un excitateur qui soulève la plèbe contre Rome, il ne pourra moins faire que de le mettre à mort.

— Nous avons trouvé celui-ci qui poussait notre nation à la révolte et défendait de payer le tribut à César, se proclamant le Christ, le roi des Juifs. Il soulève le peuple, enseignant par toute la Judée ; il est parti de Galilée et il est venu jusqu'ici.

Autant de mots, autant de mensonges. Jésus a ordonné de rendre à César ce qui est à César ; il ne s'inquiète pas des Romains ; il dit qu'il est le Christ, mais pas dans le sens grossier et politique de roi des Juifs ; enfin, il ne fomente pas la révolte, mais veut faire d'un peuple malheureux et bestial le royaume bienheureux des saints. Ces accusations, qui seraient très graves aux yeux de Pilate si elles étaient fondées, ne font qu'augmenter ses soupçons. Ces vipères qui détestent Rome, qui le détestent, qui plusieurs fois ont tenté de le renverser et ne rêvent que de balayer leurs dominateurs païens, est-il imaginable que l'ardeur d'un zèle soudain les porte à dénoncer un rebelle de leur propre nation?

Pilate n'aura de certitude qu'après un interrogatoire secret de l'accusé. Il rentre au Prétoire et ordonne qu'on lui amène Jésus. Laissant les griefs secondaires, il va droit à l'essentiel :

— Es-tu le roi des Juifs?

Mais Jésus ne répond pas. Comment pourrait-il faire comprendre à ce Romain ignorant des promesses de Dieu, à cet athée pyrrhonien qui restreint toute sa religion au culte factice et démoniaque d'un homme vivant — de Tibère !

— comment, à cet affranchi élevé par des légistes et des rhéteurs, à Rome, le plus puant cloaque de ces temps, pourrait-il expliquer en quel sens il peut se dire roi d'un royaume non encore fondé, d'un règne uniquement spirituel qui abolira tout règne humain.

Jésus lit au fond de l'âme de Pilate et ne lui répond pas plus qu'il n'a fait à Hanan et à Caïphe. Le procurateur ne peut comprendre le silence de cet homme sur qui est suspendue la mort :

— N'entends-tu point ce qu'ils attestent contre toi?

Mais Jésus continue à se taire. Pilate voudrait à tout prix éviter de donner gain de cause à ceux qui le haïssent, lui, en même temps que cet homme : il insiste avec l'espérance de lui arracher un « non » qui lui permettrait de le libérer.

— Tu es donc le roi des Juifs?

Si Jésus niait, il se trahirait lui-même ; il a confessé être le Christ à ses Disciples et à ses juges ; il ne veut pas se sauver par le mensonge. Pour mieux sonder l'esprit du Romain, il répond, selon sa coutume, par une autre demande.

— Dis-tu cela de toi-même ou d'autres te l'ont-ils dit de moi?

Pilate est presque offensé :

— Suis-je donc un Juif? Ta nation et les chefs des prêtres t'ont livré à moi. Qu'as-tu fait? Es-tu vraiment le Roi des Juifs?

Cette réponse, en laissant de côté l'apostrophe méprisante du début, est conciliatoire. Ne sais-tu donc pas que je suis Romain et que je n'ajoute pas foi à ce que croient tes ennemis? Les prêtres t'accusent, non pas moi ; mais ils doivent te remettre en mon pouvoir ; ton salut est en moi ; dis-moi que ce qu'ils affirment n'est pas vrai et tu es libre. Jésus ne veut pas fuir la mort, mais il se résout à la tentative d'illuminer ce païen. Le Père peut tout ; Pilate serait-il le dernier converti de ce mourant?

— Ma puissance, dit-il, n'est pas de ce monde. Si elle était de ce monde, mes sujets combattraient pour que je ne fusse pas livré aux Juifs ; mais il est vrai que ma puissance n'est point d'ici-bas.

Le serviteur de Tibère s'étonne. La différence entre « ici-bas » et « là-haut » lui est obscure. Là-haut se trouvent, s'ils existent vraiment, des dieux bienfaiteurs ou envieux des hommes ; dans le Hadès demeurent les ombres des morts,

si du moins il reste quelque chose de nous après que le corps est consumé par le feu ou par les vers ; l'unique réalité est l'ici-bas : la vaste terre avec tous ses royaumes. Et de nouveau il demande :

— Donc, tu es roi?

Il n'est plus de raison de nier. Ce qu'il a proclamé aux autres, il le dira aussi à cet aveugle :

— Il est vrai, je suis Roi. Je suis né pour cela et pour cela je suis venu au monde : pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de vérité entende ma voix.

Alors Pilate, lassé par ce qui lui semble un dangereux fatras mystique, répond par la célèbre apostrophe :

— Qu'est-ce que la vérité?

Et sans attendre la réponse, il se lève pour partir. Le sceptique Romain, qui plus d'une fois a dû assister aux infinies disputes des philosophes et s'est convaincu, après tant de sophismes contradictoires et de métaphysiques chicanières, que la vérité n'est pas — ou que, si elle existe, il n'est pas accordé aux hommes de la connaître — n'imagine pas un seul instant qu'elle pourrait lui être un don de cet obscur Hébreu comparu devant lui comme un malfaiteur. Il fut concédé à Pilate, en ce jour de sa vie, de contempler le visage de la Vérité, la suprême Vérité faite homme : et il n'a pas su la voir. La Vérité vivante, la Vérité qui pourrait le ressusciter et faire de lui un homme nouveau, est devant lui, vêtue de chair et de simple étoffe, le visage souffleté, les mains liées. Mais il ne devine pas même dans son orgueil quelle surnaturelle fortune lui échoit, fortune que des millions d'hommes lui envieront après sa mort. Qui lui eût dit que pour cette rencontre, pour le terrible honneur d'avoir parlé à Jésus et de l'avoir livré à la croix, son nom serait connu, bien qu'infâme et maudit, de tous les siècles et de tous les peuples, lui aurait semblé un dément.

Pilate est aveugle d'une cécité irrémédiable, mais Jésus en ce même jour lui pardonnera comme aux autres, car les aveugles savent moins que les autres ce qu'ils font.

. . . . . .

Mort à celui-ci !

Pilate se croyait déchargé de l'importun fardeau que ses adversaires voulaient lui mettre sur les épaules. Mais quand

il vit revenir Jésus drapé dans ce manteau blanc et royal, il comprit qu'il fallait se décider coûte que coûte... Tout l'inclinait à refuser aux Juifs la vie qu'ils lui demandaient. Peut-être, tandis qu'on traînait Jésus chez le tétrarque, avait-il interrogé quelqu'un de sa suite sur le compte du prétendu roi et les réponses obtenues l'avaient-elles confirmé dans son dessein. Rien dans les discours de Jésus ne pouvait éveiller ses soupçons ; bien des choses y étaient de nature à lui plaire, — ou du moins à lui sembler avantageuses pour l'autorité de Rome.

Jésus enseignait l'amour des ennemis et les Romains, en Judée, étaient traités en ennemis ; il disait : heureux les pauvres ; il exhortait donc à la résignation, non à la révolte ; il conseillait de rendre à César ce qui est à César, c'est-à-dire de payer le tribut à l'empereur ; il était contraire au formalisme pharisaïque qui rendait si épineuses les relations des Romains avec leurs sujets ; il ne respectait pas le sabbat, il mangeait avec les publicains et les gentils ; il annonçait enfin que son règne n'était point de ce monde, mais d'un monde à ce point reculé et métaphysique qu'il ne pouvait vraiment mettre en péril Tibère et ses successeurs. Pilate, s'il en connut tant, dut se dire à part lui, avec cette superficialité de tous les sceptiques, surtout de ceux qui se croient politiques fins, qu'il serait excellent pour lui et pour Rome, que beaucoup de Juifs suivissent Jésus, plutôt que de se préparer à la révolte dans les conciliabules des Zélateurs.

Il est donc résolu à sauver Jésus, mais à son indulgence il veut une pointe de sarcasme, une intention d'offense contre ces chefs des prêtres qui par trois fois se sont soulevés contre lui et qui maintenant l'importunent pour faire de lui leur bourreau. Et jusqu'à la fin, il feindra de tenir Jésus pour le roi des Juifs. Le voilà, votre roi, le roi que vous méritez, peuple perfide et misérable. Un charpentier de village, un vagabond, un mendiant, un fou qui rêve d'un royaume en dehors de la terre et traîne à sa suite quelques dizaines de pêcheurs, de paysans, de femmes. Voyez à quel état il est réduit, voyez à quoi vous l'avez réduit ! Et pourquoi le tuer? Gardez-le : vous êtes le digne peuple de ce roi. Je ferai comme vous, je me distrairai un instant à le tourmenter et je le renverrai d'ici.

Et, ayant fait reconduire Jésus dehors, il parut sur la porte et dit aux chefs des prêtres et aux autres qui se

pressaient, la face tendue, pour ouïr enfin la sentence :

— Vous m'avez présenté cet homme comme un fauteur de révolte ; et après l'avoir examiné en votre présence, je n'ai trouvé en lui aucun des crimes que vous lui imputez. Hérode non plus, puisqu'il l'a renvoyé à nous. Il n'a donc rien fait qui mérite la mort. Je lui infligerai un châtiment, puis je le libérerai.

Ce n'était point là la réponse qu'attendait l'impatiente et tumultueuse canaille. Un cri bestial sortit soudain des bouches grand'ouvertes :

— Mort à celui-ci !

Trop légère peine seraient les coups pour ce dangereux ennemi du Dieu des Armées et du Dieu Négoce. Les tuteurs du Temple veulent bien autre chose. Ils sont venus demander du sang, non pas des grâces.

— Mort à celui-ci ! hurlaient Hanan et Caïphe et avec eux sifflaient les vipères pharisiennes, criaient les marchands du bétail sacré, les changeurs des monnaies sacrées, les âniers et les porteurs des caravanes.

— Mort à celui-ci ! reprenaient les scribes drapés dans leurs capes théologales, les vendeurs, les buvetiers de la cité haute, les lévites, les serviteurs du Temple, les commis des usuriers, les galopins des prêtres, toute une marmaille servile assemblée devant le prétoire.

A peine le tumulte se fut un peu calmé, Pilate demanda :

— Que ferai-je donc de Jésus qu'on appelle Christ?

Et tous répondirent :

— Qu'il soit crucifié !

Mais le procurateur résiste :

— Qu'a-t-il donc fait de mal?

Et les autres de crier plus fort :

— Qu'il soit crucifié ! Qu'il soit crucifié !

Jésus pâle et serein dans la blancheur du manteau dérisoire regarde doucement la foule qui veut lui donner ce qu'il a demandé dans son cœur depuis si longtemps. Il meurt pour eux, avec la divine espérance de les sauver eux aussi par sa mort et ils hurlent vers lui comme s'il voulait fuir le destin accepté. Ses amis sont absents, ils se cachent. Tout son peuple veut clouer sa chair et seul un étranger, un Romain, un idolâtre, défend sa vie. Pourquoi n'a-t-il pas pitié lui aussi et ne le consigne-t-il pas aux bourreaux? Ne voit-il pas que sa fausse compassion ne sert qu'à rendre

l'agonie plus longue et plus amère? Jésus aima : il est juste qu'il soit haï ; il ressuscita les morts : il est juste qu'il soit tué ; il veut sauver : il est juste que tous veuillent le perdre ; il est innocent : il est juste qu'il soit sacrifié aux coupables.

Mais l'obstiné Pilate ne se rend pas aux hurlements de la multitude non plus qu'à la muette supplication de Jésus. Il veut le sauver à tout prix. Il ne veut pas céder cette fois encore à ces crasseux enférocés. Il n'a pas pu reporter sur Antipas la déplaisante responsabilité d'une condamnation capitale ; il ne réussit pas mieux à persuader ce peuple de tigres et de mulets de l'innocence de son misérable Roi. Ils veulent voir du sang ; ils veulent jouir en ce jour de fête du spectacle d'une crucifixion. Je rassasierai leur désir en leur donnant la carcasse d'un homicide au lieu du corps d'un innocent.

Bar Rabban.

— Je vous le dis, je ne trouve en lui aucune faute. Mais c'est la coutume que je vous délivre quelqu'un pour la Pâque. Qui voulez-vous que je vous délivre, Barabbas, ou Jésus appelé Christ?

Le peuple, pris à l'improviste, ne savait que répondre. Jusqu'alors, un seul nom, une seule victime, un seul supplice demandé ; tout était limpide comme ce ciel matinal de mi-avril. Et voilà que le paien, pour sauver en dépit de nous cet inventeur de scandales, met en avant un autre nom et embrouille tout. Il voulait bâtonner le coupable au lieu de le crucifier ; il nous offre maintenant un autre criminel au lieu de celui que nous réclamons. Par bonheur, anciens, scribes et prêtres étaient toujours là, disposés à ne pas laisser fuir Jésus : le temps d'un éclair et ils soufflèrent au peuple ce qu'il fallait dire. Aussi, quand Pilate demanda une seconde fois :

— Qui des deux voulez-vous que je vous délivre? tous d'une seule voix répondirent : « Délivre Barabbas ! Mort à celui-ci ! »

L'homme que le Romain offrait comme sang de rachat aux amateurs de crucifixion n'était pas un gredin quelconque. La tradition vulgaire nous le montre comme un brigand de grand'routes, un criminel de métier. Mais son surnom de Bar Rabban qui veut dire Fils de Rab, ou plutôt Disciple du Maître, car les élèves des rabbins étaient aussi

appelés leurs fils, nous avertit qu'il appartenait — par naissance ou éducation — à la caste des docteurs de la Loi. Marc et Luc disent expressément qu'il était accusé d'avoir commis un homicide au cours d'une émeute, donc un assassinat politique. Barabbas, élevé aux écoles des scribes, dans le regret du royaume et dans la haine des dominateurs, était probablement un Zélote capturé pendant une de ces séditions manquées, si nombreuses ces années-là. Était-il donc possible que la coterie sadducéenne et pharisienne qui partageait au fond les sentiments des Zélotes, même si elle les cachait par politique ou, par pusillanimité, les oubliait, se contentât de ce marché absurde?

Barabbas, bien que meurtrier, parce que meurtrier, était un patriote, un martyr, un persécuté ; Jésus au contraire, s'il n'avait tué personne, voulait accomplir quelque chose de plus pernicieux qu'un homicide : renverser la Thorah, ruiner le Temple.

— Délivre Barabbas ! Mort à celui-ci !

Ponce Pilate n'a pu, cette fois encore, ni sauver ni se sauver. Il devait avoir compris déjà que les chefs des Juifs ne laisseraient pas échapper cette chair où ils avaient mis la marque de leurs dents. Ils en avaient besoin, ce jour-là, comme d'air et de pain. Elle seule pouvait les rassasier. Ils n'auraient pu manger avant d'avoir vu ce Messie bâtard fixé par quatre clous sur deux planches.

Ponce Pilate est lâche. Il a peur de commettre une injustice ; il a peur de mécontenter sa femme ; il a peur de donner satisfaction à ses ennemis ; mais, en même temps, il n'ose pas mettre Jésus en sûreté, il n'ose pas faire disperser par ses soldats cette troupe arrogante et criarde, il n'ose pas imposer par un acte énergique de commandement que l'innocent soit délivré et non l'assassin. Un Romain vrai, un Romain de la vieille et bonne race aurait contenté aussitôt les postulants pour ne pas gaspiller même une minute à défendre un obscur halluciné ; ou bien il aurait décrété dès le principe que l'homme était innocent et sous la protection auguste de l'Empire.

Pilate, à force de stratagèmes, de renvois, d'interrogatoires indolents, de moyens termes et de demi-mesures, d'incertitudes, de résolutions maladroites et rétractées, se trouve lentement entraîné où il aurait voulu éviter de choir. Il n'avait pas tranché aussitôt le débat par un oui ou

non, et cela avait accru l'insolence des chefs et l'agitation du peuple. Il n'a plus que deux routes à suivre : ou céder honteusement après tant de détours et de résistances, ou courir le risque de susciter un tumulte qui peut devenir, en ces jours où Jérusalem donne asile à un tiers de la Judée, un grave soulèvement.

Étourdi par les cris de la foule et par le flot de ses pusillanimes pensées, il ne sait que demander encore conseil à ceux qu'il devrait et voudrait commander.

— Que dois-je donc faire de Jésus appelé Christ?

— Crucifie-le ! Qu'il soit crucifié !

— Mais il n'a rien fait de mal.

— Crucifie-le ! Crucifie-le !

Qu'en sait-il, cet odieux étranger, si Jésus a ou non fait du mal? Selon notre foi, c'est un imposteur, un blasphémateur, un ennemi du peuple, et il doit mourir. N'eût-il rien fait, il doit mourir, car ses paroles sont dangereuses plus qu'aucune scélératesse.

— Crucifie-le ! Crucifie-le !

— Prenez-le, vous, crie Pilate, et crucifiez-le, car je ne trouve en lui aucune faute.

— Nous avons une loi et, selon cette loi, il doit mourir parce qu'il s'est fait Fils de Dieu.

Le silence de Jésus domine le vacarme bestial. Ils combattent pour son corps et lui semble à peine le voir. Il sait depuis le commencement des temps que son destin est fixé et que ce jour est le sien. La lutte est trop i égale ! D'un côté, un Gentil qui l'ignore et ne peut le comprendre, qui le défend non par amour mais par vengeance, non pas d'un franc visage mais par chicanes et par ruses, qui redoute plus une révolte qu'une injustice, qui s'obstine par point d'honneur et non par la certitude d'épargner l'innocence. De l'autre, un clergé menacé, une bourgeoisie fustigée, une plèbe, comme toutes les plèbes, que l'on peut amener au pire. L'issue est facile à prédire !

Mais Ponce Pilate ne laisse pas la partie. Il rendra Barabbas à ses complices sans abandonner Jésus. Il revient à sa première idée : lui infliger un châtiment. Peut-être quand ils verront les traces livides des coups se contenteront-ils de cet acompte de supplice et laisseront-ils en paix l'Innocent qui garde avec une égale pitié le vil pasteur et le troupeau rétif?

Le Procurateur a dit qu'il ne trouvait en lui aucune faute et pourtant il lui infligera les verges. Cette contradiction, cette demi-injustice, ce compromis est dans le style de Pilate, mais cette nouvelle tentative ne sera qu'un nouvel échec, une honte de plus avant la défaite finale.

Les Juifs s'égosillent encore : Qu'il soit crucifié !

Mais il rentre au prétoire et livre Jésus, pour qu'il soit fustigé, aux soldats romains.

Couronnement d'un roi.

Les soudards mercenaires, qui, dans les provinces, étaient le gros des légions, n'attendaient que cela. Jusqu'ici les gardes du prétoire avaient dû assister, muets et immobiles, à ce mystérieux débat colonial dont ils ne retenaient qu'une seule chose : leur chef n'y faisait pas la meilleure figure. Un instant, ils s'étaient divertis aux grimaces et aux gesticulations des Juifs, puis ils s'étaient aperçus que le Procurateur, embarrassé et assombri, se débattait vainement au milieu de cette fourmilière. Ils le regardaient comme des chiens regardent le chasseur maladroit qui va de droite et de gauche sans se décider à tirer, bien que le gibier soit tout proche.

Maintenant, enfin, on faisait quelque chose. Le plaisir commençait pour eux aussi. Bâtonner les reins d'un juif détesté des Juifs eux-mêmes, c'était un jeu sans danger et sans trop de fatigue. Juste de quoi se dégourdir les mains, s'étirer les muscles engourdis par le froid matinal.

Toute la compagnie étant appelée dans la cour, on ôta à Jésus le manteau blanc royal, don d'Hérode — et première dépouille — et ensuite ses autres vêtements. Les licteurs choisirent les verges que se disputèrent les plus robustes : gens habiles, sachant flageller avec de beaux gestes vigoureux et suivant les règles de l'art.

Jésus, à demi nu, lié à une colonne pour qu'aucun mouvement ne puisse atténuer la force des coups, priait en silence le Père pour ces soldats qui suent à le frapper. N'a-t-il pas dit : Aimez ceux qui vous haïssent ; faites le bien à qui vous persécute ; tendez la joue gauche à qui vous frappe sur la joue droite? Il ne peut, en ce moment, récompenser ses bourreaux qu'en priant Dieu de leur accorder le pardon. Ils sont prisonniers et obéissent comme lui-même et ils ignorent

qui est celui qu'ils flagellent avec cette innocente allégresse ; eux-mêmes furent flagellés parfois pour avoir manqué à la discipline et ils ne trouvent rien de singulier à ce que le Procurateur, un chef romain, fasse châtier ainsi ce délinquant de race inférieure et sujette.

Frappez dur, légionnaires ! Ce sang qui commence à couler des plaies est versé pour vous aussi. C'est le premier sang que les hommes prennent au Fils de l'Homme. A la Cène, son sang avait l'apparence du vin ; au mont des Oliviers, il coulait avec la sueur et provenait d'une torture toute spirituelle et interne. Aujourd'hui, enfin, ce sont des mains d'hommes qui font sortir ce sang des veines du Christ : mains noueuses de soldats au service des puissants et des riches, mains qui donnent le fouet et vont planter les clous. Cette échine livide, gonflée, sanglante, est prête à adhérer au bois : écorchée, elle sera plus douloureuse quand on l'étendra sur la poutre mal dégrossie. Maintenant, vous pouvez vous interrompre : le portique du lâche étranger est baigné de sang. L'ostiaire aujourd'hui lavera ces taches, mais elles refleuriront toujours sur les blanches mains, même lavées, de Ponce Pilate.

Les coups prescrits ont été administrés selon la règle, mais les légionnaires sont en appétit et ne veulent pas lâcher si tôt leur victime. Ils n'avaient fait qu'exécuter un ordre ; ils veulent satisfaire leur caprice. Celui-ci, à en croire les hurleurs de la place, se prétend Roi. Accordons-le-lui et, du même coup, nous exciterons la rage de ceux qui contestent sa Royauté.

Un soldat ôte son manteau écarlate — la chlamyde de pourpre des légionnaires — et la jette sur les épaules rouges de sang ; un autre avise le fagot d'épines sèches qui allumera ce soir le brasier du corps de garde, il en tresse deux rameaux en couronne et en ceint le front de Jésus. Un troisième lui met de force un roseau dans la main droite. Un à un ils s'agenouillent devant lui par une dérision grossière et crient :

— Salut, ô roi des Juifs !

Mais tous ne se contentent pas du burlesque hommage. L'un allonge un soufflet sur cette joue où la marque est visible encore qu'y laissèrent les doigts des serviteurs de Caïphe ; un autre lui crache aux yeux ; un autre, plus ingénieux, lui arrache des mains le roseau et lui en donne des

coups sur la tête si bien que les épines s'incrustent autour du front et y dessinent un tortil de perles rouges.

Ils n'étaient pas au bout peut-être de leurs plaisantes inventions, mais le Procurateur, accouru au joyeux tumulte, ordonna de reconduire dehors le Roi bâtonné. Les légionnaires avaient servi, par leur mascarade, l'intention sarcastique de leur chef : Pilate sourit, prit Jésus par la main, le mena à la terrasse dallée du prétoire et, le montrant à la foule des Juifs, cria :

— Ecce Homo !

Abluit Manus.

— Ecce Homo !

Et, retournant le Christ, il montre ses épaules à la foule hurlante, pour que tous voient les marques livides des verges et les traces sanguinolentes. Il semble dire :

— Contemplez-le, votre roi, le seul roi que vous méritiez, dans sa vraie majesté, accommodé comme il convient ! Sa couronne est d'épines ; son manteau de pourpre est la chlamyde d'un mercenaire ; son sceptre est un roseau. Dignes attributs de ce roi de carnaval, injustement renié par le peuple ignoble que vous êtes ! Avez-vous soif de son sang? Le voici. Voyez comme il se fige autour des plaies, comme il tombe goutte à goutte de la couronne d'épines. Un pauvre sang pour votre soif, mais il doit vous suffire car il est innocent, et vous me devez cette grâce de l'avoir fait couler pour vous satisfaire. Maintenant, allez-vous-en : vos clameurs m'ont assourdi.

Mais ni ces propos ni ce spectacle n'apaisèrent les Juifs. Il fallait bien autre chose qu'une flagellation et qu'une mascarade pour les faire partir en paix ! Pilate croyait se jouer d'eux mais il allait bien voir que ce n'était pas l'heure des plaisanteries. A vouloir les contrarier, il s'était brisé deux fois : et il s'y casserait encore la tête. Quelques traces de sang et une farce de soldats ne suffisent pas pour punir comme il le mérite l'ennemi de Dieu. Il ne manque pas d'arbres en Judée, ni de clous. Et les voix enrouées répètent en chœur :

— Qu'il soit crucifié !

Pilate s'aperçoit trop tard qu'il s'est engagé dans une affaire dont il ne sortira pas. Toutes ses décisions sont contredites avec une obstination qu'il n'a pas su prévoir. Une dernière inspiration lui a dicté la grande parole :

— Ecce Homo !

Mais lui-même ne sait pas tout le sens d'une proclamation qui le dépasse. Il ne voit pas qu'il a trouvé cette vérité qu'il cherchait. Une moitié de la vérité, plus profonde pourtant que tous les enseignements des philosophes de Rome ou de la Grèce. Il ne saurait dire pourquoi Jésus est vraiment l'Homme, le symbole de toute l'humanité douloureuse et humiliée, trahie par ses chefs, trompée par ses maîtres, crucifiée chaque jour par les rois qui dévorent leurs sujets, par les riches qui font pleurer les pauvres, par les dévots qui pensent à leur ventre plus qu'à Dieu. Jésus est l'homme de douleur annoncé par Isaïe, l'homme de misère que tous repoussent et que tous feront mourir ; il est, enfin, le Fils unique du Dieu unique, qui a pris figure d'homme et qui un jour redescendra sur la terre dans la gloire de la puissance et du nouveau soleil, dans l'éclat des trompettes ressuscitantes. Mais aujourd'hui, aux yeux de Pilate comme aux yeux de ses ennemis, il n'est qu'un homme misérable, un homme de rien, chair pour les verges et pour les clous, un homme et non l'Homme, un mortel et non pas Dieu. Qu'attend Pilate, avec ses discours sibyllins, pour le remettre au bourreau?

Pourtant Pilate ne cède pas encore. En présence de cet homme silencieux, le Romain sent grandir en lui un effroi qu'il n'a jamais éprouvé Quel est donc celui-ci dont tout un peuple veut la mort et qu'il ne peut, lui, ni sauver ni laisser mourir? Il se tourne une dernière fois vers Jésus :

— Enfin, dis-moi d'où tu es?

Mais Jésus ne répond pas.

— Tu ne me dis rien. Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te délivrer et le pouvoir de te crucifier?

Alors le roi bafoué relève la tête :

— Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi si tu ne l'avais reçu d'en haut ; c'est pourquoi celui qui m'a livré à toi est plus coupable que toi.

Caïphe et les siens sont les seuls vrais coupables, les autres sont des chiens qu'on excite ou des instruments dociles. Pilate, qui résiste, n'est lui-même qu'un instrument de la haine des prêtres et de la volonté divine.

Mais le Procurateur, dans son désarroi, ne trouvant d'autre expédient pour trancher le lien qui l'enserre, répète :

— Voilà votre roi.

Les Juifs exaspérés cette fois par l'outrage crient avec fureur :

— Si tu libères cet homme, tu n'es pas ami de César. Quiconque se fait roi se déclare contre César.

Enfin, ils avaient trouvé le point sensible où frapper ce pusillanime. La fortune du magistrat romain le plus haut placé dépendait en ce temps-là de la faveur de César. Une accusation de cette nature présentée habilement par de malicieux avocats — et ils ne manquaient pas chez les Juifs, comme on s'en apercevra plus tard en lisant l'*Histoire* de Philon — pouvait le perdre, mais en dépit de la menace, Pilate posa sa dernière, sa plus sotte question :

— Dois-je donc crucifier votre Roi?

Les chefs des prêtres, s'apercevant qu'ils sont sur le point de l'emporter, répondent par cet ultime mensonge :

— Nous n'avons d'autre roi que César !

Et le peuple accompagne d'un cri sincère le cri mensonger de ses chefs :

— Mort à celui-ci ! Crucifie-le !

Pilate se rend. Sous peine de provoquer une révolte capable d'incendier la Judée, il faut qu'il cède. Sa conscience lui paraît tranquille : il a tout fait pour sauver cet homme qui ne veut pas être sauvé.

Il a tenté de le sauver en le remettant au jugement des sinédristes qui ne peuvent donner la mort ; en l'envoyant au tribunal d'Hérode ; en affirmant ne trouver en lui aucune faute ; en offrant de le relâcher au lieu de Bar Rabban ; il a tenté de le sauver en le faisant flageller dans l'espoir que ce châtiment ignominieux suffirait à calmer les colères ; il a tenté de le sauver en suscitant un mouvement de pitié dans ces cœurs endurcis. Mais toutes ses tentatives ont échoué et il ne peut vouloir que, pour cet intraitable prophète, se soulève la province entière, et surtout il ne veut pas risquer, à cause de cet homme, d'être accusé auprès de Tibère et déposé.

Pilate se croit innocent de la mort de cet innocent. Et, pour que chacun garde une image visible et mémorable de cette innocence, il se fait apporter un bassin d'eau et se lave les mains aux yeux de tous, disant :

— Je suis innocent du sang de ce juste ; à vous d'en répondre.

Et tout le peuple réplique :

— Que son sang retombe sur nous et sur nos fils.

Alors il leur délivra Barabbas ; et il livra Jésus aux soldats pour être crucifié.

Mais l'eau versée sur ses mains ne suffit pas à les laver. Ses mains sont restées sanglantes jusqu'à ce jour, elles sont rougies pour l'éternité. Il avait le pouvoir de sauver cet homme, mais il n'a pas voulu. Ses tergiversations, les lâchetés multiformes de son âme empoisonnée de scepticisme et d'ironie ont poussé Jésus au Calvaire. S'il l'avait cru coupable et avait vraiment consenti au meurtre, il eût été moins vil. Mais il sait qu'il n'y a pas de faute en Jésus, que Jésus, comme le lui a dit Claudia Procula et comme il l'a répété lui-même, est un Juste. Un puissant qui, par crainte de se nuire, fait assassiner un Juste, quand son rôle est de protéger les justes contre les assassins, n'a pas d'excuse. Mais, dit Pilate, j'ai fait ce que j'ai pu pour le tirer des mains meurtrières. Ce n'est pas vrai. Il a tenté bien des routes, mais non pas la seule qui l'eût mené à son but. Il ne s'est pas offert lui-même, il ne s'est pas sacrifié lui-même ; il n'a pas voulu mettre en péril sa dignité et sa fortune. Les Juifs haïssent Jésus, mais ils haïssent autant Pilate qui, de tant de façons, les a vexés et bafoués. Au lieu de proposer en échange de Jésus le séditieux Bar Rabban, il aurait dû se proposer lui-même, Ponce Pilate, procurateur de la Judée, et le peuple aurait peut-être accepté le troc. Aucune autre victime que lui-même ne pouvait rassasier la rage des Juifs. Il n'était pas nécessaire de mourir. Il suffisait de défier toute dénonciation à César. Tibère l'aurait chassé de sa place, banni peut-être, mais il aurait porté dans l'exil et dans la disgrâce l'heureuse consolation de l'innocence. D'autant plus que ce sort, qui maintenant le persuade de livrer Jésus, victime expiatoire, aux mains de ses adversaires, il ne l'évitera que peu d'années. Juifs et Samaritains l'accuseront ; le préfet de Syrie le déposera ; Caligula l'exilera dans les Gaules. Et l'ombre du grand Silencieux, tué avec son consentement, l'accompagnera en exil. En vain il fit construire à Jérusalem la belle citerne pleine d'eau ; en vain il s'est lavé de cette eau en face de la multitude. C'est une eau juive, une eau trouble et maudite, une eau qui ne lave pas. Nulle ablution n'effacera de ses mains les taches qu'y a laissées le sang divin de Christ.

GIOVANNI PAPINI.

(Traduit par PAUL HENRI-MICHEL.)

Poésies

Trop tard.

(SOUVENIRS DE LA MOBILISATION)

A André Dumas.

« ... La petite ville de Lannion, qui était encore, il y a un quart de siècle, une ville du moyen âge... Il coula de longues heures à voir, sur les quais, les eaux paresseuses du Léguer caresser mollement les coques noires des cotres et des chasse-marée ; il mena ses premiers jeux dans les rues montueuses, à l'ombre de ces vieilles maisons aux poutres sculptées et peintes en rouge, aux murs que les ardoises revêtent comme d'une cotte d'armes azurée et sombre... »

(ANATOLE FRANCE, *la Vie littéraire.*)

Et voici revenus les jours de mon enfance,
Non point les vaporeux et blonds matins d'antan,
Mais la tragique horreur des jours de la Défense,
Quand de chaque sillon germait un combattant.
Lignards, dragons, marins aux faces basanées,
Sur qui la Marseillaise *enflait sa grande voix,*
Pêle-mêle gagnant le Rhin par longs convois,
Le hasard me ramène — après combien d'années! —
Aux lieux où je les vis pour la première fois.

C'est le même décor charmant, à peine étrange,
Tant il est familier à l'œil des citadins,
De pignons cuirassés d'ardoises en losange,
De blés mûrs, de clochers, de mâts et de jardins.
Le même soleil d'août incendiait les seigles :
Rien n'a changé, ni les toits gris, ni les prés verts,
Hormis nous qu'avant l'heure ont blanchis les hivers,
Trop jeunes autrefois pour mourir sous nos aigles
Et trop vieux aujourd'hui pour venger leurs revers.
Le signal que nos yeux guettaient sur les collines
S'est allumé trop tard, quand nous n'étions plus là :
Seule, au gémissement des cités orphelines
Répondait la clameur des hordes d'Attila.
Sous tant d'adversité si notre âme succombe,
C'est qu'à d'autres destins on nous avait promis.
Marqués dès le berceau pour la rouge hécatombe,
Nous étions prêts : pourquoi nous prend-on notre tombe?
Pourquoi n'est-ce pas nous qui partons, mais nos fils?
L'âge avait-il donc fait notre bras si débile?
Terre des vins légers et des âcres houblons,
Des grands papillons noirs cachant les cheveux blonds,
Des longs toits surplombants où, comme une sibylle,
S'érige, l'œil mi-clos, la cigogne immobile,
Alsace, légendaire Alsace du vieux temps
Où le Rhin balançait dans ses eaux smaragdines
Des croupes de tritons et des rires d'ondines,
Cher pays, nous t'aimions toujours comme à vingt ans;
Vous hantiez nos sommeils, bleus défilés des Vosges,
Cimetières lorrains enfouis sous les sauges,
Doux coteaux mosellans dont Ausone s'éprit,
— Hélas! et vainement offerte à la Revanche,
Notre vie inutile est une page blanche
Où la Mort n'aura rien écrit.

Lannion, 6 août 1914.

Sur la dune.

Couchants marins, orgueil des ciels occidentaux!
Pour mieux voir s'exalter leur lumière engloutie,
Viens sur la dune à l'heure où rentrent les bateaux
Et regarde le soleil d'août, sanglante hostie,
Descendre au large des Etaux.

De son orbe que ronge une invisible lime
Surnage à peine un pâle dôme incarnadin.
Et la morsure gagne encore, atteint la cime.
Tout sombre. L'astre est mort, dirais-tu, quand soudain
Son reflet jaillit de l'abîme

Et, forçant les barreaux de l'humide prison,
S'éploie en éventail au fond de l'ombre chaude,
Comme si, par ces soirs de l'ardente saison,
Quelque grand oiseau d'or, de pourpre et d'émeraude,
Faisait la roue à l'horizon.

CHARLES LE GOFFIC.

Paysages spirituels de Bretagne[1]

II

A l'Ile-aux-Moines, par une de ces après-midi grises et tendres comme la Bretagne en offre souvent, même au mois d'août, car aussitôt le soleil caché par les nuages qui arrivent de l'Atlantique, cette terre du Ponant prend la couleur délicate de la cendre. Abélard fréquenta cette île au temps où, père abbé de Saint-Gildas de Rhuys, il gouvernait les religieux de ce Morbihan. Comment Abélard a-t-il pu laisser un si vilain portrait de ce golfe harmonieux et doux? Nommé supérieur de l'abbaye de Saint-Gildas de Rhuys, il écrivait : « J'habite un pays barbare dont la langue m'est inconnue ; je n'ai de commerce qu'avec des peuples féroces ; mes promenades sont les bords inaccessibles d'une mer agitée ; mes moines ne sont connus que par leurs débauches ; ils n'ont d'autre règle que de n'en avoir pas. Les portes de mon abbaye ne sont ornées que de pieds de biches, d'ours, de sangliers, de peaux hideuses, de hiboux crucifiés. Les cellules sont tapissées de peaux de cerfs. J'éprouve chaque jour de nouveaux périls au milieu de mes sauvages. »

Monté sur l'emplacement de l'ancien télégraphe Chappe dont les grands bras gesticulaient jadis afin de renseigner les navigateurs ou de leur poser des questions, je regarde ce

(1) Voir la *Revue universelle* du 15 mars 1922.

célèbre golfe des Venètes où les îlots sont aussi nombreux que les jours de l'année, affirme notre proverbe breton. J'ai dit le golfe des Venètes, car les Morbihannais sont vraiment restés les fils de ces Celtes. Allez entretenir quelque personne cultivée de César et de la bataille livrée cinquante-six ans avant Jésus-Christ à nos lointains ancêtres et, tout aussitôt, ce bon Vannetais qualifiera comme il le mérite le rusé Jules César. « C'est par surprise qu'il nous vainquit ! Le calme plat trahit notre flotte. Et quelle cruauté chez le conquérant romain ! Ne fit-il pas égorger presque tous nos notables? Que ce César abhorré se fasse oublier, c'est le mieux qui puisse lui arriver. Mais vanter, exalter, célébrer cet infâme vainqueur, ah ! non ! Tous les Bretons protestent. » Ainsi s'est-on exprimé plusieurs fois devant moi lorsque le nom de César était prononcé sur ces rivages. Les Armoricains savent se souvenir !

Par cette journée à la fois voilée et lumineuse, je considère du modeste perchoir où je me trouve — car la plus haute altitude de l'île n'atteint pas trente mètres, les bras de mer formés par les îles, les petits caps et les anses du continent. Ces lacs auréolés par les grèves blondes semblent emplis d'une eau d'opale où se jouent des reflets délicieux, couleurs des capucines, soucis, pétunias ou renoncules. Les sables dorés, les bois, les falaises, les voiles de pourpre ou d'émeraude des sinagots, et le ciel empanaché de cumulus gonflés comme des grands huniers de frégate, se mirent sur la glace du golfe immobile.

En face de moi, c'est l'île d'Arz, si basse sur les eaux, qu'elle semble un plateau de cuivre posé sur une étagère de cristal. Autour de sa vieille église romane, le bourg est massé. Les pignons chaulés éclatent de blancheur sous leurs toits bleus. En ce pays de la mer, la plus humble des chaumières est si claire, si propre, qu'on dirait que, chaque dimanche, ses habitants la changent de linge, car son plastron immaculé fait envie aux mouettes elles-mêmes dont les ailes d'argent scintillent au firmament.

Autour de moi d'autres îles, effilées comme des corvettes, sont chargées de belles moissons dont les épis enrichissent les flots de leur splendeur reflétée.

D'autres îlots minuscules et des roches noires ou jaunâtres semblent des cétacés, marsouins ou cachalots jouant parmi les courants. Et là bas c'est le continent où l'on

devine de vastes chênaies, des pinèdes, des châtaigneraies d'un bleu profond. Dix flèches m'apparaissent, celles de Sarzeau, patrie de ce Lesage ironique, si peu Celte de sentiment, de Baden, d'Arzon, de Larmor, d'Arradon, et une symphonie de cloches m'arrive de ces divers clochers où toujours des cérémonies : pèlerinages, baptêmes, mariages, enterrements, messes de commémoration pour « les perdus en mer » font vibrer l'airain.

Au-dessous de moi, sur un promontoire de terre rousse, un paysan en toile bise et chapeau de paille rond aux rubans flottants tient les mancherons de sa charrue comme un marin son gouvernail. Sous l'effort de ses bœufs, le versoir renverse l'argile qui forme des vagues et ce laboureur prend figure de navigateur. Arrivé à l'extrémité de son champ, dont les sillons touchent à la falaise, une barque de pêcheurs aux voiles rouge vif vient à virer de bord. Le cultivateur, arrêté, considère d'un regard intéressé ces hommes de l'aventure, hier longs-courriers à travers le vaste univers, aujourd'hui chalutiers. Et les marins, accoudés à leur bordage noir de goudron, remontent vers le paysan leurs yeux clairs qui envient ses moissons, son abondance, sa plus grande certitude de vie et sa ferme paisible. Ainsi les souhaits de ces Bretons de l'eau et du sol convergent dans leur soif infinie de bonheur.

L'éternelle instabilité des Celtes, toujours en exil quelque part qu'ils se trouvent, venait de m'apparaître en cette scène muette. Quand la barque à double voile rouge disparut au large de Port-Navalo, je fus abordé par mon ami Plougastel, un vieillard lettré, ancien professeur longtemps exilé « en France », comme il le déclare avec un sourire, et revenu se délecter aux rives de sa naissance.

— Notre golfe du Morbihan n'offre-t-il pas le spectacle le plus complet de cette terre? me dit cet Armoricain enthousiaste, atteint de cet « illuminisme celtique » qui nous fait rêver que nous voyons vraiment ce que nous avons résolu de voir.

Il reprend :

— Pas un département ne peut se vanter de porter pareil blason de noblesse. Voyez ces centaines de menhirs, de tumuli, de dolmens, d'églises, de chapelles, de châteaux et ces vieux bourgs du moyen âge. Croyez-vous qu'aucune autre province puisse rivaliser avec nous? Nous sommes

l'incommensurable passé et nous sommes l'avenir. Trois millions et demi de Bretons peuplent notre province vivante. Sur onze Français, il y a un Armoricain. Nous augmentons sans cesse en nombre. Et sans nous que serait la marine française? Avec notre situation de fin des terres d'Europe, nous sommes le gaillard d'avant de la France que nous traînons en poupe. Ah ! Ah ! il faudrait bien que l'on s'en persuadât un peu à Paris !

Quand M. Plougastel se fut ainsi exprimé, son visage de vieux philosophe marqua quelque appréhension. Il venait d'apercevoir une fumée sur l'horizon.

— Qu'avez-vous, lui demandai-je?

— Hélas !

— Mais encore !

— Ah ! mon cher ami, comme moi vous adorez notre vieille Bretagne et vous redoutez pour elle les innovations dangereuses.

— Expliquez-vous?

Le professeur retraité considérait toujours la fumée industrielle, la première fumée de houille en ce pays qui n'est qu'émeraude, blondeur et blancheur et qui fleure la bonne glèbe, l'iode des goémons, la violette de ses salines et les parfums amers des embruns. Alors d'un ton nuancé et avec des pauses, comme s'il voulait encore donner à ses élèves le temps de ponctuer ses phrases, M. Plougastel prononça :

— Vous pourrez me rappeler que, dès l'antiquité, ces maudits Romains surent exploiter nos roches archéennes. En effet, l'Armorique approvisionnait d'étain le monde ancien. Depuis la Vilaine jusqu'à Ploërmel son sol était éminemment stannifère. La métallurgie fut donc en honneur en Bretagne à cette époque, et en apparence, ce ne serait pas offenser cette province que de reprendre une tradition vieille au moins de vingt siècles. Nos Venètes durent leur civilisation et leur prospérité à l'existence de ces roches stannifères. Et, navigateurs, ils purent en répandre aisément les produits. Nos lointains ancêtres auraient donc été des métallurgistes. J'imagine César surtout attiré chez nous par le désir de nous ravir l'étain dont l'antiquité faisait un considérable usage. Or, l'extraction épuisa presque partout ces minerais en France. Eh bien ! il paraîtrait que nous pourrions exporter encore cet étain dont Posidonius,

un siècle avant notre ère, signalait le transport de Bretagne jusqu'au bassin de la Méditerranée. Ce recul majestueux donnerait à notre mine une allure historique impressionnante... mais le diable emporte tout de même les fous qui veulent créer des industries sur ces rivages de laboureurs et de pêcheurs, termine Plougastel d'un air furieux. Leur monde moderne se meurt de sa surproduction industrielle. Les Allemands voulaient nous égorger pour nous imposer leur camelote et il se trouve des gens assez insensés pour rompre la belle harmonie de terre, d'eau et de ciel de ce pays. Je le répète, que le diable les emporte et les ruine.

J'approuve chaleureusement mon ami. Il sourit, puis apercevant à nouveau la fumée, il redevient inquiet.

— Mon cher golfe, le pays qui a le plus d'âme avec le moins de matière, reprend-il attendri. La source de sa beauté intraduisible avec des mots ou des pinceaux, c'est le sentiment qui s'exhale de ses plus humbles choses. Ici chaque pierre, au contact des hommes depuis tant de milliers d'années, s'est humanisée.

Après une pause, Plougastel continue d'un ton solennel :

— Notre génie, à nous autres Celtes, c'est notre cœur. Au fond de nous est comme une fontaine de fées, une fontaine claire, verte et profonde, où se reflète l'infini !... Cette belle image n'est pas de moi, mais de Renan. Eh bien ! quand l'industrie aura souillé la fontaine de ses déjections, adieu poésie ! Morte la Bretagne !

...Nous avions repris notre promenade. Le vieillard octogénaire qui m'accompagnait considéra les îles morbihannaises, blonds navires pavoisés par leurs champs de blé, avec un ravissement naïf. L'âge n'avait pas terni l'idéale pureté de ses yeux azurés d'Armoricain. La fontaine des fées luisait toujours en eux. Plougastel restait vraiment la conscience de ce paysage d'eau et de ciel et de blancs villages presque aussi lumineux que les nuages.

Par cette journée moite l'on sentait passer dans l'air les effluves du *gulf-stream*. Nous atteignîmes une dune sur laquelle mon vieil ami cueillit quelques chrysanthèmes maritimes.

Construite sur un petit cap qui avait la courbure d'un bras allongé dans le flot, une chapelle de granit sortie de son sol même, en avait la même couleur d'un bleu d'hortensia. Du parvis de cette chapelle, les anses successives des grèves

dessinaient des arcs répétés jusqu'à l'horizon. Par ce jour sans vent, les petites vagues, d'une verdeur d'herbe, déferlaient sans faire plus de bruit que le froissement d'étoffes de soie. Au loin, quelques barques aux voilures fauves, en fuyant à la brise, s'affadirent peu à peu à travers la poussière humide qui descendait du ciel ou remontait du golfe tiède. Cet éternel échange du firmament et de la terre, en ne laissant jamais un trait net, crée la perpétuelle illusion armoricaine.

L'octogénaire murmura :

— Lorsque je suis revenu prendre ma retraite dans ma chère Bretagne, j'arrivais brûlé par le mauvais feu de la vie contemporaine. Maintenant j'éprouve cet apaisement que, seul, un pays d'âme religieuse sait offrir aux cœurs fatigués.

Quelques paysannes attirèrent notre attention. Coiffées de capuches de drap noir, elles s'en venaient, pieds nus, par la grève. Elles arrivaient de leurs maisonnettes chaulées qui miroitaient au fond du golfe. Sur le sable encore immaculé et tel que l'avait laissé le dernier jusant, elles marchaient au-dessous de la laisse des goémons dorés. La première des femmes posait ses pieds avec une sorte de timidité sur ce beau tapis blond ; ses compagnes ajustaient leurs pas à ses empreintes afin d'épargner de leur mieux la virginité de la plage. Mains jointes et têtes basses, ces quatre villageoises nous dépassèrent.

Elles pénétrèrent dans la chapelle.

— Pauvres Bretonnes, dit Plougastel ! Ah ! si l'amour ressuscitait les disparus, quels cris de joie sur l'Océan ! Encore les femmes de quelque navire signalé disparu. C'est le drame perpétuel d'une population côtière. Je connais des villages maritimes qui ne sont guère habités que par des veuves ou des orphelins.

Quelques chevaux rouges, de ces bidets de lande, sauvages, à crinière de chiendent, bondissaient à travers l'ajonc piquant. Arrêtés au sommet de la dune, face à la chapelle, poitrail au vent, oreilles dressées, sur un coup de cloche qui les effraya, ils repartirent avec de folles ruades.

Les pèlerines sortirent de la nef, comme hallucinées ; elles semblaient regarder au dedans d'elles et peut-être y apercevaient-elles l'au-delà?

— Suivons maintenant la plage, m'offrit mon vieil ami vêtu d'une redingote noire à longues basques, souvenir de

son professorat. Il me précédait, très noir sur les sables pâles. Il était si maigre qu'il paraissait un bâton dans son habit flottant. Son visage amenuisé, au profil de hulotte, respirait la satisfaction. Tout l'intéressait dans la solitude océanique qu'il animait de ses réflexions.

— Un cochlearia, annonça-t-il en cueillant une plante au bord du « béhin » qu'il longeait. Ah ! Ah ! l'euphorbe, reprit-il en portant une nouvelle herbe à ses narines.

Des sifflements retentirent au ciel. L'octogénaire retira son large chapeau pour mieux regarder la nue, et s'écria :

— Le beau vol de courlis, de goélands et de mouettes ! Tout le firmament est pailleté par ces milliers d'oiseaux qui se dirigent vers Locmariaker. Ah ! Ah ! marée basse et abondante provende là-bas, sous les grands menhirs !

A cet instant le hurlement d'une sirène emplit l'espace. D'où venait cette clameur rauque qui couvrait la symphonie émouvante de l'Océan? Le vieillard considéra la fumée jaune qui s'élevait dans l'air, puante fumée de houille, inconnue jusqu'ici dans ce pays où s'évaporaient seulement les flocons bleus produits par la combustion des cœurs de chênes.

Un fracas épouvantable retentit. Du cromlech de Kergonan, planté au sommet de sa butte artificielle et qui dominait le golfe et ses îles dorées, nous aperçûmes des éclats de pierre qui retombaient sur une sorte de cratère fumant.

— Quelle horreur ! s'écria mon vieil ami ! Ces barbares sont bien capables d'avoir fait sauter un dolmen !

Le vent ayant dissipé les poussières en suspension, quand l'atmosphère fut purifiée, nous crûmes en effet distinguer, à la place de la butte rocheuse sur laquelle s'érigeait l'imposante silhouette d'un dolmen, le trou qu'allaient agrandir les foreuses qui permettraient aux mineurs d'éventrer ce sol sacré.

Alors l'octogénaire fit un grand salut ironique dans la direction de la mine, en prononçant :

— La civilisation ! Ah ! Ah ! Dans quelques générations nos Armoricains rêveurs et dociles sauront grincer des dents et tendre le poing ! Oh ! progrès, tu fais des hommes des loups !

Souriant tout à coup à une réflexion qui lui venait, le vieux philosophe reprit d'un ton plus hésitant :

— Ah ! sapristi ! les imprécations d'Abélard contre son

douzième siècle sans industrie mécanique me reviennent à la mémoire : « J'habite un pays barbare... je n'ai de commerce qu'avec des peuples féroces... J'éprouve chaque jour de nouveaux périls au milieu de mes sauvages ! »

Que faut-il donc souhaiter, mon cher ami?

Mon goût de vieux Breton m'incline à n'accepter qu'une seule civilisation, celle de l'âme. Si notre Bretagne modernisée se couvrait d'usines, serions-nous capables de plus d'actes de vertu? Je redoute le contraire. Et tout le problème, pour moi, est là !

*
* *

Un chanoine de Quimper, éminent architecte, surnommé le médecin des églises de Bretagne, parce qu'il employa son talent à sauver nos monuments religieux menacés de la destruction, me conduit à Kernascléden, la perle de nos églises. Et mon ami, enthousiaste jusqu'au fanatisme de sa chère Bretagne, me dit :

— Sait-on en France que notre département est peut-être le plus riche en architecture du moyen âge? A la vérité le Finistère entier n'est qu'une vaste floraison de pierre taillée et sculptée. Pas un hameau, si médiocre soit-il, que n'illustre une chapelle ou un calvaire, un arc de triomphe ou un ossuaire. Pas une population, autant que la nôtre, n'eut le culte de ses clochers. Au pays de Léon on rivalisait de paroisse à paroisse pour édifier la flèche la plus ajourée, la plus élancée, vrai cyprès de granit jaillissant vers Dieu. Et comme nous arrivions en vue de Kernascléden, le chanoine prononça :

— Peut-être cette plaine manquait-elle jadis d'intérêt? Elle en resplendit depuis l'érection de cette église. Son architecte la conçut comme une projection de la pierre vers le firmament. Quand il arriva dans cette paroisse bretonne, il pensa : « Tout y est plat et bleuâtre ! Parfait ! Parfait ! Nous allons construire ici le monument qui contrastera avec sa campagne horizontale et monotone. » Alors il surmonta le porche ogival d'une rose aux rayons de flammes, qu'un galbe aigu dépasse, couronné lui-même par la galerie des cloches dominée à son tour par une flèche fine comme une arête de poisson avec ses crochets. Enfin les quatre clochetons qui flanquent la galerie portent quatre anges

sonnant de leurs trompettes aux quatre points cardinaux.

Ce que je voudrais vous rendre sensible, c'est l'âme incluse dans ce monument, âme innombrable des artisans et de la foule dont la communion créa cette église de Kernascléden qui respire vraiment l'amour dans chacune de ses pierres. Ne sentez-vous pas quels cœurs fervents ont appareillé ce monument? En ce temps-là, chez nous, personne ne travaillait à une église pour le profit, mais pour contenter son âme à la pensée d'accomplir une belle et bonne œuvre. Ici vous voyez l'affirmation que l'homme n'entend pas être une brute ; il se prétend une créature de Dieu. Oui, ce qui distingue ces temps de foi, c'était le désintéressement.

La Bretagne du quinzième siècle, infiniment plus pauvre que la Bretagne contemporaine, sut pourtant créer de prodigieuses richesses. On devrait vraiment admirer ces aïeux qui voulaient vivre dans le ciel et, pour s'y maintenir, bâtissaient ces monuments aériens et presque immatériels. Peut-être ces artisans se nourrissaient-ils d'une « gigourdène » de sarrasin, mais, à coup sûr, leurs cœurs fleurissaient d'un bien-être exquis, tandis qu'aujourd'hui nos classes populaires grincent des dents sur leur beefsteak. Un rêve sublime, quel aliment de bonheur ! Et aussi quel moyen de création et d'union ! Examinez la statuaire de ces voussures, de ces tympans où la châtelaine coudoie la paysanne qui précède la marchande, le pêcheur et le soldat. Notre âme celtique s'est épanouie à cette façade.

Je sais bien que notre architecture bretonne ne reçoit pas tous les jours des éloges. Recevant un jour la visite d'un illustre archéologue, je l'entendis s'exprimer en ces termes : « Monsieur, votre Bretagne jouit d'un prestige mystérieux que je ne m'explique pas toujours. Vos paysages uniformes, sans harmonie ni grandeur, n'y sont pas compensés par des monuments d'une véritable valeur architectonique. Excusez-moi de vous l'affirmer, je n'ai pas encore trouvé dans vos églises une rose qui fût tout à fait ronde, deux pinacles égaux en volume et hauteur, des ogives de transept d'un arc identique, des piliers verticaux ou des colonnes sans obésité. Pas une galerie en proportion de sa flèche ; pas une flèche qui ne soit ridiculement haute sur sa nef trop basse. Votre art pittoresque peut amuser les peintres ; il ne méritera jamais l'estime des érudits, des vrais savants, des techniciens. »

Je fus sur le point de repartir à ce contempteur :

« Tant mieux, cher monsieur, vous venez de donner son brevet de personnalité à l'art breton. J'ai toujours assuré que notre génie local nous avait permis de créer un style assez personnel. Et si nos églises sont asymétriques, vous m'en voyez presque joyeux, puisque j'ai entendu dire que la Vénus de Milo, elle-même, devait sa beauté suprême à son nez de travers. »

Après avoir ri de bon cœur au souvenir de cette scène, le chanoine me fit entrer dans la nef de Kernascléden.

— Je ne sais, reprit-il, si cette église vous donne la même impression qu'à moi. Je ne puis revoir ce vaisseau sans songer à une grande et svelte pâtouresse, fine et robuste, une Jeanne d'Arc. On nous représente trop souvent comme de lourds Béotiens, des patauds massifs incapables de grâce et d'élan. On n'a pas très bonne opinion de notre intelligence. Nous passons pour fidèles, laborieux, bornés et surtout routiniers. Je vous demande si tout n'est pas vigueur, décision, imagination et logique dans ce beau monument? Ces arcs doubleaux ne se lèvent-ils pas comme des bras en prière et ne se rejoignent-ils pas en mains tendues vers le ciel? Et aucune extravagance dans cet élan, aucun mysticisme morbide; ces piliers et leurs bases, ces contreforts et leurs murs ont une solidité inébranlable. Veuillez maintenant remarquer ces fresques de la vie de saint Gildas aux tons fanés de myosotis, de lilas, de genêts et de bruyères. J'aperçois encore ces artistes médiévaux, à genoux sur leurs échafaudages, les yeux au ciel. Maintenant les peintres peignent la pipe à la bouche en crachant et sacrant, quand l'envie leur en vient. Peut-être y a-t-il, entre leurs travaux modernes et ceux-ci, toute la différence de leurs attitudes elles-mêmes.

A ce moment l'énergique physionomie du chanoine s'adoucit, lorsqu'il ajouta :

— Et ce temple magnifique fut le palais de cette pauvre population armoricaine nourrie de blé noir, de seigle ou de panais. Ils possédaient donc, collectivement, une demeure qu'auraient pu leur envier les plus illustres princes. L'on n'a point assez songé que ces églises furent en effet la création et le bien commun de nos populations. Je sais bien qu'un esprit éclairé m'a dit un jour : « L'on aurait mieux fait de donner du pain blanc en abondance et de gros salaires à vos Bretons avilis par leur misère ! »

A quoi j'ai riposté qu'en effet, sans l'effort de ces nigauds

idéalistes à créer des cathédrales, nous eussions peut-être avancé d'un siècle l'apparition des cinémas et des cafés, ces salons de la démocratie. Et il est vraiment regrettable que le sol de France soit fleuri par Chartres, Reims, Notre-Dame de Paris ou Amiens, et celui de la Bretagne par nos milliers de chapelles et de calvaires, puisque la question sociale, qui donne tant de joie et de certitude à nos contemporains, en a été reculée.

Ah ! tenez, cher monsieur, ajouta le chanoine architecte, j'ai bien peur que le règne de la société pleine d'amour inaugurée par notre époque ne soit pas encore accueilli avec faveur par nos Bretons, quand je vois nos paroissiens trop souvent semblables à ces bonnes femmes...

Du geste, mon ami me désignait une vingtaine de femmes aux fronts bombés. Ombrés par leurs coiffes, leurs yeux en étaient agrandis à paraître énormes sous les sourcils touffus. C'était récitation de chapelet d'une confrérie. Elles priaient avec une puissance et un emportement à tout broyer sur leur passage.

— Les entendez-vous, me chuchota le chanoine ravi? Les caractères de la race têtue se perpétuent chez nous sous les faibles changements extérieurs apportés par les mœurs du siècle de mécanique. Dieu merci, seul l'esprit compte et, en définitive, la victoire restera aux races idéalistes. Nous éprouvons maintenant la force de notre population celtique, la plus résistante de toute la France et la plus prolifique. Dans l'instabilité présente, nous restons encore l'équilibre. Notre province est une réserve et nous en prenons conscience. Après avoir été dédaignés, les Celtes qui produisirent tant de hautes consciences désintéressées pourraient bien se partager l'empire de ce monde.

En vérité et quoi qu'il arrive, nous apporterons toujours un élément idéaliste à ces temps amers trop férus d'un faux rationalisme surtout fertile en catastrophes économiques.

*
* *

Un 1er novembre dans cette presqu'île de Penmarch, véritable fin des terres de l'Europe. Toute cette presqu'île semble un radeau trop chargé par sa grosse tour de Saint-Gwenolé, ses églises, sa chapelle Notre-Dame-de-la-Joie, ses manoirs, ses nombreux villages aux massives maisons rocheuses et

ses gros rochers en forme d'alligators et de tortues. Oui, vraiment, les hommes imprudents accablèrent ce sol, car il fléchit en son centre ; et, aux grandes marées, la mer, envahissant ces dépressions, forme des lagunes inquiétantes. Tout ce promontoire est menacé, rongé, émietté. Il faut des digues pour le défendre.

D'une densité de population incroyable, grâce à ses ports sardiniers qui attirent du fond des terres les paysans eux-mêmes, vite transformés en navigateurs, ce pays menace de sombrer « en grand », comme s'expriment les marins.

Au matin de ce jour d'automne d'une singulière douceur sous son ciel aux nuages effilochés en ailes de cygne, je quitte Saint-Gwenolé pour m'acheminer vers Penmarch où l'on va célébrer un office en l'honneur des trépassés. La chaussée surélevée traverse des prairies presque marécageuses. Partout des lagunes remplies par les dernières pluies ; partout aussi des canaux, système artériel de ce pays par lesquels la mer s'insinue sournoisement, rode, observe, attend son heure. Les miroirs d'argent de toutes ces eaux calmes réfléchissent les nuages du firmament.

Tout autour de nous les yeux d'émeraude de l'Océan qui dépassent les grèves plates, considèrent avec envie ces herbages et les villages. Les pêcheurs bigoudens et leurs familles en marche effarouchent des milliers d'oiseaux : pluviers, pétrels, courlis, mouettes, qui s'élèvent en tourbillonnant au-dessus des étangs. Le firmament entier palpite à leurs innombrables battements d'ailes et l'atmosphère sonore retentit à leurs cris amers.

Tout au fond de la plaine, la délicieuse église ogivale de Penmarck et ses flèches, paradoxe de grâce et de légèreté en ce pays des ouragans et des roches massives, domine sa bourgade océanique aux logis gravés.

Devant moi de grosses petites femmes que leurs jupes à vertugadin font ressembler à des poires, oscillent à chaque enjambée suivies de leurs mousses en bérets et de fillettes vêtues d'énormes jupes, de corselets roides et de bonnets à cocardes comme des infantes. Des tas de goémons scintillent comme des braises au pâle soleil. Sur chacune de ces meules de varechs, posé en guetteur, un goéland signale l'arrivée d'un nouveau groupe d'habitants d'un aigre cri ; tout aussitôt l'air retentit de croassements, miaulements, sifflements, roulades, crissements ou gémissements. Des

bandes de vanneaux tournent sur eux-mêmes. Les corneilles de l'église s'élancent des ajourages de leurs galeries, effrayées par le tonnerre des cloches qui appellent à l'office. A cet avertissement, la foule s'empresse. Les « infantes » en corselets brodés s'accrochent aux jupes de leurs mères et semblent de petits canots à la remorque d'une rapide corvette. Cette population, accoutumée à marcher contre le vent de tempête, tangue, roule ou plonge à pas violents.

Pendant la messe en l'honneur des morts, presque toutes les femmes sur l'âge, coiffées de noires capuches, les enfoncent de telle sorte sur leurs têtes que l'on ne saurait plus apercevoir que le bout de leurs nez blêmes et leurs bouches cireuses en mouvement. Parfois leurs langues rafraîchissent leurs lèvres. Les paysans, en noirs costumes à entournures de velours, se sont agenouillés. Les marins, dont les corps cambrés semblent des blocs en leurs larges vestes de cheviote bleue, restent debout, bras croisés, sourcils froncés. Leurs visages maigres, nets et secs, ont les expressions résolues des gens habitués à risquer quotidiennement leur existence.

L'office terminé, une procession défile dans le cimetière. Derrière le clergé aspergeant les tombes à son passage, suivent les femmes dont les yeux rougis pleurent à l'ombre de leurs capuches. Les Bigoudens à favoris rouges ont des physionomies d'une épouvantable gravité. Les sardiniers, parfois distraits de la cérémonie, considèrent par delà les murs de la nécropole, l'Océan d'un vert de bouteille et leurs noires embarcations dont les mâtures oscillent à la houle. La clameur des déferlements sur les grèves se mêle à la psalmodie des prêtres. La procession terminée, les familles tombent à genoux devant leurs défunts. Un marin, coloré comme une tuile, la barbe rousse en collier, ses yeux clairs luisant des flammes mystiques d'une foi exaltée par l'alcool, jette son béret à terre d'un geste tragique en arrivant devant une tombe. Puis il tourne autour de sa croix, s'agenouille, essaie d'embrasser la pierre, de la soulever et de l'emporter. Il jette une plainte sourde. Une femme vénérable survient qui se penche sur ce marin et chuchote à son oreille. Cependant le matelot caresse la pierre sur laquelle on peut lire :

YVONNE-CORENTINE-ANNE LE DOUARUN.

— Viens donc à la maison ! Rentre ! ma chère ! gémit-il.

A cette plainte, la vieillarde, peut-être la mère de ce sardinier, le prend sous l'aisselle et l'oblige à se relever en continuant de lui prodiguer des consolations. Alors ce veuf baise en pleurant la main de sa vieille parente, puis il lui désigne encore d'un bras, tendu tragiquement, le tombeau. Après avoir marqué de la pitié, la vieille femme lève un doigt solennel qui recommande la sagesse et s'éloigne.

Demeuré seul, le pêcheur halluciné par sa douleur et l'eau-de-vie, prend sur la fosse un bouquet, le met à son gilet et s'éloigne en grondant à travers ses pleurs :

— Et il y a du feu à la maïson, du feu, ma chère.

Il regarde d'un air égaré les amis qu'il croise et leur gémit encore :

— Elle ne veut pas venir.

Ils haussent leurs épaules, gravement.

Le veuf disparaît. L'Atlantique soupire avec langueur aux rivages de la presqu'île mélancolique.

Ce même soir de 1er novembre, temps calme et faible soleil. Par moment l'Océan respire plus fort, s'enfle comme une poitrine chagrine et se rue sur les rocs des falaises qui sonnent au coup avec un bruit creux. Au ressac, on croit entendre des milliers de boulets roulant sur un plafond de fer. Au loin c'est la sourde canonnade de l'anse de la Torche qui ne cesse jamais de retentir, même par les journées les plus paisibles.

Juste à la tombée du soleil dans le flot qui boit son sang, le phare d'Eckmühl commence à jeter, toutes les cinq secondes, le regard éblouissant de sa prunelle électrique. Et tout aussitôt une incommensurable tristesse émane de ce pays océanique où l'homme lutte depuis les siècles des siècles, temporaire vainqueur qui finit toujours, même héroïque, par la défaite.

Une brume tiède venue du *gulf-stream* réchauffe ce littoral. Si demain ce formidable fleuve bienfaisant s'éloignait, notre côte bretonne mourrait dans ses glaces, abandonnée de ses bancs de poissons.

A huit heures du soir des mousses, leurs visages vermeils aux reflets des fanaux d'embarcations qu'ils portent, passent à travers les rues de Saint-Gwenolé. En tête de leur bande, un garçon dégingandé sonne à tour de bras une clochette. Arrêtés devant les seuils, clos à la nuit, ils récitent des com-

plaintes bretonnes qu'ils terminent par un *De profundis!* Un volet s'ouvre. Une main leur tend quelque monnaie. Ils s'éloignent dans le brouillard, sous la lune rougeâtre et comme étalée dans la cendre du ciel. Peu à peu cette bande de mousses se volatilise à la sortie du village. Ils continuent leur tournée, le long des grèves, stationnant devant les maisonnettes écartées. On ne les voit plus derrière les rocs, mais leur grêle sonnette s'entend encore, et lorsqu'ils psalmodient le *De profundis!* les cormorans cachés dans les roches s'envolent en criant. Puis leur monôme reparaît au loin. Leurs visages éclairés par les lanternes, devenus verdâtres à distance, semblent voleter, sans corps, au-dessus des grèves. Enfin leurs fantômes disparaissent vers Kerity. La grande pulsation de l'Atlantique donne seule maintenant de la voix dans la presqu'île embrumée.

Un peu plus tard des courlis affamés jettent des plaintes de petits enfants réclamant secours. L'œil éblouissant du phare d'Eckmühl continue de jeter son regard bienfaisant tout autour de lui, accomplissant ainsi le vœu de la marquise de Blocqueville, fille du duc d'Auerstædt dont le testament, gravé sur sa tour énorme, porte ces mots :

Je veux que ce noble nom demeure longtemps béni. Les larmes versées par la fatalité des guerres que je redoute et déteste plus que jamais, seront ainsi rachetées par les vies sauvées de la tempête.

Ainsi s'exprima la descendante du héros d'Auerstædt !

Vers le matin, la mer vaporeuse se voilant tout à fait, le meuglement de la sirène commence à faire vibrer le littoral. Sa formidable clameur avertit les navires en péril de se jeter sur les récifs de ce rivage le plus redoutable de Bretagne, où chaque roc aigu peut se vanter d'avoir traversé le flanc d'un vaisseau.

Au doux automne a succédé l'âpre hiver. Depuis quelques jours le vent ardent s'enfonce comme des couteaux dans les yeux, la bouche, les poumons. Un soir de la mi-décembre, l'ouragan atteint au comble de sa puissance. A minuit, je me trouve sur la hauteur de Tal-Ifern. Tout le promontoire ruisselle sous les embruns. Pulvérisées, les crêtes des lames vont répandre leurs chevelures amères sur la presqu'île inondée. En passant à travers des nuages d'un noir d'encre qui courent au ciel, la lune éclaire l'Océan. Au-dessous de la

falaise, c'est le flot en convulsion. Les vagues semblent avoir perdu le sens de leur direction ; elles jaillissent, s'effondrent, tournent, s'entre-choquent, se divisent, forment d'effrayants remous, se réunissent pour bondir plus haut ou se séparent et se fuient en creusant des abîmes. A la clarté lunaire, d'autres lames, hautes et rondes comme des coteaux, sont aperçues qui s'en viennent du large par séries de trois. Elles s'élancent comme une charge sur le rivage avec une sorte de hourrah terrible. Tout le littoral râle à leur écrasement ; des écroulements de roches s'entendent au loin. Vain assaut de l'Atlantique pour conquérir Penmarch ! Mais de nouvelles armées se ruent de l'horizon noir vers Saint-Gwenolé et, cette fois, non seulement les eaux bouillonnantes atteignent à la crête des falaises, mais des torrents tumultueux, dépassant leur barrière de granit, galopent, terribles, à travers les rues du village. Des portes sont enfoncées. Des lits tournoient dans les pièces de terre battue ; les cris d'épouvante des femmes et des enfants se mêlent aux hurlements des flots. A Notre-Dame de la Joie, chapelle aventurée sur son petit cap, le raz de marée, enfonçant les portes, emporte l'autel de bois et les confessionnaux. Des appels apeurés retentissent dans l'ombre. Quelques pêcheurs arrivent en rampant sur les genoux et avertissent leurs compagnons que des embarcations, leurs amarres rompues, sont parties comme des chevaux échappés, cavalcadant sur des vagues qui vont les porter jusqu'au milieu de la presqu'île envahie par l'Océan.

— C'est la fin du monde, gémit une femme.

Des imprécations accueillent cet avis et, toujours rampant sur le ventre, les sardiniers retournent au port afin de lutter, eux si petits et si frêles, contre les forces immenses de l'Atlantique.

Un peu plus tard les flots, de plus en plus enragés, projettent quelques avirons, des mâts et un banc, aperçus à l'éclairage furtif d'une lune sans cesse masquée par les nuages rapides. Nous entendons ensuite un effroyable craquement.

— Un naufrage ! Un naufrage ! annoncent autour de moi les marins tapis derrière les rochers qui les abritent un peu de l'ouragan.

Une coque d'embarcation est enfin aperçue. Elle roule sur elle-même, soulevée, emportée, et elle est lancée contre

la falaise. Son bordage éclate parmi le grésillement des eaux. Enfin les planches disjointes de la carène vont se loger dans les interstices des roches, crevées de plaies. C'est fini ! Un solide bateau portant son équipage de sept hommes n'est déjà plus qu'un souvenir.

— D'où sont-ils? réclame une voix. .

— Le Guilvinec, sans doute?

Des bras se lèvent d'abord d'un geste fatal, puis des poings se tendent vers l'Océan avec haine. Ah ! s'ils pouvaient le rosser comme un animal rétif !

...Au matin, sur l'orient, c'est une couronne d'azur d'où le soleil émerge livide, comme harassé. Le firmament a la couleur verdâtre d'une lande. L'Océan lui-même est d'un vert fangeux. Jusqu'à l'horizon ce ne sont que collines d'eau aux cimes écumeuses. L'entrée du port de Saint-Gwenolé reste infranchissable avec sa barre où les eaux tournent sur elles-mêmes dans un déferlement qui ne s'arrête pas.

A l'intérieur de ce havre, vraie crique à homards, les barques en délire sautent au bout de leurs doubles cordages avec l'impatience de bêtes piquées de taons et qui voudraient bien leur échapper. Tout le littoral est couvert d'une sorte de bave jaune. Parfois le vent gonfle ces épaisses mousses neigeuses, les agite, les enlève et elles vont recouvrir la campagne. Le soleil bas éclaire à contre-jour les vagues et lorsqu'un coup de vent les écrête, des arcs-en-ciel d'eau pulvérisée s'inscrivent dans l'air.

Par toute la presqu'île les mille et mille ruisselets d'eau de mer, qui cherchent à gagner les lagunes ou à rejoindre les grèves, bruissent maintenant comme une friture immense.

Au milieu du port, dans leurs canots qui piaffent ou ruent parfois, des sardiniers manœuvrent avec acharnement leurs pompes afin de les empêcher de couler, car ils ont embarqué de tels paquets de mer qu'ils sont déjà enfoncés jusqu'à la lice.

Jetés à plat ventre, les bras collés aux roches dont l'amoncellement défend un peu leur havre contre la tempête, une centaine de marins ne peuvent détacher leurs regards de l'Atlantique, et quand une lame, surpassant les autres, s'abat avec le fracas du tonnerre sur les récifs, en s'éparpillant en mille morceaux secoués eux-mêmes d'une vie frémissante, ils se considèrent, clignent des yeux d'un air approbateur, et c'est comme s'ils applaudissaient à la magnificence de

ces collines d'eaux destructrices. Sans cesse, du large, sous le ciel cendré, de nouveaux régiments de cavales à crinières blanches se ruent à l'escalade de cette presqu'île baptisée : Penmarch, tête de cheval.

J'allais regagner le village, courbé par le vent, lorsqu'un canon tonne et une sirène mugit dans Saint-Gwenolé. Une vingtaine de matelots, jambes nues, en chandail, courent vers le hangar du canot sauveteur avec une sorte de rage. Des femmes, des enfants, et jusqu'à des vieillards galopent derrière eux en s'interpellant.

— Désemparé !

— Oui, un quatre-mâts de Nantes.

— Signalé par Eckmülh !

— Oh ! mon Dieu ! que de gens en train de perdre leur corps !

Les portes de son abri ouvertes, apparaît le grand canot blanc cambré comme un cygne sur son chariot aux roues ferrées. Debout sur le caisson à air, le patron, un athlète, à mufle de lion, ordonne la manœuvre. Autour de lui les hommes se disputent les ceintures de sauvetage qui leur donnent le droit de risquer leur vie en cette sortie. Ceux qui n'en peuvent obtenir, car tous voudraient partir, sacrent, mécontents. La population : femmes, enfants, retraités, halent le cartahu, ce cordage énorme qui permet de remorquer le chariot, support du canot. La foule hurle en cadence pour arriver à traîner le lourd appareil. Enfin l'embarcation bascule dans le port et flotte. Les sauveteurs se jettent tous alors à la mer avec de l'eau jusqu'à la taille, soufflétés par les houles. Empoignant les bordages, intrépides et lestes, ils font un rétablissement et retombent à leurs bancs où ils s'attachent aussitôt les cuisses avec des courroies.

— Parés? interroge le patron debout à l'arrière.

Toutes les têtes se baissent.

Alors, le sauveteur en chef clame :

— Armez !

Toutes les rames se dressent.

Un geste de commandement encore, elles plongent au flot.

— Il y a du monde en péril, hurle alors le patron, faut sortir toute la force de vos corps.

Les parents de ces canotiers voient alors la blanche em-

barcation aborder la barre qui ferme l'étroit goulet servant d'entrée et de sortie à ce port de fortune. Ce cylindre d'eau, d'environ trois mètres de hauteur, tourne sur lui-même dans une rage stupide. Le patron lève un bras ; le canot s'enfonce dans ce tunnel de mort et disparaît.

— Ma Doué ! gémissent toutes les femmes en cachant leurs visages. Quelques secondes s'écoulent.

— S'ils avaient chaviré, déclare le syndic, leur caisson les ferait surnager et la soupape automatique dégorgerait l'eau. Confiance !

Or, tandis qu'il parle ainsi, peut-être ces rameurs se trouvent-ils la tête en bas dans le flot, retenant leurs respirations Ce supplice leur arrive parfois ; et puis, l'embarcation se redresse en effet, et ces héros, crispés à leurs bancs, entendent, à nouveau la voix de leur patron crier :

— Armez ! et son geste leur montre sur l'Océan le chemin d'épouvante qu'ils doivent suivre.

Après une nuit entière de bataille, ils reviendront du large, épuisés, les mains en sang, avec leur cargaison de noyés et de vivants, tout ce qu'ils auront trouvé à bord du navire en perdition. Un diplôme de papier les récompensera de cette sortie. Mais c'est pour l'honneur que ces marins sauvent leurs frères de toutes les nations...

*
* *

Aux premiers jours de septembre, ce mois le plus séduisant de Bretagne, où le soleil, pas trop haut dans le ciel, allonge les ombres portées de cette terre sans hauteurs, et caresse les formes sans les sculpter trop cruellement. C'est un matin de temps gris ; mais ici, le gris est d'une subtilité délicieuse, où se mêlent l'azur, le jade et l'améthyste.

Je me trouve à la pointe de Penab, dans le paysage océanique le plus classiquement breton du Morbihan. La route, dont le bossellement de granit affleure sans cesse, descend jusqu'à la grève. Sur un carrefour rocheux où l'ajonc peut seul prospérer, la croix à fût rond d'un calvaire s'est inclinée au souffle du noroît. Quelques petits murs, dont les gros galets ont l'aspect de crânes entassés, défendent leurs humbles courtils. Le surprenant hameau de Penab, aux pauvres vieilles chaumines habillées de bure par leur glui pourri des pluies, se silhouette sur « les béhins » à marée basse. Les vases vio-

lettes de leurs chenaux miroitent au pâle soleil. Par delà l'arc du golfe, j'aperçois un chapelet indéfini de maisonnettes, chapelet dont les grains sont parfois écartés les uns des autres et parfois serrés. De-ci de-là des villages ramassés autour de leurs chapelles semblent, sous le pelage de leurs chaumes, des troupeaux de bœufs en rumination.

Tout à coup, du ciel ardoisé, commence à tomber une petite pluie dont les fines aiguillées d'eau, sans masquer la vue de cet horizon, ajoutent au contraire à sa douceur songeuse. Il faut, en Bretagne, savoir aimer les temps pluvieux. Ils sont un charme en cette terre océanique. Beaucoup de nos paysages armoricains ne prennent leur valeur qu'à travers une atmosphère mouillée de leurs larmes. Peut-être Flaubert, dans son voyage en Bretagne, ne l'a-t-il pas assez compris? Ce n'est que par son atmosphère que ce Morbihan peut émouvoir. Et tandis que les terres méditerranéennes s'éteignent sous la pluie, l'Armorique y prend une qualité touchante. Il nous faut la fantasmagorie des nuages en train de se résoudre en eau, ou le clair-obscur d'un soleil à moitié caché comme une lampe voilée par son abat-jour, pour que nos paysages révèlent leur cœur.

D'ailleurs en cette province aquatique, de rivières, d'innombrables ruisseaux et sources, de golfes et de bras de mer, lorsque la pluie n'est pas tombée depuis deux semaines, nos Bretons, considérant le ciel avec affliction, semblent dire :

« Que se passe-t-il? Oh ! douce pluie ! chère pluie, reverdis nos pâtis, remplis nos « doués ! »

Nos Bretons, race amphibie, éprouvent le véritable besoin physique d'être trempés eux-mêmes. Tandis qu'en Provence, les travaux sont arrêtés par une averse, en Bretagne elle fait presque sortir les gens de leurs maisons. Jamais une foire n'est arrêtée par les pluies. On danse dans un pardon de l'aube au couchant, sous les torrents d'eau du ciel.

Un char à ridelles, traîné par deux maigres vaches en harmonie du sol rocheux dont elles ont la structure heurtée et la couleur fauve, sort du hameau de Penab. Les gouttes tombent maintenant plus pressées. A côté de son attelage, un paysan s'avance en roulant d'une jambe sur l'autre, l'aiguillon dressé. Ses sabots sonnent sur le sol au même rythme que les pieds ferrés de ses bêtes. Cultivateur de ces rivages à peine recouverts d'un peu de glèbe, ce vieillard a

toujours connu la pauvreté. Mais il me suffit d'observer son allure grave pour juger que la pauvreté peut être quelquefois la paix, comme la richesse la guerre. Aucune envie chez ce septuagénaire. Certain jour que je le plaignais, il m'avait répondu :

« Non ! Non ! je ne voudrais jamais quitter ce cher pays si j'étais aussi riche que je suis gueux ! »

Or, tandis qu'il descend chercher du varech à la côte, son seul engrais, je sais Perrine, sa femme, restée dans sa chaumière. Maintenant infirme, elle prépare au long des jours sa bonne mort en lisant son paroissien. J'aperçois quelquefois à travers sa fenêtre sa rose petite figure ravissante de candeur. Et pour mieux se pénétrer des mots saints, ses lèvres les épellent.

Le char à ridelle disparaît. Il pleut toujours. Tout est gris au firmament, gris sur le golfe et encore gris sur terre. Je me crois absolument seul dans ce vaste pays de roches, d'eau et de ciel. Sous le couvert d'un pin mutilé par les ouragans, quelques hirondelles de mer pépient. La poulie d'une embarcation crisse sous son cordage et semble leur répondre.

En m'en retournant vers le Bindo, un de ces mendiants qu'en breton on nomme poliment : « un chercheur de pain », chemine le dos en bosse sous la besace. Un large pétase de poil bourru coiffe ce personnage qui traîne ses pieds vers une maison qu'on ne voit pas derrière un coteau, mais qu'on devine à sa fumée bleue qui monte et s'évase en corolle. La pluie s'arrête de tomber. Pas un souffle de vent dans l'atmosphère. La respiration de la mer souffle avec une ampleur magnifique dans le silence prodigieux. Sur une falaise quelques marins considèrent au large des voiliers pas plus gros que des insectes qui emportent d'autres Bretons dont l'âme nostalgique cherchera toujours la terre de promission.

A bien analyser ce vaste paysage armoricain, on n'y saurait guère trouver de beauté dans le détail et de sublime dans l'ensemble. La raison déclarerait donc : « Il n'y a presque rien ! » Or, l'âme réplique : « Il y a tout ! » Mais la Bretagne réclame des cœurs pour l'aimer.

CHARLES GÉNIAUX.

Mademoiselle de la Maisonfort[1]

V

La représentation : l'arrivée du roi.

Encore que, suivant le vœu de Madame, elle se fût, à la veille de ce grand jour, couchée « parfaitement contente de sa journée » et que sa nuit s'annonçât comme paisible, la petite La Maisonfort n'en fit pas moins un beau rêve.

Cette fois, elle n'était plus dans le dortoir des *Jaunes*, mais transportée dans Suze ou dans Ispahan, il lui semblait qu'elle se vît assise, dans un jardin enchanté, sous un parasol, auprès d'une fontaine. Autour d'elle, il y avait des volières avec des oiseaux multicolores, de toutes les huppes et de tous les plumages, et dans les allées, formées de bordures de jacinthes, toutes sortes de petits serviteurs qui ressemblaient à Jasmin et Fanfan, mais autant qu'ils eussent été nains et non grands et robustes comme les jardiniers de M. Le Nostre. Ces garçons, affublés d'habits orientaux, au moyen d'arrosoirs à pomme d'or arrosaient les plants des œillets et des orangers ; et, comme ils étaient coiffés de petits turbans couleur de la fleur du chèvrefeuille, il fallait voir que de magnifiques papillons-aurore allaient de l'un à l'autre, voletant et se posant sur eux.

Partout, ce n'étaient, dans ce jardin d'une distribution assez fantasque, et tout aussi loin que la vue pouvait porter, que bancs de marbre et colonnades, minéraux étincelants, émaux vermeils ou, bordant des parterres fleuris de tabacs roses, des escaliers également de marbre et des vases d'où s'élançaient tantôt des fleurs comme on

(1) Voir la *Revue universelle* des 1er et 15 mars.

n'en connaissait pas à Saint-Cyr, et tantôt des jets d'eau encore plus sveltes et plus élevés que ceux que Francine a disposés à Versailles au milieu des bassins. Les parterres, fauchés de près, étaient d'une émeraude admirable ; dans ces enclos tous étroitement fermés de rosiers bas et fleuris à profusion, on voyait circuler des gazelles, des ramiers et des faons. Et, durant que les ramiers picoraient un grain préparé dans un pot d'argile, on voyait les gazelles et les faons brouter aux branches des amandiers et aux grappes des cytises ; sur les tiges des glaïeuls voletaient les bergeronnettes ; le suc des fleurs, agitées comme autant de cassolettes, enivrait l'air et grisait les abeilles. Et ce jardin ressemblait à une très belle miniature où quelque habile artiste, avec des couleurs vives, eût représenté un domaine idéal composé de toutes sortes de pierreries, de plantes et d'arbres, et si bien que cela éveillait l'idée d'un Éden.

Dans ce rêve que faisait Mlle de La Maisonfort, et où il semblait que tout se passât comme dans une allégorie, l'on eût dit que la petite élève assistât à quelque divertissement préparé pour elle et que le printemps, le subtil éther, le paysage translucide et la nuit même eussent combiné à son intention. Cela était si vrai qu'au-dessus du délicat pavillon de porcelaine auquel aboutissait la belle allée médiane bordée de muguets et coupée d'arceaux de clématite, le ciel apparaissait plus cendré que bleu, le croissant de la lune se faisait voir et, par-dessus les cyprès effilés, semblait annoncer la nuit. Jamais les tapissiers des Gobelins, à quelque degré de perfection que leur art pût aspirer, quand le moment sera venu pour eux de reproduire, au moyen de fils tissés, les grands cartons de l'*Histoire d'Esther* tracés par de Troy, ne pourront atteindre à l'expression de ces lointains fondus, de ce jardin paisible et de tout cet ensemble à la fois ineffable et doux dont un songe heureux offrait le spectacle à l'enfant de Saint-Cyr.

Certes celle-ci rêvait ; mais le magicien nocturne et qui tenait à merci, sous ses lourds pavots, le sommeil de la jeune fille n'en avait pas fini d'offrir, à l'imagination de Mlle de La Maisonfort, toutes les surprises et tous les trésors de son domaine. Il est vrai de dire, de celui-ci, qu'il était de toutes parts si gracieusement disposé et fleuri qu'il semblait bien que la jeune fille éprouvât dans sa torpeur le sentiment de n'en avoir jamais connu d'autre. En vérité la petite *Jaune*, toujours à travers les vapeurs d'une illusion enchantée, se faisait l'effet d'appartenir elle-même, et depuis un temps inappréciable, à ce royaume aimable et tel que Psyché, à travers ses pérégrinations, en avait dû connaître avant qu'Esther sa sœur s'éveillât à la poésie. Ainsi qu'une vraie princesse de la Perse ou de la Cir-

cassie, il ne lui était pas possible de croire qu'elle eût habité jamais ailleurs que là. Sa longue robe à la persane ornée de perles, le turban de cachemire qui la coiffait, ses colliers, ses babouches mêmes où de grosses turquoises étincelaient ainsi que des yeux de chat, tout cela était la preuve qu'elle appartenait, aussi loin qu'il lui était permis de se souvenir, à ce monde adorable et surprenant dont un grand poète venait de lui ouvrir les portes.

Dans un pareil décor il n'y avait pas d'événement, si insolite fût-il, auquel elle ne s'attendît et qu'elle ne fût disposée à trouver tout naturel. Cela était si vrai qu'elle n'éprouva pas autrement de surprise à voir s'ouvrir la porte toute finement taillée d'ivoire de la maison de porcelaine et un homme, dont les traits majestueux et doux ne lui étaient pas inconnus, s'avancer lentement dans l'allée. Ce personnage, qu'elle se prit à considérer aussitôt avec une grande attention, était comme les princes d'Orient ou comme les califes coiffé d'un turban dont l'aigrette merveilleusement bleue ressemblait à une flamme d'azur ; il était revêtu d'une longue robe toute de soie et d'organdi lamée d'or sur laquelle des perles éclataient à profusion comme autant d'étoiles, et bien sûr que le sultan Bajazet, quand M. le comte de Cézy, ambassadeur de France, put l'apercevoir, naguère encore, « à la pointe du sérail, sur le canal de la mer Noire », ne devait pas être plus étincelant dans sa majesté que ce beau Persan qui marchait avec gravité sous le croissant de la lune et dont chaque pas faisait, en posant sur le sol, se lever les oiseaux et s'incliner les tiges. En même temps, un rossignol d'Asie voletait, comme pour le guider sur le chemin en fleurs, à quelques pas en avant de lui. Il semblait que ce rossignol, par suite d'une vertu singulière, laissât tomber de son bec des paroles rythmées que la petite reconnut pour les avoir entendu chanter une fois, *le mardi à vespres* dans la chapelle de Saint-Cyr. Ces paroles, présentées sous la forme d'hymne ou bien de *ghazel*, comme disent les Orientaux, formaient une louange divine toute composée en l'honneur des fruits, des fleurs, des tremblants feuillages et de tout ce permanent miracle dont le Seigneur tout-puissant a édifié l'œuvre ; et ces paroles, en tombant du bec de l'oiseau fabuleux, ne laissaient pas dans le paysage de ressembler par leur arrangement à ces mots disposés en banderole et que des anges ou des bienheureux tiennent entre leurs mains dans les peintures pieuses :

Ta sagesse, grand Dieu, dans tes œuvres tracées
Débrouilla le chaos;
Et, fixant sur son poids la terre balancée,
La sépara des flots.

Par là, son sein fécond, de fleurs et de feuillages
L'embellit tous les ans;
L'enrichit de doux fruits, couvre de pâturages
Ses vallons et ses champs.
Seigneur, fais de ta grâce à notre âme abattue
Goûter les fruits heureux;
Et que puissent nos pleurs, de la chair corrompue,
Éteindre en nous les feux
Que sans cesse nos cœurs loin du sentier des vices
Suivent tes volontés :
Qu'innocents à tes yeux ils fondent leurs délices
Sur tes seules bontés.

Il n'y avait rien de plus divin que ce pur poème modulé par l'oiseau chantant avec une harmonie à fendre l'âme ; et c'était dans cette harmonie des paroles, sous le croissant de la lune incliné dans l'azur et précédé par le rossignol qu'avançait le personnage. A mesure qu'il approchait, entre les carreaux où les jasmins et les résédas mariaient leur odeur, Mlle de La Maisonfort, saisie d'une secrète alarme et d'une confusion à quoi rien ne pouvait ressembler, croyait de plus en plus discerner, sur le visage du noble inconnu, les traits de M. Racine. Et, de fait, c'était bien là Racine, Racine « de si heureuse figure ». Le costume éclatant de Bajazet, si différent par sa magnificence de la tenue soignée mais si simple qu'elle lui avait vue par ailleurs, n'empêchait pas qu'il n'eût cet air affable, ce sourire indulgent qu'elle lui connaissait. Certes, c'était bien lui, lui avec « sa physionomie fine, pourtant heureuse et tout ouverte » ; et c'étaient son nez, son nez bien dessiné et long de railleur, sa « bouche ironique et voluptueuse », son front vaste et, sous ses sourcils à l'ombre douce et profonde, « de beaux yeux attendris, prompts aux larmes ». Et jamais Mignard, jamais de Troy, jamais aucun de ceux qui prêteront leurs pinceaux à ce visage de poète ne feront, par la suite, Racine aussi ressemblant qu'il semblait qu'il fût, à cet instant-là, dans cette très belle miniature à la persane, devant les yeux éblouis de Mlle de La Maisonfort.

Parvenu jusqu'à l'endroit où la fontaine jasante jaillit comme un fil d'argent d'entre les iris, le visiteur harmonieux, que précédaient toujours les paroles suspendues au bec de l'oiseau, allait faire le geste galant de s'incliner pour cueillir l'une des tiges et l'offrir à l'enfant ; quand, tout à coup, le son un peu aigre, doucement proche et sonore, d'une cloche, de la cloche de Saint-Cyr, vint, de son tintement grêle, détruire un si merveilleux rêve.

Mlle de La Maisonfort, brutalement arrachée à ce sortilège où il lui semblait que, durant son sommeil, elle eût été portée sur l'aile des songes, écouta un instant cette cloche qui tintait, ouvrit les yeux, aperçut le jour pâle et blanc de janvier qui pénétrait par les vitres, leva la tête, de la main écarta « les rideaux attachés... avec un ruban de soie » et vit, dans le long dortoir à la couleur de sa classe, aussi chaste et doux que si c'eût été le dormoir des anges, toutes ses petites compagnes qui commençaient, les unes à se vêtir, d'autres à se coiffer, et, le long des fenêtres, Mme de Saint-Étienne, première maîtresse, qui passait de l'une à l'autre, frappait dans ses mains, faisant lever les plus paresseuses.

« ...De l'eau froide en toute saison pour la toilette, les petites exceptées, peu ou point de feu, que dans le grand besoin... », voilà quel était, pour les pensionnaires de Saint-Cyr, l'austère règlement, tout conventuel. Mlle de La Maisonfort, aussitôt après s'être habillée, s'y conforma, non sans frissonner de l'inclémence d'un hiver assez vif. A peine cependant était-elle occupée à placer son ruban, à nouer sa coiffe, qu'elle aperçut, au milieu de tout le branle-bas et du mouvement des Demoiselles, sa sœur aînée qui se dirigeait du côté du dortoir où était son lit.

Marie-Françoise-Sylvine (cela se devinait rien qu'à l'animation de son visage, à ses grands yeux brûlés de flamme céleste) remontait de la chapelle. Devant « la châsse de cristal que recouvrait une moire blanche brodée d'or et qui contenait les reliques de sainte Candide » envoyées depuis six ans par le pape à Mme de Maintenon, elle s'était prostrée, aussitôt matines, dans la méditation et dans la prière. A sa cadette, elle avoua que c'était pour conjurer Dieu et les saints de l'épargner dans le péché d'orgueil qu'elle s'était tenue, à la lueur des cierges et bien avant que parût l'aube, abîmée en suppliques et en oraisons. La mignonne, qui n'en était plus, après le songe admirable auquel elle avait pris part durant la nuit, à s'étonner de quoi que ce fût, n'en considéra pas moins avec respect et surprise ce visage de sainte rayonnant d'extase et ravagé des larmes de l'amour de Dieu. C'est Mme de Maintenon, qui devait, lors d'un voyage qu'elle fit par la suite avec le roi à Chantilly pour rendre visite à M. le Prince, écrire à Mme de Brinon, l'ancienne supérieure, sur « ce cœur sincère et doux », ce pauvre cœur déchiré aux épines du doute et aux ronces de la foi, de Mlle de La Maisonfort l'aînée.

Et voilà que ce cœur, ce cœur soucieux et scrupuleux, dans la méfiance des honneurs, dans l'angoisse de la gloire et du monde, commençait à se plaindre et à gémir de tout ce que la petite *Jaune*

allait avoir à supporter durant ce jour d'épreuve. Au baiser muet mais fiévreux que son aînée lui posa sur le front bien tendrement, Mlle de La Maisonfort comprit, plus qu'elle ne l'avait compris encore jusqu'à ce moment, qu'il était arrivé enfin, ce jour redoutable.

Il avait suffi d'un petit son de cloche, presque imperceptible, pour l'annoncer. Et les encouragements que l'ancienne chanoinesse de l'abbaye de Poussay venait, aussitôt le réveil, de prodiguer à la petite pensionnaire élue de Madame, n'était qu'un avertissement de plus, à la réalisation de cet événement, de ce spectacle préparé avec tant d'amour mais dont la venue la faisait trembler.

A peine Mlle de La Maisonfort eut-elle fait son lit, arrangé ses hardes, qu'à l'activité qui régnait autour d'elle et qui semblait propagée à toute la grande demeure, elle comprit qu'une espèce de fièvre — jusqu'alors inconnue d'elle — s'était, bien avant que les rayons premiers du jour eussent percé au-dessus de la cime des ormes et des peupliers, emparée de Saint-Cyr. Au bruit, aux mouvements, aux allées et aux venues insolites qui emplissaient de toutes parts les escaliers, les dortoirs, les longs corridors des classes, et jusqu'aux communs de l'habitation cependant si vaste, il lui semblait que la grande maison d'éducation n'eût pas, ce jour-là, son caractère d'ordinaire.

En vérité, parmi tant d'agitation, il n'y avait personne qui pût tenir en place. Aux dortoirs Nanon et Bonne-Françoise, aux cuisines le cuisinier Laïssus, aux écuries Saint-Louis le cocher, Pidoux le Suisse à la chapelle, La Beauce occupé à frotter et à laver, enfin Manseau et La Ferté, les intendants, Delisle le maître d'hôtel, tous trois des ordres en main et plus chargés de clefs que s'ils eussent été les majordomes de ce fameux palais de la Belle-au-bois, dont M. Perrault a parlé et qui se réveillèrent après un long sommeil de cent ans pour se livrer avec fracas à leurs occupations, voilà les personnages, autrement importants que les petits turquets coiffés à la mauresque dont s'était peuplé le rêve de la jeune fille et qui communiquaient en ce moment, à cette demeure de la prière, une activité insolite et redoutable!

En se penchant aux vitres, au travers des fougères diamantées que le froid de la nuit y avait dessinées avec un art capricieux, Mlle de La Maisonfort, qui ne pensait pas que tant de gens se montrassent déjà à l'ouvrage à une pareille heure, ne fut pas que peu surprise de voir que cette émulation de tout un peuple d'intendants et de serviteurs n'était pas commune aux bâtiments, à la chapelle, aux écuries et aux cuisines, mais encore qu'elle s'était, presque dès matines, communiquée jusque dans les parterres, les bosquets de

châtaigniers, les ronds d'eau et l'*Allée royale* par laquelle allaient venir sans doute les visiteurs.

Cela était si vrai que Deschamps, le jardinier de confiance de M. Le Nostre, envoyé de Versailles à l'effet de tout diriger et de mettre en état tant dans les bois que le long des chemins, était occupé, avec Jasmin et Fanfan, à ratisser avec ardeur dans les allées. Non loin du boulingrin où tous trois faisaient de grands gestes de leurs instruments comme des gens qui rament, la petite, non sans stupeur, remarqua que les abbés Brisacier et Tiberge, loin de se tenir à la chapelle ainsi qu'ils avaient accoutumé chaque matin à pareille heure, en étaient à deviser déjà avec l'abbé de Nivers et M. Coqueret. Que M. Coqueret, le maître de danse, si parfaitement habile en sauts et en cabrioles, se trouvât, sans qu'on l'attendît, à un moment si matinal, à disserter de maintien et de toutes les autres choses de son art, au milieu de la bise et du vent qui soufflait, avec ces messieurs, c'était là un événement qui dépassait tout. Mais le plus admirable, était encore de voir l'abbé Gobelin. En longue soutane noire, coiffé et ganté à cause du froid, parfait de tenue, toujours strict, actif et merveilleux, le supérieur, du haut du perron où il se tenait immobile, contemplait, scrutait et surveillait toutes choses et veillait à ce qu'elles s'accomplissent avec promptitude et régulièrement.

Et partout, dans cet immense Saint-Cyr, dont Mansart avait établi le bâtiment avec deux ailes, à trois rangs de fenêtres sans compter les lucarnes des combles, enfin dont l'ensemble était un peu celui de Versailles, mais proportionné à un objet d'humilité et d'éducation, ce n'étaient que montées et descentes des Dames et des serviteurs, allées et venues des Demoiselles, tant chez les plus grands que chez les plus humbles une hâte inouïe, enfin quelque chose de si fiévreux en même temps que de si ordonné et de si logique que Mlle de La Maisonfort se prit à penser que, pour qu'il en fût ainsi, il fallait bien que celle qui était dans Saint-Cyr mère et souveraine, c'est-à-dire Madame, eût pris en main, depuis au moins une heure déjà, le commandement de la maison.

Cette prévision était si manifeste que Mme de Maintenon, mais une Mme de Maintenon tout animée elle-même de tant de fracas, de grandeur et d'autorité, fut bien la première personne que les Demoiselles aperçurent dans la chapelle en y pénétrant. En effet, à peine les pensionnaires furent-elles là et toutes placées dans les bancs selon les classes qu'aussitôt Madame s'avança de quelques pas au-devant d'elles. Et l'on voyait bien, rien qu'à son air (du moins pour celles qui savaient) que ce n'était plus la petite *Indienne* si pauvre jadis arrivée

des Antilles dans un orage, ni la petite Françoise, la petite *Biquette* qui avait gardé les oies chez sa tante de Neuillant et qui avait vécu ensuite avec un stropiat tout perclus et gémissant, mais une grande, souveraine et puissante dame. Et la patience, la vigilance, la sainteté étaient peintes en elle et rayonnaient en son visage. « Mes enfants, dit-elle avec cette simplicité qui déconcertait chez une personne qui, maintenant que la reine était morte, apparaissait à tous comme l'unique et digne reine, mes enfants, le croiriez-vous? Je suis levée depuis quatre heures du matin. A peine levée, j'ai fait de la tapisserie avec Nanon. Nanon est venue, et l'abbé Gobelin. Nous avons arrêté tous trois ce qu'il convenait que vous fissiez en vous éveillant à ce grand jour. J'ai pensé à la prière. Mes enfants, vous allez vous unir à moi... »

Madame, après avoir passé entre les rangs et salué les *Bleues*, les *Vertes* et les *Rouges*, vint se placer devant les *Jaunes*. Elle leur dit qu'elle s'adressait à elles en particulier, qu'il s'agissait pour elles de demander à Dieu toute la force qui convenait en ce saint jour, notamment de garder la mémoire de leur rôle, leur modestie, leur savoir et de jouer naturellement et si bien, sans appréhension ni crainte et tout autant que si le roi n'eût pas assisté au spectacle. Après que cela fut dit, avec toute l'onction et la persuasion que Madame savait mettre dans ses paroles, toutes les demoiselles s'unirent d'un grand cœur pour demander assistance au ciel. Mais, où l'on vit bien que Madame tenait à ce que tout s'accomplît selon ses vœux, c'est qu'après la prière, elle prit le temps de sermonner à nouveau ses filles. Elle le fit au lieu et place de l'abbé Tiberge et les encouragea toutes du mieux et le plus éloquemment qu'il lui fut possible.

Elle leur dit, pour cela, que le roi avait trop l'habitude de commander pour ne pas reconnaître, même chez des filles, la bonne volonté et l'application. « Si je vous disais, mes filles, que sa maxime est que chacun s'applique à son particulier devoir, c'est-à-dire s'ingénie et s'entraîne à exceller même dans la tâche la plus humble et pour laquelle le sort ou la naissance l'a désigné, alors vous comprendriez combien le roi a égard à ceux pour qui le devoir de bien faire est le principal. » Elle ajouta que, puisque l'occasion lui était donnée de leur parler, toutes, des grandes aux petites et quelles qu'elles fussent, devaient sentir l'honneur que le monarque leur faisait en venant dans leur maison, en acceptant de les entendre chanter et réciter, enfin en consentant de s'asseoir au milieu d'elles.

« Vous êtes toutes nées demoiselles! » dit-elle. Ainsi elle faisait appel à leur sentiment de la dignité et de la noblesse. Mais, bien loin que ce fût par fausse gloire, c'était seulement dans l'idée de

maintenir une émulation qui leur permît d'être vaillantes dans une cérémonie aussi nouvelle. « Je souhaite, ajouta-t-elle, que vous n'oubliiez jamais la maxime qui dit que le plus grand plaisir est d'en pouvoir faire. » « Et quel plaisir plus grand, s'écria-t-elle encore, que celui de plaire au roi ! Par ses libéralités, par sa bonté, par l'attachement qu'il professe à l'égard de vos familles, ce grand prince a permis qu'au milieu des égarements de tant de sectes et de tant de personnes on vous bâtît cette maison, on vous élevât cet asile. Saint-Cyr est moins mon œuvre que la sienne propre. Aussi bien, la faveur qu'il vous fait en consentant à venir aujourd'hui assister à vos jeux dans la comédie ajoute-t-elle encore aux marques de tant d'intérêt. En cette circonstance, il vous appartient donc de l'accueillir avec d'autant plus de respect et de soumission que les affaires de l'État sont pressantes et que ce n'est qu'en votre faveur qu'il consent de les laisser. »

Cela dit, et pour les fortifier dans ces résolutions, elle les invita à chanter, avec elle et toutes les dames de Saint-Louis qui se trouvaient auprès d'elle, l'hymne *Veni creator spiritus*. Toutes le firent comme Mme de Maintenon le demandait, et ces filles mirent dans leur chant un sentiment si juste qu'on eût pu croire, aux paroles près, que sous les voûtes de Saint-Cyr, c'étaient déjà les chœurs d'*Esther* qui résonnaient. Parvenues au touchant passage : *Accende lumen sensibus... : Faites briller votre lumière à nos yeux, répandez votre amour dans nos cœurs et fortifiez notre faiblesse par votre continuelle assistance...*, elles y mirent tant d'accent que Madame vit bien que les plus tièdes et les plus hésitantes demandaient l'aide de Dieu et suppliaient pour que le ciel ne cessât pas de les assister dans une extrémité aussi nouvelle.

La représentation ne devait guère commencer que dans le tantôt. Madame décida que tous les exercices, tant du corps que de l'âme, étaient suspendus à cette occasion. Les Dames n'avaient pas trop de temps pour habiller les *Vertes* et surtout les *Rouges* qui étaient les plus petites. Quant aux *Bleues*, c'est-à-dire les grandes, elles devaient les aider dans cette tâche, et surtout dans le soin qu'elles avaient à prendre d'achever les embellissements de la salle, des corridors, enfin du grand escalier, éclairé de bougies à profusion par lequel le roi, Monseigneur et tous les personnages qui les accompagnaient devaient monter pour gagner le théâtre. Pour les *Jaunes*, leur tâche était bien définie : celles qui jouaient dans *Esther* n'avaient rien d'autre à faire qu'à repasser leur rôle et revoir leur déclamation ; celles qui ne jouaient pas devaient se tenir prêtes à aider celles qui jouaient et à les assister tant pour se vêtir que pour se coiffer.

L'on sait que des coulisses avaient été aménagées à cet effet, par les soins de Bérain, entre le dortoir des *Bleues* et celui des *Jaunes*. Madame chargea Mme de Fontaine, maîtresse générale, de veiller à ce que tout fût en état dans cet endroit. Mme de Loubert, Mme du Pérou, Mme de Gauthier eurent aussi leur tâche. Elle dit à Mme de Saint-Étienne, à qui incombait en particulier le soin des *Jaunes*, qu'elle ne voulait pas que les Demoiselles se rendissent au théâtre avant d'avoir pris la collation ; mais beaucoup de ces filles, surtout celles qui tenaient des rôles, n'avaient pas le cœur à manger. Bien que le repas que Laïssus eût préparé à leur intention fût des plus appétissants qu'on pût voir, avec des rôties, des sauces et tout le quartier d'un cerf que Monseigneur avait bouté entre Villepreux et Elancourt dans le bois des Clayes et fait parvenir, la veille, à la maison, Mlles du Pont-de-Veilhan et de La Maisonfort, non plus que les autres Demoiselles, ne purent consentir à se restaurer.

Aux dames qui les en pressaient, ces touchantes Demoiselles répondaient qu'elles étaient tout à fait du début de la pièce et qu'elles craignaient trop de s'alourdir en mangeant. La vérité est que, plus le moment solennel approchait, plus elles étaient émues.

Il n'était pas tout à fait une heure que MM. Racine et Boileau vinrent pour les visiter ; ces messieurs, qui sentaient eux-mêmes (et pour eux et pour Saint-Cyr) l'importance des heures qui allaient suivre, mirent tout en œuvre pour relever les courages des unes et des autres. M. Boileau surtout était merveilleux d'éloquence, de simplicité et de persuasion. Mlles de Lastic, d'Abancourt, de Marsilly, de Glapion, de Mornay d'Ambleville, reçurent à qui mieux mieux ses encouragements. A Mlles du Pont-de-Veilhan et de La Maisonfort, ces plaintives beautés d'une élégie fervente, il donna l'assurance que, puisque c'était Mme de Caylus qui paraîtrait la première et dirait le Prologue, elles n'avaient rien à redouter du début de la représentation. Il n'y eut pas jusqu'aux demoiselles des chœurs, particulièrement Mlles de Champigny, de Beaulieu, de La Haye qui ne reçussent ses encouragements, enfin jusqu'aux plus humbles, aux plus modestes, celles qui faisaient les Israélites accompagnant les chants ou les gardes d'Assuérus portant les piques de fer-blanc, qui ne fussent l'objet de ses conseils aussi sensés que paternels. A toutes M. Boileau prodigua des paroles de bonté auxquelles s'associa M. Racine et dont il faut dire que ces filles reçurent un réconfort salutaire ; il ajouta que le mieux qu'il pouvait leur dire pour qu'elles n'eussent point peur était que M. Racine et lui ne les laisseraient pas de tout le temps qu'on jouerait la pièce.

Cela est si vrai et ces messieurs tinrent si bien parole que, depuis

ce moment jusqu'à l'instant suprême où tout de cette grande journée fût accompli enfin, ni Racine ni Boileau ne quittèrent les Demoiselles. M. Racine, qui sentait bien qu'il était le poids et l'âme de tout puisqu'il était l'auteur, était parfait d'empressement, de prévenance et de sollicitude. Il n'abandonna pas les petites actrices d'une minute ; son entendement de tout ce qui touchait au théâtre était si grand, son expérience si complète enfin, écrivent les Dames, « sa conduite était si sage qu'en un besoin il aurait bien valu une maîtresse ».

« Afin qu'il ne se passât rien qui ne fût dans l'ordre », Mme de Maintenon avait commandé à Mme de Fontaine, maîtresse générale, de se tenir, durant tout le temps de la représentation, à la disposition de MM. Racine et Boileau ; c'était elle qui devait aider à M. l'abbé de Nivers ; enfin rien ne devait arriver dans les coulisses, ni derrière la toile, tant pour ces Messieurs que pour les Demoiselles ou les autres Dames, à quoi elle n'eût part. Mme de Fontaine était cette dame de Saint-Louis qui avait tant de grâce naturelle, de si beaux yeux et qui dégageait un charme voilé si insinuant que toutes celles qui étaient sous son autorité trouvaient que c'était un bonheur de lui obéir ; pour celles qui n'y étaient pas, elles enviaient les premières, et même les autres dames ou demoiselles du dehors de Saint-Cyr. Il arriva qu'une fois Mme d'Heudicourt, qui pourtant était à la cour des préférées de Mme de Maintenon, eut un nuage avec cette dernière parce qu'elle avait dit que Mme de Fontaine était belle. Et pourtant c'était la vérité ; Mme de Maintenon, elle-même, s'y était rendue. Les *Dames*, qui disent tout, disent encore cela. Un jour, il advint en effet, que par tendresse, l'illustre fondatrice, qui aimait à badiner, non seulement avec les Demoiselles mais aussi avec les Dames, « mit une de ses coiffures à Mme de Fontaine ». C'était un de ces bonnets à la *pomille* assez piquants quoique discrets. Il suffit d'en rabattre les ailes et d'en tirer les brides pour que le visage et surtout les yeux soient cachés ; cela ajoute au mystère ; et ce mystère, ce voile, cette espèce de dentelle à travers quoi on la devinait plus qu'on ne la voyait, c'est cela surtout qui seyait à Mme de Fontaine. « Je la trouvai (alors) si belle, avoue Mme de Maintenon elle-même, qu'à peine eus-je le temps de la voir ; je lui ôtai sa coiffe pour éviter la vanité. » C'était donc cela Mme de Fontaine : une jeune, belle et charmante femme ; de plus la pureté même : une sorte de La Vallière, mais avant la faute. Il y avait bien du bonheur à M. Racine à la voir aller, venir, parler, conseiller, enfin dire aux unes et aux autres des Demoiselles ce qu'il fallait, et cela si simplement, sans emphase, avec les plus belles lèvres, que cette présence n'était pas sans lui rappeler un autre

temps, un autre milieu, et d'autres coulisses : les répétitions d'*Andromaque* et cette du Parc qu'il avait aimée, au point de l'enlever à Molière, qui était si belle et qu'il se plaisait si amoureusement à faire « répéter comme une écolière ». Mais ici, comme *écolières*, il n'y avait que ces filles, des brebis de Dieu, des enfants, ses enfants, quelque chose comme Marie-Catherine, ou Babet ou Nanette ; et de mondanité, de baisers, de galanterie ou d'amour, plus rien ! Mais seulement un cœur nu, le mépris de tout ce qui séduit et flatte, et le repentir — Seigneur ! — le repentir !

Il n'était pas tout à fait 2 heures, et M. Racine en était là de méditer, à part lui, pieusement et le mieux du monde, que le branle-bas commença partout, dans Saint-Cyr, à se faire entendre. Le mieux qu'on fit fut d'abord de placer les Demoiselles qui ne jouaient pas sur les gradins qui avaient été disposés à cet effet, contre le dortoir des *Rouges*, en amphithéâtre. Les plus petites, qui étaient les *Rouges* précisément, entrèrent les premières ; on les fit accéder tout en haut des gradins afin qu'elles fussent mieux en mesure de voir. Les *Vertes* suivirent, qui se placèrent au-dessous des *Rouges*, puis toutes celles des *Jaunes* qui n'étaient pas dans la pièce. Aux demoiselles de la classe *Bleue*, qui étaient les grandes, on avait réservé le gradin inférieur.

Les dames de Saint-Louis, non plus que les demoiselles au ruban couleur de feu, n'avaient pas pris place sur les bancs. Pour ces demoiselles, appelées les *filles de Mme de Maintenon*, leur rôle consistait à aller des unes aux autres des Demoiselles, faisant asseoir les grandes, lever les petites, s'installer les moyennes et suppléant à tout avec un grand soin. Mais pour les Dames, Madame qui les honorait, avait voulu qu'elles fussent placées au parterre, devant Sa Majesté et sur des chaises que Bérain avait aménagées, devant l'orchestre, à leur intention ; Madame avait pensé que cette disposition plairait au roi, car il aimait beaucoup les dames de Saint-Louis. C'est lui qui avait choisi leur costume avec Madame. Ce costume composé de plusieurs pièces, notamment d'une jupe d'étamine du Mans de couleur noire, de souliers et de bas noirs, d'une collerette également noire avec un rien de batiste, de manchettes de même et enfin de ce « diable de petit bonnet » dont Sa Majesté avait tant ri la première fois qu'Elle le vit sur la tête de Mlle Balbien (Nanon) qui en fit l'essai, puis auquel Elle s'accoutuma et qui n'était pas si mal avec son taffetas godronné, sa gaze enveloppante et ces petits rubans appelés *nompareilles* qui en complétaient l'ordre. Mme de Gauthier, Mme du Pérou, Mme de Saint-Étienne, Mme de Loubert, enfin toute la communauté, à l'exclusion de Mme de Fontaine, avaient ainsi les places

les plus belles, les mieux en vue, devant le roi ; mais c'était bien là ce qui causait de la confusion à ces saintes filles ; et l'on en vit qui seraient mortes de honte plutôt que de consentir à se placer ainsi et malgré l'ordre.

MM. Racine et Boileau, curieux de juger de l'effet que faisait un tel public, parurent un moment sur la scène et firent compliment à l'abbé Gobelin, supérieur ecclésiastique, sur la façon toute symétrique dont les Demoiselles étaient rangées par couleurs. Il n'y avait rien en effet qu'on pût comparer à cet assemblage de jeunes filles de tous les âges, à la vérité modestement mises, mais si décentes, si gracieuses, si humbles qu'il n'est rien dont ces messieurs eussent lieu d'être touchés autant. Un instant, il y eut un peu de bruit par ce qu'on entendit le clavecin et qu'on crut que c'était le signal que le roi arrivait ; mais ce n'était que l'abbé de Nivers et Jean-Baptiste Moreau qui cherchaient le diapason et voulaient s'assurer de la justesse de leur instrument.

Pourtant, il n'était pas tout à fait la demie de 2 heures que l'abbé Tiberge vint dire à l'abbé Gobelin de la part de Madame, que l'on eût à prendre garde, que le roi était annoncé. Les petites pensionnaires qui devaient jouer ne purent se tenir, dans un instant aussi décisif pour elles, de s'approcher pour regarder aux fenêtres qui donnaient du côté de l'*Allée royale*. D'abord elles aperçurent Manseau et La Ferté, les intendants, chacun d'un côté de la grille d'entrée, puis Delisle, le maître d'hôtel, qui se tenait debout au milieu de la cour d'honneur, la canne en main, plus beau qu'un maître des cérémonies. Et Jasmin et Fanfan aussi étaient là, mais méconnaissables, revêtus de livrées neuves et semblables, dans tout l'éclat de leurs dorures et de leurs galons, à Jodelet et à Mascarille quand, dans la comédie, ils font l'un le marquis et l'autre le vicomte.

Au bas des degrés, du côté des bâtiments qui regardent Versailles, la grille au fronton forgé d'emblèmes et de fleurs de lis, était tout ouverte et prête à laisser passer l'escorte et les équipages. Le moment solennel était proche ; il n'y avait plus à différer. Ah ! que le monde est terrible et grand, Seigneur, pour des filles venues de leur province et pour qui tout est surprise et nouveauté. Mlles du Pont-de-Veilhan et de La Maisonfort sentaient leur cœur battre ; une crainte et une curiosité à quoi rien ne ressemble se disputaient leur âme et leurs regards. Déjà coiffées et vêtues à la persane, elles étaient là, depuis un temps qui semblait ne devoir jamais finir, penchées contre la vitre du dortoir, quand l'une fit remarquer à l'autre qu'un peu de poussière s'élevait sur la route, plus loin que les arbres, plus loin que les pavillons, mais moins avant pourtant que l'endroit où Fran-

cine a creusé le bassin de Choisy. Bientôt, ce nuage, tout épais et blanc comme celui de la poudre, ne fit que croître et s'élever ; enfin, il s'ouvrit et comme dans une féerie ou une apothéose, laissa voir soudain aux yeux éblouis des demoiselles un gros de cavaliers caracolant, l'épée haute, les pages de la petite et de la grande écurie tout bariolés de bleu, de blanc et d'incarnat qui étaient les couleurs de Sa Majesté ; à cheval également les mousquetaires gris et les mousquetaires noirs tous en casaques écarlates, soubrevestes bleues et croix d'argent, puis les gendarmes rouges coiffés à panaches, leurs étriers étincelant, suivaient à l'allure de bataille ; et seuls les cavaliers du Régiment du roi et de Régiment-Dauphin pouvaient, tant leurs habits avaient de faste et leurs armes jetaient de feu, les surpasser en richesse et en magnificence.

A peine les pages de la petite et de la grande écuris, tous en habits de drap chamarrés de passements d'or, croisés de velours cramoisi, culotte de même et nœuds tant sur le chapeau que sur l'habit, se furent-ils placés en alignement le long des ailes, entre la grille et les bâtiments, qu'aussitôt M. de Montchevreuil, gouverneur de Saint-Germain et colonel du Régiment du roi, éperonnant hardiment sa monture, se porta au galop jusqu'au bas du perron de la cour d'honneur et là, du geste large de l'officier à la parade, salua M. l'abbé Gobelin, et les abbés Brisacier et Tiberge venus, au nom de Mme de Maintenon, recevoir au seuil de Saint-Cyr le roi, Monseigneur et la suite de leurs invités. Après quoi, tandis que les gendarmes rouges se rangeaient des deux côtés en avant des pages, M. de Montchevreuil, toujours à cheval et l'épée haute, ordonnait aux cavaliers du Régiment du roi de se placer à droite des bâtiments, à ceux de Régiment-Dauphin de se placer à gauche.

Il n'eut pas plutôt achevé que les carrosses parurent, celui où se trouvaient le roi et Monseigneur flanqué d'un côté de M. de Maupertuis à cheval, de l'autre de M. d'Artagnan, l'un capitaine et l'autre cornette de la compagnie des mousquetaires. A ce moment même, dominant le piaffement des coursiers et le bruit des roues des voitures écrasant le sable pourtant bien ratissé par Jasmin et Fanfan, les trois coups de 3 heures tintèrent au cadran au-dessus de l'entrée d'honneur. L'on eût dit, dans le branle-bas qui emplissait l'allée, la cour et se répercutait, dans Saint-Cyr, à tous les échos, que c'étaient les trois coups mêmes du spectacle qui allait commencer. Alors Mlles du Pont-de-Veilhan et de La Maisonfort, vêtue l'une des habits d'Esther, l'autre de ceux d'Élise, encore qu'elles fussent avides de voir le roi descendre de carrosse, revinrent à la réalité du rôle qui les attendait. Un moment leurs mains s'étreignirent, leurs

regards se croisèrent ; mais elles étaient si pâles et leurs cœurs battaient avec tant de violence, qu'il semblait qu'elles fussent déjà sur le théâtre et tremblassent toutes deux, la suivante et la reine, à l'idée de voir devant elles Assuérus paraître.

VI

La représentation : du lever du rideau à l'évanouissement d'Esther.

Les premiers personnages qui parvinrent en haut du grand escalier des Demoiselles, afin de montrer le chemin au roi et à Monseigneur, furent le duc de Beauvilliers, gouverneur du duc de Bourgogne, le même que Fénelon a tant aimé et nommé *le Bon* dans son cœur ; son ami, son féal, le duc de Chevreuse, enfin le duc plus tard maréchal de Noailles. A travers la portière que Mme de Gauthier, dame de Saint-Louis, tenait ouverte, ils n'eurent pas plus tôt aperçu Mme de Maintenon qu'ils arrondirent le bras, retirèrent leurs tricornes et s'inclinèrent avec beaucoup de respect, le plus bas qu'ils purent. Après quoi s'étant rangés contre la muraille, le chapeau toujours à la main, ils livrèrent passage à Sa Majesté.

Il faut dire que l'âge, les soucis de sa charge mais surtout l'influence de Madame, qui s'était exercée, sur lui, depuis 1684, d'une façon assez souveraine, avaient réduit chez le roi tous les étalages de la coquetterie. Il allait, de mise toujours soignée, mais sans recherche. Ce jour-là surtout, étant donné qu'il venait chez les Demoiselles pour ainsi dire sans apparat, il ne portait ni rubans, ni galons, mais un justaucorps fort simple, presque sans broderies, un chapeau d'un seul rang de plumes, peu de dentelle sauf à la cravate, des souliers sans nœuds, pas d'épée ; seulement par l'intervalle de son manteau, qu'il ouvrait pour s'appuyer sur sa canne à pomme d'or, on apercevait la croix de pierreries et le cordon bleu. Pour sa physionomie, encadrée d'une perruque qui retombait à flots sur l'habit et masquait en partie les joues, elle avait toujours ce caractère de majesté que Racine a fait voir, quand, dans son *Discours* prononcé à l'Académie à quatre ans de là, il avait montré Louis XIV « dans son particulier », c'est-à-dire « toujours tranquille, toujours maître de lui, sans inégalité, sans faiblesse, enfin le plus sage et le plus parfait de tous les hommes ».

Le roi, ayant franchi la portière de tapisserie que Mme de Gauthier tenait soulevée, n'eut pas plus tôt reconnu Mme de Maintenon qu'il

mit le chapeau à la main de façon fort civile et de même qu'avaient fait le duc de Noailles, les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers. Puis Madame s'étant inclinée, pour adresser un compliment et souhaiter la bienvenue, il resta ainsi découvert tout le temps qu'elle parla. Ensuite il remit son chapeau et répondit avec cet impromptu, cette bonne grâce et cette aisance qu'il apportait toujours dans ses harangues, et dont l'accent, aussitôt qu'il était à Saint-Cyr ou seulement près de Mme de Maintenon, revêtait une sorte de nuance où le respect le disputait à une bonté tendre et comme voilée.

A peine cette présentation achevée, Madame, qui avait hâte de montrer le savoir de ses filles, demanda au roi, qu'il voulût bien permettre qu'on passât aussitôt dans le théâtre ; mais Sa Majesté ne le voulut pas tant que Monseigneur, M. le Prince, les évêques de Beauvais, de Meaux, de Chalon et M. de Louvois n'eussent atteint le haut des marches. Justement, Monseigneur montait. Appuyé sur le bras de M. de Tilladet, il entretenait celui-ci des souvenirs de tout ce que ses troupes avaient accompli d'audacieux à Philippsbourg, à Mannheim et à Frankenthal, tant dans leur particulier que sous les ordres du maréchal de Duras qui avait mené la campagne sous Monseigneur. Le marquis de Louvois, qui était ministre de la guerre, donnait à tout cela, et tout en gravissant les degrés, de grandes marques d'approbation. « Il y a une chose, dit Louvois à ce moment à Monseigneur, que M. de Tilladet ne connaît pas. C'est la façon dont nous apprîmes, à Fontainebleau, comment Votre Altesse prit Philippsbourg. C'était d'Antin qui avait juré de venir le premier nous porter la nouvelle de ce grand fait. Mais (est-ce retard ou toute autre cause?) M. de Saint-Pouenge arriva de cinq ou six heures avant lui à Fontainebleau, et durant que nous étions dans la chapelle à écouter le P. Gaillard. Alors, Mme d'Antin, qui assistait au sermon, voyant entrer Saint-Pouenge au lieu de son mari, crut bon de « faire la bonne femme et s'évanouit à l'autre bout de l'église » ; mais Saint-Pouenge, sans prendre garde à cet événement, vint droit à moi, me parla tout bas à l'oreille ; j'allai au roi et lui dis tout. Alors ceux qui étaient là comprirent. La parole sécha dans la gorge du P. Gaillard et ce ne fut qu'un cri : *Philippsbourg est pris! Philippsbourg est pris!* »

Le roi, qui entendait que M. de Louvois nommait Philippsbourg, se rapprocha de quelques pas pour écouter. Il n'y avait rien en effet que Sa Majesté aimât autant que d'entendre son fils parler sur la guerre. Selon lui, c'était l'entretien qui convenait le plus à un prince appelé à lui succéder. Aussi, dans l'instant que Monseigneur passa à son tour sous la tapisserie, se retourna-t-il vers lui, lui parlant

d'abondance et avec affection. Dangeau qui suivait, toujours grave, important, plein de lui-même et de sa charge, enfin ce vrai *Pamphile* qu'a peint La Bruyère avec tant de relief, s'approcha comme pour saluer, mais à la vérité pour entendre et noter tout ce qui se disait d'important dans cet endroit. C'était devant Dangeau que le roi avait dit, l'année précédente, en donnant le commandement à Monseigneur : « En vous envoyant commander mon armée, je vous donne les occasions de faire connaître votre mérite ; allez le montrer à toute l'Europe, afin, quand je viendrai à mourir, qu'on ne s'aperçoive pas que le roi est mort. »

Belles et fortes paroles, et qui faisaient bien voir que la gloire de l'État, était, avant la sienne propre, ce qui tenait le plus au cœur du roi. A l'instant que M. de Dangeau s'approchait, Sa Majesté eut encore l'occasion de montrer combien ces sentiments La guidaient et commandaient toujours à ses paroles et à ses actes. C'est à la manière pleine d'affection dont le marquis mémorialiste vit qu'Elle accueillait Henri-Jules de Bourbon, fils du grand Condé. En considération de ce que le grand Condé avait accompli jadis de fameux dans la guerre, le roi ne laissait jamais passer une occasion de témoigner à M. le Prince, son fils, d'un grand attachement et d'une affection dont il lui prodiguait à tout moment les marques.

A LL. EE. Félix de Tassy, évêque de Chalon-sur-Saône, Forbin de Jeanson, évêque de Beauvais, Bossuet, évêque de Meaux, qui étaient venus dans le second carrosse, le roi ne présenta pas moins de compliments. A Bossuet en particulier, Mme de Maintenon et lui ne manquèrent pas d'exprimer la satisfaction qu'ils ressentaient de sa présence. Avec MM. de Beauvais et de Chalon, Bossuet était le prélat pour lequel le monarque et Madame professaient une admiration sans tiédeur. Le plus surprenant, dans la circonstance qui touchait à *Esther*, était que Bossuet devait écrire par la suite sur les comédiens et la comédie des *Réflexions* et des *Maximes* d'une sévérité inexorable. En matière de théâtre, chacun savait que les jugements de M. de Meaux étaient des condamnations et que sa rigueur — qui rejoignait là-dessus celle de Nicole — s'était toujours montrée si inflexible qu'on avait vu naguère encore le prélat attaquer le *Cid* en raison même des séductions trop grandes dont Corneille, dans ce chef-d'œuvre, a doté Chimène.

Le roi et Mme de Maintenon se souvenaient volontiers assez de tout cela pour en parler et en badiner ; enfin Bossuet n'était pas si hautain qu'il ne laissât, cette fois, en l'honneur d'*Esther*, de consentir quelque indulgence aux petites filles de Saint-Cyr. A ce moment tous ceux des autres invités qu'on attendait, en particulier le duc

de La Rochefoucauld, fils de l'illustre et feu duc auteur des *Maximes*, enfin MM. de La Salle et de Brionne, entrèrent à la suite des évêques. Il y eut aussi M. d'Aubigné, que Saint-Simon a peint « gros et noir courtaud » et qui était le frère de Madame. A ce frère qu'elle aimait, en dépit de ses faiblesses et surveillait jusqu'à la parcimonie, le disputant même sur le bois et la bougie dont il se chauffait et s'éclairait, Madame adressa une discrète inclinaison de tête. Il n'y avait plus, une fois M. d'Aubigné entré, que M. de Montchevreuil qui manquât. Il se montra enfin, l'épée rentrée en son fourreau, et tout bouillant encore d'avoir commandé l'escorte qui avait conduit à Saint-Cyr le roi et Monseigneur.

A peine le roi l'eut-il vu qu'il comprit qu'il n'y avait plus personne à attendre. Il fit un signe ; Mme de Gauthier laissa retomber la tapisserie ; enfin MM. de Chevreuse et de Beauvilliers passèrent comme devant, le roi ensuite avec Madame au bras. A peine eurent-ils paru devant les gradins où étaient les Demoiselles que celles-ci se levèrent comme il était dit. Elles le firent toutes avec un ensemble si parfaitement réglé que cela fut jugé du meilleur goût. Le roi ne put s'empêcher de faire compliment à Madame sur la modestie, la discipline et la propreté des Demoiselles. Il consentit, pour gagner sa place, de passer devant les gradins et le fit avec toute la décence et la dignité imaginables. Après quoi, il revint pour saluer les Dames. La supérieure, Mme de Loubert, les lui nomma en commençant par les principales, dont celles qu'on appelait les quatre *discrètes*, c'est-à-dire les conseillères, avec Mme de Loubert, de Mme de Maintenon ; et c'étaient Mme du Pérou, maîtresse des novices, Mme de Radouay, dépositaire, Mme de Saint-Paris. Afin de faire honneur à Sa Majesté, toutes, par-dessus leur habit de ratine brune, avaient passé le manteau d'étamine noire dont elles ne se revêtaient que pour les grandes processions ou cérémonies du chapitre ; enfin elles s'étaient pour la plupart, enveloppées de ce voile de crapaudaille noire si fameux que Manseau a décrit et dont il a dit, dans ses *Mémoires* sur Saint-Cyr, « qu'il ne laisse pas de former par derrière une espèce de fond de coiffe qui en rend la figure agréable ». A toutes, depuis les plus dignes jusqu'aux plus humbles, c'est-à-dire celles qui faisaient fonctions de cellerière, lingères, sacristines, tourières ou portières, le roi parla, veillant chaque fois avec soin à se découvrir. A cet empressement, à ce respect pour les dames ce grand roi faisait bien voir ainsi qu'il était le petit-fils de Henry-le-Grand et qu'une femme, quelle que fût son élévation ou sa petitesse, était toujours femme à ses yeux.

Quand cela fut fait, toutes les présentations achevées et toutes

les politesses échangées entre le roi et les Dames, Sa Majesté vint prendre place dans le fauteuil qui lui était destiné, et qui était de moquette ou tapisserie comme les autres mais seulement un peu plus haut. Le fauteuil de Madame était disposé un peu en arrière de façon que celle qui l'occupait pût répondre aux questions du roi. « Toutes les cires des lustres étaient allumées, des parfums emplissaient l'atmosphère. C'était un enchantement. »

Quant à celle qui avait été le guide et l'âme de tout, à cette grande dame et reine de Saint-Cyr qu'était Mme de Maintenon, à se voir ainsi environnée de toutes ses filles » et dans une circonstance aussi fameuse, elle ressentait une joie bien vive et telle qu'une vraie mère n'en eût pas éprouvée à contempler ses enfants. Comme cette félicité, tout intérieure, se peignait sur son visage, enfin comme elle était animée de gouverner et de mener tout en ce grand jour, sa physionomie, malgré tant de préoccupations de tous les ordres, se faisait voir éclairée et rayonnante. Par les *Mémoires* des Dames, nous savons que Mme de Maintenon eût voulu supprimer de son ajustement les atours inutiles, les bijoux trop voyants, les parfums. « Mais, disent les Dames, il les lui fallait garder à cause du roi. » A vrai dire le roi n'eût pas souffert, ni ce jour-là ni jamais, qu'elle s'habillât sans un certain soin, ni de manière qu'on pût ne pas comprendre le rang qu'elle occupait auprès de lui. « Il ne vous traite pas seulement comme sa servante, mais comme son amie, sa confidente et son épouse... » devait, à deux ans de là (1691), et durant que le roi assiégeait Mons, écrire l'abbé Gobelin à Mme de Maintenon. Ainsi elle — qui comme Esther dans le chef-d'œuvre de Racine — n'aspirait qu'à fuir

...l'orgueil du diadème,

un autre Assuérus faisant violence à son humilité, à son abaissement, exigeait qu'elle parût non sans faste au milieu du monde.

Cette préoccupation, chez un souverain aussi au fait de l'étiquette que Louis XIV, était si visible que le roi avait tenu, quand Mignard peignit Mme de Maintenon en sainte Françoise romaine, à ce que la fondatrice et tutrice de Saint-Cyr fût représentée vêtue d' « un manteau de velours bleu foncé, semé de petites fleurs d'or, doublé d'hermine, et rattaché d'un gros diamant sur les épaules. » A vrai dire, Madame, dans l'instant qu'elle vint prendre place aux côtés du roi pour entendre *Esther*, n'était pas dans un appareil aussi pompeux. Elle était là fort simple, habillée d'un damas feuille-morte tout uni, coiffée en battant l'œil, parure de petit liséré, le voile par-dessus tous ces ornements ; son seul bijou était cette magnifique croix que les

Dames lui avaient offerte et dont Racine avait composé la devise à son intention.

Sans doute le temps inexorable, les préoccupations renouvelées et constantes que son titre de quasi reine lui conférait, le gouvernement même de Saint-Cyr, parfois si écrasant, toujours si difficile, avaient apporté bien des ravages à cette beauté qu'on avait vue jadis si fière et si redoutée ; mais toujours, et quelque marque que les années eussent laissée sur elle, Mme de Maintenon avait « cette grâce incomparable à tout, cet air d'aisance » que Saint-Simon, pourtant son ennemi et des plus durs, reconnaissait. Pour son teint, parfaitement clair, il n'avait cessé d'être « uni et fort beau », son nez bien fait, sa « bouche bien taillée ». Et toujours c'était cet « air noble, doux et enjoué », toujours c'étaient « les plus beaux yeux du monde ». Le penchant qu'elle avait toujours manifesté pour l'étude, les lectures pieuses, mais surtout la spiritualité où l'avait conduite une dévotion accrue sans cesse, aidaient enfin — chez Madame — à donner au regard cette transparence, cette clarté qui semblait le reflet de l'âme et qui imprimait à cette physionomie quelque chose de si doux et de si subtil que la fierté en était adoucie et comme fondue.

Bien que ce jour fût de ceux qui appelaient le cérémonial, Madame n'avait pas voulu abandonner sa grande coiffe, sa « coiffe de lin », cette coiffe appelée *pomille* ou *prisonnière* fort large, nommée ainsi, a dit le P. Helyot, du fait qu'on « pouvait la baisser dans les temps convenables », et dont la mère de Saint-Cyr avait ordonné que les Dames de Saint-Louis fussent revêtues aussi bien qu'elle. Le tort de cette coiffe était qu'elle enfermait en quelque sorte un peu trop la figure et la cachait comme sous un nuage ; mais ce nuage, dont l'ami de Racine, l'abbé de Valincourt, parle, sur un ton emblématique, comme de cette nue dont Léda s'enveloppait à la vue d'un dieu, ne suffisait point à voiler le regard, « ce regard de velours noir, obscur et clair ».

Pour que ce regard se fît voir dans son éclat et dans sa force, il suffisait que Madame s'animât un peu, enfin qu'un sentiment intérieur, tantôt puissant et tantôt doux, prît possession d'elle. Alors, bien qu'elle fît effort, Madame n'était plus maîtresse de dissimuler ; sa physionomie reflétait ses sentiments, le « nuage s'ouvrait », disent les Dames. Quelque soin qu'elle prît alors de modérer l'effet de son sourire, elle ne parvenait pas à l'atténuer au point qu'il ne frappât encore et ne vînt aider à sa domination.

A peine Mme de Maintenon fut-elle assise qu'elle eut la politesse de se lever de nouveau, d'aller et venir de l'un à l'autre, enfin de

s'assurer que chacun des invités de la maison de Saint-Cyr était placé au mieux et à son rang. M. le marquis de Louvois surtout fut, après Monseigneur et M. le Prince, celui de tous auquel elle prêta le plus attention. Elle exigea qu'il approchât un peu plus sa chaise et fût mis de la sorte mieux à portée d'entendre. C'était un fait que les rapports tout politiques qui existaient entre la marquise et le ministre étaient, depuis quelque temps, « devenus plus froids, gênés, difficiles » que jamais ; aussi ne vit-on pas sans malice que Madame se montrât aussi empressée ; et cela d'autant plus que les spectateurs savaient bien que Racine avait introduit des allusions dans sa pièce et qu'en traçant le portrait d'Aman c'était celui de Louvois qu'il avait peint.

Tant d'agitation, cette attention inévitable, prêtée par les personnes qui étaient là à d'autres objets que ceux du théâtre, n'allaient pas, il faut bien le dire, sans déterminer, de l'autre côté du rideau, du flottement et de l'embarras. Il en était à ce moment, sur le petit tréteau de Saint-Cyr à peu près comme le jour où Mlles du Parc, Molière et de Brie attendaient, dissimulées derrière un portant, que Poquelin, pour jouer l'*Impromptu*, voulût bien leur faire signe qu'elles eussent à se porter en scène ; mais cela était à la différence que Mlles de Brie, Molière et du Parc étaient des actrices préparées à toutes les surprises du théâtre, tandis que Mlles de Veilhan, de Lastic, de Glapion, de Marsilly et de La Maisonfort étaient des filles nobles, sans aucune expérience de la scène et qui ne faisaient pas métier de leur talent.

M. Racine, qui savait, pour l'avoir observé depuis longtemps, ce qu'il en est de ces hésitations et combien elles peuvent être funestes, était — disent les Dames — « à un bout du dortoir des *Jaunes* » et il se tenait prêt « à faire aller et venir les Demoiselles sur le théâtre quand ce serait utile », à conseiller les unes, relever le courage des autres, surtout à rassurer celles d'entre ces jeunes filles qui tenaient les emplois d'hommes et qui ne laissaient pas de marquer un certain embarras d'avoir à se montrer en public sous un travesti. Enfin, toujours comme dans l'*Impromptu*, il vint un *nécessaire* dire, de la part du roi, qu'on n'attendait plus que le lever du rideau. Ce *nécessaire* était l'abbé Tiberge, abbé de l'abbaye de Saint-Sauveur d'Andres, transformé aimablement par l'abbé Gobelin, pour la circonstance, en régisseur de la scène.

Ayant remarqué que tout s'était apaisé du côté du *public* (si l'on peut nommer de cette sorte les personnes illustres rassemblées au parterre !), l'abbé Tiberge, avec un sens assez opportun, jugea qu'il n'y avait plus qu'à commencer le spectacle. On le fit sans délai, de

la manière la plus convenable à la pièce ; c'est-à-dire que, pour donner le signal, M. Despréaux, qui n'oubliait pas l'emploi auquel l'avait commis la confiance de M. Racine, frappa dans ses mains pour avertir les comédiennes. Mme de Caylus n'attendait que cet avertissement, et, tandis que le rideau achevait de s'ouvrir sur le décor imaginé par Bérain pour l'appartement d'Esther, la petite Villette se portait en scène, et, sans trembler le moins du monde, commençait à réciter ce *Prologue* dont on disait que le roi, du moins pour les vers de la fin, qui composent un éloge délicat de Saint-Cyr, avait eu l'idée.

Ce qu'il y a de particulier, c'est que ce *Prologue*, tout en annonçant le sujet d'*Esther*, présentait aussitôt l'exorde, une manière de compliment que la Piété adressait au roi et à Monseigneur. Racine avait eu l'idée heureuse de ne pas séparer, dans ce compliment, le fils du père. Et comme ce fils revenait pour ainsi dire du Rhin, d'où il avait repoussé l'ennemi et pris des places, il fallait que tout cela fût exprimé, dans les vers, de façon adroite. Mme de Caylus récita ce *Prologue* avec beaucoup d'âme et mit tant d'elle-même, dans le passage qui concernait Monseigneur, que ce ne fut qu'un cri. Chacun, selon le mot de l'abbé de Choisy, admira les tons ravissants qu'une personne si jeune « laissait échapper en déclamant ». Monseigneur, à la fin du passage, afin de remercier de l'allusion, eut la bonté d'applaudir ; et M. le marquis de Dangeau, en proclamant, quand la Piété eut fini sa récitation, que la Champmeslé n'aurait pas fait mieux, ne fit qu'exprimer tout haut ce que chacun pensait tout bas.

Le triomphe de Mme de Caylus, en s'affirmant dès le début avec tant d'éclat, apportait pour ainsi dire à la pièce un appui sur lequel Mme de Maintenon elle-même n'avait pas compté. Tandis que cette jeune dame, dès le début de sa récitation, en était à parler des « colombes timides » qu'un roi glorieux avait rassemblées dans Saint-Cyr, ces « colombes », qui n'étaient dans la circonstance pas autres que les Demoiselles, se tenaient, toujours dans le dortoir des *Jaunes*, « prêtes, disent les *Mémoires* des Dames, à représenter quand il serait temps. » Cet instant arriva enfin. M. Despréaux fit signe à M. Racine, qui prévint Mme de Fontaine, maîtresse générale. Aussitôt Nanon et Bonne Françoise se mirent en devoir d'effacer, des vêtements de Mlles du Pont-de-Veilhan et de La Maisonfort, les derniers plis qui pouvaient les marquer. Quand cela fut fait, M. Despréaux, toujours diligent, vint les prendre par la main l'une et l'autre. En voyant qu'elles ne tremblaient pas, il fut fort heureux ; cependant, il remarqua qu'elles étaient toutes les deux d'une pâleur extrême ; il est

vrai que cela pouvait provenir de la fatigue autant que de la crainte.

M. Boileau jugea que, dans un tel état, il serait prudent à lui de ne pas quitter la coulisse, de se tenir, le manuscrit en main auprès d'un décor, prêt à porter secours aussitôt si l'une ou l'autre des actrices venait à manquer. Par bonheur, cela ne se produisit pas de tout le premier acte, et M. Despréaux, enfin rassuré, eut vite fait de voir que, lorsque ces filles « eurent surmonté un moment de timidité bien naturelle, en présence d'un tel auditoire, l'exécution, grâce au charme de leur âge et aux leçons que le poète leur avait données, était ravissante. » Élise autant qu'Esther furent trouvées parfaites. Esther avait de la langueur, un abattement tout religieux ; une crainte mal définie la montrait inquiète ; enfin, elle se plaignait comme il convient à une reine captive. Élise, auprès d'elle, semblait son ombre affligée, le miroir et le reflet de sa douleur. Il n'y avait pas un pas que faisait la reine que ne fît la confidente. Le jeu d'Élise apparaissait, à chacune des répliques de la suivante, l'écho du jeu d'Esther. Cet écho avait, dans sa fidélité, quelque chose de touchant. Il exprimait si bien la sorte d'intimité qui liait l'une à l'autre ces filles de Sion, ces brebis du troupeau d'Israël, qu'on eût dit que c'était là une élégie à deux personnages dont le poète aurait eu l'idée.

Et de fait, par des attitudes où la gaucherie apparaissait encore mais dont l'expression même convenait à l'espérance ou au désespoir, par la démarche, surtout par la voix qu'elles avaient si jolie et dont « le degré de cadence et de chant » convenait à merveille « à tant de vers mélodieux », Mlles du Pont-de-Veilhan et de La Maisonfort donnaient une grande unité au développement de cet « ouvrage de poésie... propre à être récité et à être chanté ». Et cela était si vrai, cette déclamation était si pure, elle était si musicale, que le chœur des Israélites était déjà sur la scène qu'on croyait, tant il y avait de rapport des unes aux autres, que c'était encore Élise et la reine qui récitaient. La vérité est que le chant, ce beau chant du chœur, était attendu. On eût dit que ce chant, d'un accord et d'une vibration vraiment célestes, fût seul assez dépouillé de puissance et de mondanité, pour achever un acte où tout ne semblait inspiré et conçu que pour les anges. Mais encore le plus admirable, dans la parfaite résonance et l'entière beauté de ce concert, était moins dans les airs eux-mêmes, qui étaient purs et élevés, que dans le fait « d'entendre chanter ces airs, avec une cadence et une justesse où les plus habiles auraient eu peine d'arriver, par de jeunes demoiselles qui ne savaient pas une note de musique »,

mais que, seuls, le désir de bien faire et la piété inspiraient autant que si elles n'eussent fait que cela de leur vie.

Au second acte, on applaudit comme au premier ce chœur aux voix fraîches, ce chœur aux voix suaves auquel Mlles de Bourdonné, de Champigny, Le Métayer de la Haye-Le-Comte et Hurault de Saint-Denis communiquaient un accent si doux et si charmant. On prit plaisir à la manière vraiment forte, éloquente et hardie avec laquelle Mlle de Glapion tint l'emploi de Mardochée. Cette personne mit une flamme si noble, apporta un élan si prompt dans ses imprécations contre Aman, contre « l'impie Aman », qu'il n'y eut rien, de tout cet acte, qui parût plus achevé.

L'on sait que l'avis de Mme de La Fayette, qui connut la pièce un peu plus tard, était que « cette comédie d'*Esther* était allégorique ». Cette opinion était partagée si bien, dès le premier jour, par les privilégiés que le roi avait amenés avec lui à Saint-Cyr, qu'il n'y eut personne, parmi les spectateurs rassemblés en cette journée qui hésitât à reconnaître Madame sous les traits d'Esther, Mme de Montespan dans les allusions à la belle Vasthi ; enfin chacun pensait qu'il ne devait y avoir que M. de Louvois qui pût être Aman. Cela même sembla si apparent que M. de Louvois, qui avait de la finesse, s'y trompa moins que tout autre. Le mieux est qu'il affecta d'applaudir à cet endroit de la pièce où, comme le jeune baron de Breteuil l'osa écrire un peu plus tard, il était « peint au naturel » ; mais sa feinte, un peu trop marquée, n'était pas de celles qui pussent plaire ; Madame demeura de marbre et ne fit rien pour donner à entendre à Louvois qu'elle acceptait une approbation au moins audacieuse.

L'une des beautés de l'acte II — et c'est une chose dont on ne tarda pas à se rendre compte ! — est contenue dans ce passage où, dit Mme de Sévigné, « il y a une prière d'Esther pour Assuérus qui enlève. Racine n'a rien fait de si touchant ». Il est vrai que tous ceux qui entendirent cette pièce trouvèrent cela si bien et jugèrent que Mlle du Pont-de-Veilhan s'était montrée si excellente dans ce passage que, s'ils l'eussent osé, ils eussent demandé que la petite comédienne le répétât. D'abord le début :

...O mon souverain roi!

dont tous les spectateurs — et M. le Prince le premier ! — se trouvèrent émus aux larmes ; et puis toute la fin, avec les deux vers :

...Accompagne mes pas
Devant ce fier lion qui ne te connaît pas...

dont chacun proclama que c'était bien ce que Racine avait trouvé de plus simple et de plus élevé. Le roi, qui s'y entendait, et qui apercevait, dans ce portrait d'Assuérus « une flatterie par antiphrase », mais une flatterie bien délicate, ne fut pas le dernier à marquer son approbation. « *Racine*, dit-il, en se penchant du côté de Mme de Maintenon, et dans l'instant où le voile à la *pomille* un peu découvert permettait à celle-ci d'entendre, *Racine a bien de l'esprit* ». Ce mot de Louis XIV était des plus flatteurs pour Racine. En ce temps-là en effet on ne disait pas seulement l'esprit pour l'esprit, mais aussi pour le cœur, aussi pour le sentiment. Ce jugement, arraché dans cet instant au roi par la beauté de la pièce, était si sincère et ce grand prince lui donnait un sens si noble et si juste, qu'à peu de journées de là, devant le maréchal de Bellefonds, Louis XIV le répéta à Mme de Sévigné ; même que celle-ci en fit l'objet d'une lettre à sa fille et que, dans cette lettre, elle assure avoir répondu à Sa Majesté que, si Racine avait de l'esprit, « les jeunes personnes qui représentaient *Esther* en avaient beaucoup aussi ». A vrai dire, cet avis était unanime ; il n'y eut pas jusqu'au marquis de Dangeau, qui était du premier jour, qui ne consignât ainsi dans son *Journal* ce talent des Demoiselles : « Toutes les petites filles, dit-il, jouèrent et chantèrent très bien ».

Ce que l'on sait moins, et ce que ne disent ni Dangeau ni Mme de Sévigné, c'est qu'une telle aisance, une disposition à réciter si merveilleuse ne faisait que dissimuler à peine les hésitations et les craintes des mignonnes comédiennes. Les *Mémoires* des Dames, dus en partie à la plume si fidèle de Mme du Pérou, ne laissent là-dessus aucun doute. « Nos demoiselles... disent les Dames, avaient bien envie de faire honneur à leurs maîtres (MM. Racine et Boileau) » ; elles souhaitaient « que le roi et Mme de Maintenon fussent contents ; elles y allaient même si simplement que quelques-unes, dans la peur de manquer, se mettaient à genoux derrière le théâtre et disaient (à nouveau comme elles l'avaient dit déjà dans la chapelle) le *Veni Creator*, afin d'obtenir de ne pas broncher ». Même, ajoute le livre des *Mémoires*, « que Dieu, qui voyait leur innocence et leur bonne intention, avait leur prière agréable ». « Le fait est qu'elles jouaient si naturellement et de si bonne grâce, sans hésiter le moins du monde, qu'on eût dit que ce qu'elles déclamaient coulait de source. »

Pour les Dames, leurs angoisses, bien que d'un caractère plus religieux, n'étaient pas moindres que celles des Demoiselles ; encore que le roi leur eût témoigné beaucoup de bonté, elles n'étaient pas sans redouter, à part elles, les suites de cette journée ; plusieurs de celles qui assistaient à la représentation le firent même « les yeux baissés

et le chapelet en mains ». MM. Racine et Boileau, s'apercevant que cette appréhension, cette crainte de paraître devant le roi et Mme de Maintenon, s'étendait à toutes les personnes occupées des Demoiselles autant qu'aux Demoiselles elles-mêmes, n'étaient pas sans éprouver quelque frayeur à l'idée qu'on n'avait pas représenté la moitié de la pièce. Cette frayeur, à leurs yeux, s'aggrava encore du fait qu'à la fin du second acte, le chœur des Israélites se mit tout d'une voix à chanter :

O mortelles alarmes!

et que ces alarmes mortelles, tant les petites chanteuses mirent de chaleur à les exprimer, semblaient être celles-là même qu'éprouvaient à ce moment ces filles. Cependant le rideau tomba comme pour permettre à Mlles du Pont-de-Veilhan et de La Maisonfort de reprendre un peu haleine ; enfin comme « les musiciens jouaient dans les entr'actes », et que ces musiciens étaient de la Chambre du roi, c'est-à-dire jouaient à la perfection, cela permit de prolonger un peu le repos des comédiennes. Il faut dire que plusieurs d'entre elles, et particulièrement les deux que nous venons de nommer et qui représentaient la reine et sa suivante, en avaient bien besoin. M. l'abbé de Nivers, Mme de Fontaine, voire toutes les personnes qui étaient dans la coulisse, au nombre desquelles MM. Racine et Boileau, admirèrent avec quelle résignation, quelle grandeur d'âme et quelle volonté ces filles avant de tenter, avec l'acte III, la scène suprême de l'évanouissement, murmurèrent un nouveau *Veni Creator* et, tandis que tous ceux qui étaient là les encourageaient, firent appel à Dieu afin de garder des forces qui pouvaient les trahir.

A la vérité, et quoi qu'on pût craindre un moment, Mlles de La Maisonfort et du Pont-de-Veilhan accomplirent cette gageure presque incroyable de se montrer, durant cette scène si difficile, aussi parfaites l'une et l'autre qu'elles l'avaient été lors de la répétition. Et c'est dans cet instant que MM. Racine et Boileau purent admirer avec quel art véritable, quelle sincérité et quel cœur enfin ces filles avaient su, l'une et l'autre, faisant état de leur faiblesse même, accorder la pièce à leurs sentiments.

EDMOND PILON.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

DE LIME-HOUSE A GÊNES

Existe-t-il dans les annales parlementaires, depuis qu'il y a des démocraties, beaucoup d'exemples d'un politicien maintenu quinze ans de suite au pouvoir? Tel est pourtant le cas de M. David Lloyd George. Ce qui met du piquant à l'extravagance d'un tel cas, c'est que M. Lloyd George se trouve installé à Downing Street, à peu près comme Vidocq logeait rue de Jérusalem : les conservateurs britanniques avaient jugé expédient de confier le portefeuille à celui qui faisait profession de vouloir alléger leur porte-monnaie.

Ne nous scandalisons pas trop, avec les âmes sensibles, de ces métamorphoses. Le succès peut les légitimer, à la condition toutefois qu'il soit large, succulent, triomphal. L'avenir seul dira si c'est bien le cas pour la politique de M. Lloyd George. De toute façon, un nombre croissant de libéraux et surtout de conservateurs anglais commence à en douter.

Certes, depuis son ministère — et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il date, ni même d'hier, mais bien du 7 décembre 1916, et il y avait déjà des années que son chef exerçait une fraction du pouvoir — l'Angleterre et l'Empire semblent avoir connu des victoires retentissantes. Deux siècles plus tôt, on en eût rédigé des formules pour arcs de triomphe, où des mots flatteurs eussent brillé : *Germania subacta*, *maria liberata*, *imperium confirmatum*.

Cela est vrai. On pourrait même ajouter qu'aucun Premier anglais

n'a connu d'apothéose électorale comparable au scrutin de décembre 1918, lorsque 20 millions de votants expédièrent à Westminster une Chambre où la coalition lloydgeorgienne opposait environ 480 figures à 157, puisque les 73 sinn-feiners ne siégeaient pas.

Tout était nouveau et plaisait au dictateur : l'horizon du dehors, avec cette Europe disloquée, dont le contraste avec l'Empire britannique rajeuni s'accentuait tous les jours ; l'horizon intérieur, avec ces lois qui bouleversaient les usages les plus antiques ; enfin ce nom même de coalisés, tombé en désuétude depuis 1852.

A un moment, où il éprouvait déjà le besoin de se défendre, M. Lloyd George, célébrant à Manchester, le 6 décembre 1919, les mérites de la coalition, faisait largement valoir les réformes de 1918 et il évoquait le *bill* de 1832, qui avait augmenté de 500 000 le nombre des électeurs, celui de 1867 par où Disraëli l'avait accru d'un million, Gladstone enfin, en 1884, avec ses 2 millions d'électeurs nouveaux. Qu'était-ce que cela auprès de l'*act* de 1918, qui appelait à l'existence politique 13 millions d'âmes, parmi lesquelles 7 millions de femmes?

C'est là un genre d'argument propre à M. Lloyd George : le changement, le remue-ménage, l'action pour l'action, le « divertissement » pascalien transporté dans la vie publique. Il lui semble que du moment qu'il bouge et qu'il modifie, on n'a pas le droit de le critiquer. Derrière toutes ses méfiances à notre égard, soyez sûrs que celle-là compte beaucoup, de nous voir appliqués à mettre fin en Europe au régime des grandes oscillations. Pour lui, le nouveau c'est le beau, et il n'y a rien de bon qui ne s'acquière à grand bruit et sans branle-bas.

Pendant la guerre et même quelques années après la guerre, cette conception de sauvage put s'imposer à la badauderie européenne. L'heure pourtant devait arriver où la perspective de changements inédits ne suffisait plus à légitimer ce prurit de brouille perpétuelle et où la question se posait de savoir s'il ne convenait pas plutôt de résister, de persévérer, de consolider, de réagir.

Cette heure-là sonne-t-elle aujourd'hui? Il se pourrait. En tout cas, on prête moins d'attention aux victoires de M. Lloyd George qu'à ses aventures et à ses déboires. L'Empire britannique est plus vaste, mais moins solide. La France n'a pu s'asseoir sur le Rhin, mais elle s'écarte de l'Angleterre. L'Allemagne obéit à Londres, mais le ruine. La Grèce nationaliste est préférée aux Turcs, mais l'Inde nationaliste, mais l'Irlande nationaliste, mais l'Islam pourraient bien être préférés d'ici peu à l'Angleterre. Il n'y a plus en

Europe d'Armada concurrente, mais pour la première fois la flotte américaine devient invincible. Aucun adversaire n'oserait affronter l'Empire, mais les usines des Midlands s'arrêtent faute d'acheteurs.

Voilà, selon les ennemis de M. Lloyd George, les résultats d'une politique sans principes, la plus immorale qui ait jamais été poursuivie en Angleterre. De fait, quand on jette un coup d'œil rétrospectif sur la carrière de M. Lloyd George, on se demande où il a bien pu prendre ses idées directrices, en dehors de l'opportunisme le plus plat. On a tellement l'impression que cette grosse tête de petit homme n'est remplie que de pièces détachées, et qu'aucune organisation d'ensemble n'oriente sa marche ! Je sais bien qu'un Briand, un Jaurès, un Viviani offriraient une course également déconcertante. Mais cette course a parfois un sens, on y devine çà et là une leçon, ou l'élaboration d'un dessein.

Chez M. Lloyd George, le pouvoir seul révèle son empreinte et son attrait. Au mois de juillet 1921, l'un de ses journaux, à une date où déjà la manœuvre conservatrice commençait à poindre, raillait M. Asquith de son discours de Londres où la nécessité d'une grande politique à principes était célébrée : « Aux termes de la formule de M. Asquith, écrivait l'*Observer*, les libéraux indépendants sont condamnés à l'orthodoxie et à l'extinction. »

Selon M. Lloyd George, on ne peut pas *vivre* et *demeurer stable*, mais ce point capital de son programme secret est en train de le perdre. N'oublions pas que les nombreux échecs éprouvés par la coalition au moins au début, depuis décembre 1916, sont dus en grande partie à son attitude à propos des réparations. Après avoir déclaré emphatiquement, durant trois années, que l'Allemagne paierait ses dévastations directes et indirectes jusqu'au dernier centime, il a mis tous ses efforts à la décharger de ce fardeau.

Sa politique générale n'est pas moins contradictoire. Les membres du club le plus aristocratique de Londres, où il se fit recevoir il n'y a pas si longtemps, devaient faire d'étranges réflexions, en songeant que c'était là le même homme qui, dix ans plus tôt, soulevait contre eux la plèbe de Lime-house. Aujourd'hui le souvenir de ses premiers succès le hante-t-il? Il semble vouloir, en effet, revenir à des pratiques d'extrême gauche. De fait, n'y serait-il pas revenu subrepticement? Les impôts formidables dont son gouvernement accable l'Angleterre ressemblent trait pour trait aux confiscations socialistes qui lui plaisaient tant vers 1909. Les trois quarts des recettes budgétaires (700 millions de livres) proviennent actuellement de l'impôt direct.

L'ampleur de ses réussites électorales a pu un moment lui per-

suader qu'à l'intérieur du cercle presque illimité qu'elle lui livrait, il pourrait conduire de front toutes les antithèses politiques. Mais la fécondité même du scrutin devait se retourner contre lui. Le peuple anglais, soit par nature, soit par éducation, réclame à côté du pouvoir une opposition efficace. Était-ce la trentaine de libéraux indépendants menés par M. Asquith, les vingt-cinq unionistes dissidents, qui pouvaient remplir ce rôle?

Très vite, les soixante travaillistes des élections de décembre devinrent un centre d'attraction pour cet instinct *oppositionnel*, si l'on peut dire. Dès le début de 1920, le *Travail* avait marché à pas de géants : sur dix-sept sièges devenus vacants, il en avait disputé douze, conservé un, conquis trois, perdu aucun. Le total des voix recueillies par lui dans ces douze élections partielles s'élevait à 113 783 contre 104 485 à la coalition!

Étant donné le programme extrémiste du parti, on aurait pu être épouvanté. Des gens de bon sens firent observer alors que les deux tiers des électeurs, qui lui accordaient leurs voix, n'ignoraient pas que ce programme fût irréalisable et que leur geste n'avait guère qu'une valeur de protestation. Les récentes élections municipales n'ont pas démenti ce pronostic. Le bloc conservateur y fut le plus résistant.

On remarquait aussi que la classe moyenne, la petite bourgeoisie, ruinée par les impôts de M. Lloyd George, devenait peu à peu une espèce de prolétariat, dont la mauvaise humeur se prononçait à tous coups contre la coalition, au bénéfice de son adversaire le plus actif.

Bref, il parut expédient à plusieurs, notamment à sir George Younger, de constituer un parti du centre, un parti national capable de réagir vigoureusement contre le mirage travailliste. M. Bonar Law appuyait sir George. D'autres, comme lord Salisbury, faisaient observer qu'à gouverner sans principes on s'expose aux pires aventures. La crise était virtuellement ouverte. Lord Binkenhead, M. Winston Churchill travaillèrent alors à élargir la brèche par des moyens divers.

Les travaillistes s'exagérèrent peut-être leur puissance. En tout cas, la formation d'un parti communiste national, qui déclara vouloir joindre ses forces aux leurs, nuisit à leur développement, ainsi que la fréquence des grèves. Les élections municipales de novembre 1920 se traduisirent pour eux par un échec.

Tout le monde était bien embarrassé. M. Lloyd George avait été mêlé de si près à des choses si considérables et si compliquées, il jouissait d'une telle expérience et d'un tel prestige que, malgré sa

politique dangereusement puérile, beaucoup hésitaient à lui signifier leur hostilité.

Il fallut les affaires d'Irlande, d'Égypte, des Indes, du Sud-Africain ; il fallut la politique antimusulmane de lord Curzon ; il fallut la continuité d'un gaspillage budgétaire sans nom, pour dresser enfin contre M. Lloyd George, homme de gauche, la droite de ses propres troupes. Les conservateurs se souvinrent qu'au sein même de la coalition ils dépassaient de plus de moitié les effectifs libéraux (330 environ contre 130) et que le déchet, quand il y en avait, s'opérait le plus souvent à leur détriment.

Le 20 juin 1921, à la suite de trois élections défavorables au gouvernement, lord Salisbury adressa au parti conservateur une lettre ouverte l'invitant à reprendre son indépendance, s'il ne voulait pas courir à une débâcle. Cet appel n'eut pas tout l'effet qu'en attendait son auteur et les difficultés actuelles de M. Lloyd George ne prirent vraiment naissance que le 10 octobre, au discours que lord Grey prononça, pour soutenir à Berwick la candidature libérale de son ancien collègue, M. Walter Runciman : le procès du gouvernement, de son chef et de ses méthodes était présenté en bloc ; il eut un profond retentissement. Le 14 novembre, lord Robert Cecil lui fit écho du côté conservateur. Le dialogue des partis classiques reprenait sa tradition en dehors du Parlement nivelé par le dictateur, bouleversé par des scrupules irlandais, indiens, financiers, impériaux qui ne se répartissent plus suivant la norme ancienne. On sait le reste !

Depuis 1920, sir George Younger avait évolué et c'est lui dont le coup de massue vient d'ébranler profondément le corps même de la coalition, aidé en cela par la révolte de M. Montagu contre l'anti-islamisme de lord Curzon. Sous son impulsion le parti conservateur a nettement refusé de sanctionner le replâtrage convenu avec peine entre sir Arthur Balfour et M. Lloyd George. L'auréole de Washington n'a pu absorber les ténèbres de Gênes, de Dublin, de Johannesburg, de Delhi.

L'opinion britannique a peur de cette frénésie dans l'accommodement, coupée de lâchages et de trahisons, qui caractérise M. Lloyd George. De plus en plus, sa fameuse économique se traduit par un chômage menaçant. A l'avant-dernière élection partielle, le candidat libéral coalitionniste a été battu par le candidat du travail par 6 500 voix contre 2 300 ! Un conservateur indépendant récolta plus de voix (2 600) que le candidat officiel. La preuve éclate que les conservateurs seuls ont quelque chance de brider la révolution. Or, n'oublions pas ce que déclarait à cette occasion le *Daily Herald :*

« La prochaine élection générale se décidera sur le problème du chômage. »

Le monde et la paix ont besoin d'une Europe conservatrice. Peut-elle être telle, avec une Angleterre menée par Lloyd George, même si sa majorité vient de droite? Ce n'est guère croyable. Quant à nous, sans nous illusionner sur ses remplaçants, nous ne pouvons oublier qu'il fut hostile à l'Entente cordiale, avec tous les libéraux, qu'il a voté en août 1914 contre la guerre, qu'il nous a trahis cent fois depuis l'armistice.

René Johannet.

La Pensée religieuse de Wells (1).

N'est-il pas déjà trop tard pour s'arrêter aux vues spéculatives d'un écrivain que sa campagne contre la France, à propos de la conférence de Washington, a désigné d'une tout autre manière à notre attention? Il n'a peut-être pas fini de nous surprendre. En attendant l'évangile de demain, revenons quelques instants sur celui d'hier. Aussi bien y retrouverons-nous la même imagination constructive et la même logique simpliste que dans celui d'aujourd'hui.

Un lecteur de M. Wells, qui ne le connaîtrait que par ses romans, y pourrait suivre, avec autant d'aisance et non moins de précision que dans ses livres de doctrine, le développement de sa pensée.

Ils se distribuent, en effet, très nettement, en trois classes.

Les romans de la première manière, écrits entre 1895 et 1905, auxquels on a appliqué, assez mal à propos d'ailleurs, l'épithète de « scientifiques », ne sont, au fond, que des « anticipations » où l'auteur évoque des êtres étranges que son imagination substitue, dans un avenir plus ou moins lointain, à l'humanité contemporaine. Celle-ci, au demeurant, continue d'évoluer selon les lignes qui se dessinent dans sa vie actuelle et qui prolongent celles du passé ; l'avenir de l'homme n'apparaît que comme un immense et tragique conflit entre deux familles humaines que l'évolution économique travaille à différencier de plus en plus et à transformer en espèces distinctives : les individus entre les mains desquels elle aura mis la richesse et la puissance et ceux qu'elle condamne à un travail servile. *La Machine à explorer le temps*, *l'Ile du docteur Moreau*, *l'Homme invisible*, *la Guerre des mondes*, *Quand le dormeur s'éveillera*, *les Premiers Hommes dans la lune*, *l'Aliment des dieux*, *Au temps de la comète*,

(1) H. G. Wells, *Dieu l'invisible Roi*, traduction et préface de M. Butt, 1 vol., Payot et Cie, Paris. — Édouard Guyot, *H. G. Wells*, 1 vol., Payot, édit.

sont destinés à faire ressortir, sous les jeux du merveilleux, certaines directions du réel, à grossir, sur le plan du futur, certains caractères du présent et à rendre plus sensibles, par ce moyen, toutes les imperfections, tous les défauts, toutes les menaces d'un monde si différent de ce qu'il devrait être.

Ce monde-là, M. Wells s'est amusé d'autre part, et surtout de 1900 à 1910, à nous le représenter tel qu'il le voyait autour de lui, avec ses tares, ses ridicules, son désordre et, comme il aime à dire, son gâchis ; il l'a donné en spectacle à notre ironie et en leçon à notre sagesse. Il s'est fait le peintre moqueur de la société britannique telle qu'elle est organisée, et le critique impitoyable de l'Angleterre contemporaine. Les romans de cette série, *la Burlesque Equipée du cycliste* (*The Wheels of chance*), *l'Amour et M. Lewisham*, *Kipps*, *Tono Bungay*, *Ann Veronica* et l'*Histoire de M. Polly*, ont pour la plupart un air d'autobiographie qui donne aux expériences de jeunesse du personnage principal un accent de sincérité émue et l'autorité d'un témoignage personnel. En nous décrivant ces vies moyennes, M. Wells fait le procès des conditions sociales qui s'opposent à leur épanouissement.

Et c'est pourquoi il faudrait chercher et trouver autre chose, se demander du moins ce que pourrait être la prochaine phase de l'évolution de l'homme et des sociétés qu'il a organisées ou, plus exactement, laissé s'organiser au hasard ou sous l'influence de forces aveugles ; par quels procédés, par quels agents surtout, pourra être assuré le progrès de l'individu et de la société. Dans chacun des quatre romans qu'il a publiés de 1911 à 1915, *The New Machiavelli*, *Marriage*, *The Passionate Friends* et *The Research Magnificent*, et qui sont inspirés de cette préoccupation, M. Wells nous montre un personnage obsédé par l'idée de diriger le monde et de l'ordonner harmonieusement.

L'idée de l'ordre, l'idée de l'organisation rationnelle du monde, voilà donc le terme auquel aboutit le roman de Wells : c'est celle aussi qui domine tout le développement de sa pensée. Parallèlement à ses fictions, qu'ils devancent et qu'ils préparent parce qu'elles s'en inspirent, ce romancier savant et philosophe n'a jamais cessé d'écrire des ouvrages théoriques où il donne une expression directe de ses vues : *les Anticipations*, *Une utopie moderne*, *First and Last Things*, *Dieu l'invisible Roi*.

La pensée de M. Wells part des faits : elle ne peut s'accommoder de l'état des choses. Notre civilisation est trop fragmentaire, révèle trop de gaspillage et de désordre. Les actions humaines ne sont régies par aucune idée d'ensemble, ne cadrent avec aucun plan, ne s'accordent ni entre elles ni avec le dessein général de l'univers. L'individu ne sait pas subordonner ses intérêts à ceux de l'espèce ; les devoirs de la solidarité restent trop souvent ignorés ou méconnus. Aucune tâche ne s'impose plus fortement que la recherche des

moyens les plus efficaces de remédier à une situation si imparfaite tant au point de vue de l'individu qu'à celui de la société.

Dans cette voie, M. Wells rencontrait d'abord le socialisme. Il en subit surtout l'influence à travers ce grand artiste, William Morris, qui, dans sa petite maison de Hammersmith, aimait à « prophétiser, devant un auditoire ardent de jeunes littérateurs et d'esthètes, la fin prochaine du régime capitaliste et le retour de la société à une vie idyllique ». On peut trouver une description probablement assez exacte de son état d'esprit à cette date, c'est-à-dire aux environs de 1900, dans *l'Amour et M. Lewisham.* Mais la grande faiblesse du marxisme, aux yeux de Wells, c'est que cette doctrine considère le triomphe du prolétariat comme une conséquence nécessaire de l'évolution économique, alors que cette évolution peut aussi bien — et probablement beaucoup mieux — aboutir au triomphe de la ploutocratie. Wells semblait devoir s'accommoder plus volontiers de la doctrine des « Fabiens », représentée par Sidney Webb, et qui est une sorte de « socialisme administratif », admirablement accommodé au caractère anglais. Cette politique précise et prudente consistait à réaliser immédiatement, en dehors de toute réorganisation complète et subversion totale de la société, des réformes indispensables au bien-être de la communauté et favorables au bonheur de l'individu. La rupture brutale de 1907 entre M. Wells et la Société Fabienne fit une sorte de scandale auquel on attribua des raisons personnelles que nous n'avons pas à considérer ici. Ce qui nous importe, c'est de marquer la divergence profonde entre le socialisme de Wells et les doctrines du même nom. Le socialisme, pour Wells, n'est qu'une lutte contre l'égoïsme et le désordre, lutte poursuivie au travers de toutes les forêts et les jungles de l'âme humaine. Non seulement il n'implique pas la lutte des classes, mais M. Wells n'hésite pas à déclarer : « L'idée de la lutte des classes est diamétralement opposée au socialisme d'inspiration religieuse dans lequel s'inscrivent mes activités générales. » Il nous en donne, entre autres, cette raison que le socialisme doit enseigner l'organisation collective de la société et que cette organisation est impossible si le prolétaire ne lui sacrifie pas, tout aussi bien que le capitaliste, sa conscience de classe et ses formidables préjugés de classe. Il conçoit donc le socialisme comme une doctrine constructive, qui serait le pendant de la science et dont l'unique ambition doit être de contribuer « à un vaste processus intellectuel, à un mouvement de désirs et d'idées qui se traduise dans un plan de reconstruction de la société selon des données nouvelles et meilleures. » Science et socialisme procèdent du même besoin, tendent vers un même idéal : « Ces deux grands processus de la pensée humaine exigent des hommes qu'ils soient moins égoïstes et moins isolés. » Le savant concourt à la réalisation d'un plan *de recherche collective,* le socialiste à celle d'un plan d'*action collective.* Dans les

deux cas, il s'agit de faire succéder l'ordre au désordre : ordre réalisé dans la nature et que nous découvre la connaissance, — ordre à réaliser dans la société et que le socialisme peut y introduire.

Comment l'y introduira-t-il? C'est le problème que s'est posé de bonne heure M. Wells et auquel il a apporté des réponses successives, dont la première est celle que nous rencontrons dans *Anticipations*, en 1901. Sous l'influence du fabianisme, la seule organisation qu'il concevait alors était une organisation matérielle qui, en renouvelant la technique de la production et la qualité du travail, préparerait une civilisation meilleure et plus heureuse. Ayant reconnu les éléments que leur fonction désigne pour l'ordre nouveau, il recherche comment ils pourront se dégager de la masse amorphe dans laquelle ils se trouvent encore englobés, parvenir à une conscience de classe et transformer en puissance de droit la puissance de fait qu'ils exercent. Il décrivit alors une association qui embrasserait toute pensée et toute action concertée, association à laquelle il donna le nom de Nouveau républicanisme. Quatre ans plus tard, dans *Une utopie moderne*, M. Wells continue à rêver d'une aristocratie organisée ; mais cette aristocratie ne dépend plus de la fonction économique : elle est liée à une certaine qualité de l'âme. L'aristocrate est l'homme qui possède l'imagination créatrice, la volonté de servir ou esprit de sacrifice, et la discipline. « J'avais été frappé, dit-il, du caractère chaotique et gaspilleur de la plupart des mouvements réformateurs de nos jours, et il me semblait raisonnable de supposer que ceux qui se proposaient de remplacer le chaos et le gaspillage par une sage administration feraient bien de commencer par donner à leurs propres efforts une organisation plus efficace. » L'idée d'une fraternité organisée aboutit donc dans son esprit à une sorte d'ordre séculier d'hommes et de femmes chargés de gouverner. Il le baptisa l'ordre des Samurai, parce que l'on s'intéressait particulièrement, à ce moment-là, au Code de morale militaire de la féodalité japonaise, le *Bushido* ou *Voie des guerriers*, à cause des capacités d'endurance et de l'esprit de sacrifice que cette culture chevaleresque paraissait développer parmi les Japonais. « Mes Samurai constituaient une sorte de noblesse volontaire, qui était censée fournir au monde de mon Utopie ses formes administratives et organisatrices. »

Il ne tarda pas à se rendre compte qu'une telle idée était irréalisable. En 1908, dans *First and Last Things*, il se reprochait d'avoir trop oublié ou méconnu « que toute pensée progressive est nécessairement fort hétérogène, et que les hommes de progrès ne sauraient se ressembler ». Il affirmait déjà : « La vraie fraternité est une fraternité universelle ne reconnaissant qu'un chef, Dieu. Le chemin qui y mène est long et dur, et il ne comporte pas de raccourci tel que cet ordre militant que je rêvais naguère. » Mais, s'il renonçait à l'idée d'une association organisée, il ne s'en tenait qu'avec plus

de force à l'idée « que le croyant pourrait se soumettre volontairement à un entraînement moral, afin de se rendre capable de diriger le monde et de l'ordonner harmonieusement. » De 1908 à 1915, il écrivit quatre romans qui tous avaient ce point de ressemblance, de chercher à montrer le « Croyant » dans ses actes. Mais les quatre héros, Remington (*The New Machiavelli*), Stratton (*The Passionate Friends*), Trafford (*Marriage*) et Benham (*The Research Magnificent*) manquent leur vie, parce « qu'ils ne cherchaient qu'en eux-mêmes la source de leur force, et qu'ils espéraient servir et diriger les destinées de l'humanité au moyen de petites ligues et de petites conjurations organisées par des messieurs et des dames, partisans des mêmes idées, et disposant de loisirs et de bonne volonté ». Leur erreur, leur illusion, comme celle des Nouveaux républicains et celle des Samurai, fut de croire qu'ils pourraient, par leurs efforts volontaires, éclairer l'esprit collectif et éveiller la bonne volonté, de ne pas se rendre compte « que l'impulsion qui nous pousse à servir l'humanité a sa source au dehors et au-dessus de nos bonnes intentions individuelles... C'est l'appel de Dieu. »

M. Wells écrivait ces lignes en 1917, dans la nouvelle édition de *Firts and Last Things*. Il proclamait que « la foi en Dieu et la connaissance de Dieu sont la seule fraternité et la seule Église dont les croyants aient besoin pour se maintenir unis ». Il déclarait avoir enfin résolu ainsi le problème de l'ordre social nouveau indispensable au monde, problème auquel il s'était attaqué pour la première fois en 1900, dans ses *Anticipations*.

Sa foi nouvelle, qui est la réalisation de l'État mondial, de la République de toute l'humanité et en même temps du salut individuel, par la réalisation du royaume de Dieu, il l'expose dans les trois livres qu'il a publiés en pleine guerre : *M. Britling y voit clair* (septembre 1916), *Dieu l'invisible Roi* (mai 1917), *l'Ame d'un évêque* (septembre 1917). Il y explique l'évolution de sa pensée par l'expérience qu'il a faite de l'existence réelle, objective, d'un Dieu personnel avec lequel nous pouvons collaborer pour le bien de l'humanité. Benham, le héros de *la Recherche magnifique*, en était arrivé à la notion d'un État universel qui remplacerait nos petits États perpétuellement en lutte, et à la conception d'une souveraineté échappant aux regards et s'étendant sur le monde entier, celle du Roi invisible, Seigneur de la vérité et de toute fidélité de bon aloi. Conception mais non pas perception. Il restait un pas à franchir, et c'est le progrès qui se marque dans *M. Britling y voit clair*. Devant l'horreur du carnage qui sévit sur le monde, le navrant sacrifice de tant de jeunes vies, M. Britling ne trouve de refuge que dans la croyance à « cette république mondiale, ce gouvernement rationnel du monde » qui seul en assurera l'ordre et la sécurité, réalisant ainsi la grande paix si chèrement préparée par tant de sang et de larmes. Mais comment

croire à Dieu? lui objecte Letty, sa belle-fille, la veuve de son fils tué à la guerre ; comment croire à Dieu, puisqu'il permet ces choses? Alors M. Britling expose sa foi. L'objection de Letty ne se rapporte qu'au Dieu des théologiens, ce Dieu omnipotent, infini dans tous les sens. « Mais le clair bon sens de l'humanité a vu plus juste... Après tout, le vrai Dieu des chrétiens, c'est le Christ, et non le Dieu tout-puissant ; un pauvre Dieu blessé, bafoué, cloué sur la croix de la matière. Il triomphera quelque jour, mais il n'est pas juste de lui imputer tout ce qui est à l'heure actuelle. Dieu n'est pas absolu ; Dieu est relatif. Un Dieu relatif, qui lutte avec nous, comme nous, — c'est là l'essence de toute religion. » Dieu est circonscrit par la Nature et la Nécessité, plus grand qu'elles, — car il est esprit et elles sont aveugles, — mais ne les régissant pas : pas encore... M. Britling, interprète de Wells, désigne encore Dieu comme « la chose intime par excellence » et l'oppose à la Nécessité, qui est « chose ultime ». Un peu plus loin, il l'appelle « un Dieu complexe, intime et fraternel ».

Dans *l'Ame d'un évêque*, M. Wells nous retrace la « conversion » d'un évêque anglican à la foi nouvelle. L'énorme et effroyable conflit n'a été possible que parce que les hommes avaient oublié Dieu ; il ne finira vraiment, pour ne plus renaître, que s'ils reviennent à Dieu, si Dieu règne en souverain dans les républiques humaines, assurant ainsi la paix du monde, à jamais...

La guerre a donc précipité l'évolution philosophique de M. Wells ; elle l'a incliné à préciser sa pensée religieuse, à lui donner une forme plus concrète ; mais elle ne lui a pas inspiré la solution à laquelle il aboutit et qui est le terme logique de cette évolution. Ce qui a conduit M. Wells à chercher le salut du monde, en même temps que celui de l'individu, dans la reconnaissance universelle de la souveraineté de Dieu, c'est son amour de l'ordre, de l'organisation rationnelle, c'est sa haine du gaspillage et du gâchis ; c'est l'immense désir qu'il éprouve de mettre fin à l'incohérence dans laquelle s'agite notre pauvre humanité. A la recherche d'un principe de l'Ordre et du Bien, il ne l'a trouvé qu'en Dieu. Bien d'autres philosophes avant lui ont connu la même aventure. Mais ils n'avaient pas suivi le même chemin. Dieu était le terme de leur dialectique : ils montaient à lui en quelque sorte par l'échelle des idées. Wells affirme Dieu comme un postulat de nos aspirations à l'ordre et de l'action collective qui seule permettra de le réaliser. C'est l'attitude pragmatique. D'autre part, les philosophes n'ont conçu et « posé » Dieu que comme l'Être absolu, infini et parfait ; M. Wells le sent, le perçoit comme fini et relatif, comme une force bienfaisante et limitée, supérieure à la nôtre et seule capable de la diriger, de la soutenir. Enfin le Dieu des philosophes est transcendant au monde, tandis que celui de Wells nous est immanent à nous-mêmes ; il est le Dieu « intime » qui lutte

avec nous et par qui l'ordre remportera la victoire, en même temps que les hommes et les peuples trouveront la paix.

Le Dieu des philosophes est connu par la raison, qui l'exige. Le Dieu du christianisme est connu par la Révélation, qui l'impose. Il s'en faut d'ailleurs qu'on ne puisse accorder la Révélation et la Raison. Le Dieu de Wells ne se rattache guère qu'à l'expérience religieuse, telle que l'entendait William James. Quelle est la valeur de cette expérience toute personnelle, intime? M. Wells affirme que « cette expérience capitale est une perception certaine, immédiate de Dieu ». Que répondra-t-il à ceux qui, ne l'éprouvant pas, l'ignorent pour leur compte et la nient? A peine l'a-t-on éprouvée, « il semble que, sur tous les points, on se sente en contact avec un être de même nature, sympathique, incommensurablement plus sage, stable et désintéressé... A partir de cet instant, on s'en va par le monde comme celui qui, après avoir été solitaire, a trouvé un ami, comme quelqu'un qui a découvert la solution de toutes ses perplexités. On sait qu'il y a une puissance luttant avec nous contre le désordre et le mal qui règnent en nous et autour de nous. Le cœur est inondé d'une joie et d'un courage profonds et durables. » C'est le langage même de la foi la plus haute et la plus pure. Mais la foi de M. Wells ne repose sur rien. Il le reconnaît lui-même et, généralisant son propre état, il proclame que ce doit être là, désormais, toute la religion. « La religion moderne fonde sa connaissance de Dieu, et ses affirmations au sujet de Dieu, entièrement sur l'expérience. Elle a rencontré Dieu. Elle ne raisonne pas sur Dieu, elle raconte. Elle raconte... comme on parlerait d'un ami secourable, d'une heureuse aventure, d'une belle chose trouvée au bord du chemin. » Donnons donc à la foi de M. Wells le seul nom qui lui convienne : c'est une fantaisie religieuse.

Nous n'aurions pas de peine à nous en convaincre davantage, à mesure que nous regarderions de plus près sa conception de Dieu. Rien de plus vague, de plus inconsistant, de plus purement métaphorique. « En premier lieu, *Dieu est courage.* » M. Wells écrit ces trois mots en lettres capitales et passe, sans autre explication, à un second caractère : « Ensuite Dieu est une personne », — mais non point au sens chrétien. « C'est un être qui fait partie de l'esprit des hommes et qui y habite. » Il a commencé « quelque part, à l'aube de l'humanité », et « il grandit avec l'humanité ». M. Wells prévoit une objection : bien qu'il ait à plusieurs reprises, et en particulier dans une note de 1917 ajoutée à la dernière édition de *First and Last Things*, appelé Dieu « l'esprit de l'espèce », il ne veut pas qu'on lui reproche de personnifier sous le nom de Dieu l'esprit collectif et le dessein collectif de la race humaine. Point du tout, répond-il, « Dieu n'est point une abstraction, un artifice de la parole. Il est aussi réel qu'un coup de baïonnette ou qu'un baiser ». Et il ajoute, pour préciser, que Dieu est jeunesse, qu'il est aussi amour, à la condition de bien entendre l'idée exprimée par ce mot : « Tous les genres

d'amour sont des fenêtres par lesquelles notre regard s'évade de la prison du moi ; mais Dieu, c'est la porte ouverte par laquelle nous sortons librement. » Nous touchons à l'extravagance.

Mais reconnaissons du moins chez Wells une pensée active, qui cherche à accorder ses tendances diverses et à dominer sa confusion. Elle essaie de concilier le naturalisme emprunté à la science avec le pragmatisme reçu de William James et le mysticisme hérité de la tradition puritaine. On comprend l'évolution d'un esprit ainsi formé, épris de logique et doué du sens de la vie, dominé en même temps par l'imagination constructive. M. Wells a senti plus fortement qu'aucun de ses contemporains la nécessité de l'ordre. Il en est venu à reconnaître et à proclamer l'impossibilité de concevoir le règne de l'ordre sans l'avènement du règne de Dieu. Et ses derniers romans, ses derniers ouvrages de doctrine proclament la souveraineté universelle de Dieu, l'identité du progrès avec l'avènement du royaume de Dieu. Sur le premier point, la pensée de Wells est très forte. Elle triomphe avec éclat du « scientisme » et apporte une magistrale réplique à ses négations. Mais la tâche devient beaucoup moins aisée pour M. Wells, dès qu'il s'applique à formuler la religion nouvelle.

Fort empêché de la définir sans rien emprunter au christianisme, il est pourtant préoccupé surtout de l'en distinguer. De là, sans doute, ses difficultés et son embarras. Son Dieu fini, relatif, révélé par l'expérience intime, n'est qu'un notion contradictoire, qui ne saurait répondre aux exigences formulées par ailleurs avec tant de force. Rien ne nous assure que l'évolution de la pensée religieuse de Wells soit achevée. Mais si elle n'a pas dit son dernier mot, rien ne permet d'espérer qu'elle opère jamais le changement de front, et au sens précis du terme, la « conversion » qui la dégagerait des vapeurs et des nuées d'une religiosité vague pour l'orienter vers la lumière de la foi. Elle poursuit son chemin, mais dans son propre sens, et il y a tout lieu de croire qu'elle s'y avancera aussi loin que possible, je veux dire jusqu'aux confins de la libre pensée et de la croyance. Elle sera alors plus loin que jamais de la religion, puisqu'elle aura essayé de lui substituer un de ces succédanés grâce auxquels des empiriques cherchent à pallier un mal qu'ils ne peuvent guérir, à tromper des exigences qu'ils ne sauraient ni contester ni satisfaire.

Firmin Roz.

LES BEAUX-ARTS

DÉODAT DE SÉVERAC

Rien ne peut donner une idée du chaud foyer de vie que furent l'intelligence et le cœur de Déodat de Séverac ! Allez à Saint-Félix-de-Lauraguais, son village natal, allez à Céret, au cœur de ce Vallespir dont son âme d'artiste avait épousé la grâce enchanteresse. A causer avec l'un, avec l'autre, vous comprendrez à quel point de Séverac fut aimé de ceux qui l'approchèrent et combien il était digne de l'être. D'une simplicité absolue, accueillant à tous, il ne savait dire « non » à personne ; et une voix plus autorisée qu'aucune autre osait proclamer dans l'église de Céret, au jour de ses obsèques, devant une foule désolée dont une partie seulement avait pu pénétrer sous les voûtes, que la bonté de Déodat de Séverac fut presque excessive. On eût pu craindre que cette simplicité de manières, que cette bonté et ce « bon garçonnisme » empêchassent l'artiste de s'imposer à ceux qui le voyaient tous les jours de trop près. Eh bien ! non ; la puissance qui, avec une noblesse innée, émanait de la haute figure brune, un peu massive, et fine pourtant, de ce Languedocien de race et de ce gai compagnon, cette puissance, dis-je, était telle que tous, et ces paysans du Lauraguais, dont il était un peu le chef en même temps que l'enfant et toujours l'ami, et cette étonnante population cérétane, folle de chants et danse, que tous ici et là comprirent ce qu'était leur cher « Déodat », ainsi que les uns et les autres l'appelaient : un très grand, un génial artiste.

Du génie il eut d'abord certaines marques morales, rares comme le génie lui-même ; et il fut un artiste dans le plus beau sens du mot.

Son désintéressement allait, disent ceux qui l'ont le mieux connu, jusqu'à l'indifférence touchant ses propres œuvres ; il prodiguait au contraire sa sympathie aux œuvres des autres, et il ne se départait un peu de son indulgence générale que lorsqu'il sentait percer chez tel ou tel cette sorte de sectarisme esthétique, dont il était, lui, totalement exempt. Car il était l'indépendance même : respectueux admirateur du haut mérite de son maître Vincent d'Indy et adepte de sa forte technique, d'autre part séduit par les audacieuses et exquises trouvailles harmoniques d'un Claude Debussy, lui-même plutôt harmoniste que contrepointiste, il ne s'affilia jamais à aucune chapelle, pas plus à la chapelle de « l'écriture horizontale » qu'à celle de « l'écriture verticale » ; il souriait de ceux qui combattaient entre eux à coup *d'indysmes* et de *debussysmes*, et ne cherchant, quant à lui, à réussir contre personne, tout au plus peut-on dire qu'il lutta parfois pour défendre — oh ! sans âpreté aucune — les droits de la mélodie injustement dédaignée. Sûr de sa force, ne prenant ombrage de qui que ce fût, ne craignant rien d'influences qu'il dominait, critiquait et filtrait, sans orgueil et semblant faire bon marché de sa renommée, enfin rien moins que pédant, il ne songea qu'à s'exprimer lui-même, pour son plaisir ; et parce qu'il avait quelque chose à dire, et qu'il avait une manière à lui de le dire, ce qui sortait de sa plume avait toujours prise sur nos oreilles et aussi sur notre cœur.

Qu'est-ce qui faisait donc la force de Séverac, et à quelles sources s'alimenta son génie? Sa force fut à la fois dans une sensibilité extraordinairement aiguë et profonde, et dans un don d'expression semblant, à certains égards, tenir du prodige. La grande source où s'alimenta le génie du musicien, ce fut la nature, plus exactement le terroir languedocien, qu'il aima au point, comme il l'a écrit lui-même, de se « décentraliser », de délaisser les milieux parisiens où il était pourtant fêté, pour aller vivre à Saint-Félix-de-Lauraguais, puis à Céret en Roussillon. Véritable apôtre de la décentralisation et prêchant d'exemple, Séverac affirma ainsi sa volonté de vivre en contact constant avec la terre de notre Midi ; et principalement à Saint-Félix où il retrouvait les frais émois de ses années d'enfance, mêlés à l'atmosphère des vieilles et saintes traditions auxquelles il se fit honneur de rester toujours fidèle, ses sens comme son cœur largement et délicatement ouverts à toutes les impressions de cette chaude campagne, il écouta, avec les voix de la nature et les mille bruits de la vie rustique, d'une part les hymnes de la liturgie, d'autre part ces chants de travail ou d'amour nés souvent eux-mêmes dans l'église du village, fleurs de l'âme paysanne que parfumait de poésie le souffle de l'autan. Il se souviendra des uns et des autres, mais pour

n'en conserver que la substance, n'astreignant pas son droit d'artiste créateur à une reproduction littérale de ces chants. Il écouta, il regarda peut-être davantage encore, et comme le don de la peinture était en même temps que le don de la musique dans son atavisme paternel, — lui-même peignait à ses moments perdus, — ces dons se fondirent véritablement en lui par une de ces rencontres merveilleuses de la nature qui nous feraient parfois nous demander si nous ne sommes pas les jouets d'une illusion : « Ce n'est pas musicien que j'aurais dû être, mais peintre », disait-il un jour. Faut-il voir dans ce mot une simple boutade? Ou bien l'expression de ce découragement de l'artiste sentant son impuissance à reproduire les grandes réalités qu'il contemple avec amour et qui dépasseront toujours en un sens les créations de l'art humain? Ce mot, en tout cas, me semble déceler ce qui fut sans doute la suprême ambition de Séverac, ou mieux l'aspiration naturelle de son génie, à savoir d'être en musique un évocateur et un peintre.

Un musicien *peintre!* Comment imaginer qu'avec des sons et des rythmes, le musicien puisse, non pas, bien entendu, faire *voir* quoi que ce soit, mais qu'il puisse suggérer des impressions visuelles, des impressions de paysages, qui soient approximativement les mêmes chez tous? C'est pourtant ce qu'a fait Beethoven, et la *Symphonie pastorale* est à jamais l'indéniable affirmation de ce que l'on peut appeler le « paysage musical », ou si l'on aime mieux, la « musique de paysage ». Eh bien! en dépit de différences sensibles, tenant soit au caractère du paysage évoqué, soit surtout à la nature du pittoresque ou du sentiment humain, soit enfin au détail de l'expression musicale, les choses se sont passées pour Séverac tout comme pour Beethoven. La musique latente de la campagne, Séverac, lui aussi, l'a entendue, et plus réellement ou plus complètement que le pauvre Beethoven ; et il l'a lui aussi entendue dans ses oreilles, et dans son cœur qu'imprégnait une ardente et délicate et mystique rusticité ; elle s'est enfin réfractée à travers le prisme de son tempérament de poète et de peintre musicien. Et il faut bien admettre sans doute et *a priori* que dans son ensemble le paysage de la *Symphonie pastorale* portât le reflet de cette riante campagne viennoise où Beethoven errait dans le délire de joie de ses fiançailles avec Thérèse de Brunswick ; mais, et ce sera là une première différence entre les deux artistes, le paysage de Beethoven conservait malgré tout un caractère de généralité, au lieu que le paysage de Séverac nous apparaît comme nettement français et français du Midi. La tradition du paysage méridional français en musique remonte à Gounod et avait été reprise par Bizet. Qui songerait à nier la couleur provençale de

Mireille, cette couleur où le musicien avait voulu se baigner lui-même en allant passer plusieurs semaines à Saint-Rémy-de-Provence, près de Mistral? Mais qui pourrait nier la couleur provençale de *l'Arlésienne?* Sur Bizet comme sur Gounod, de Séverac eut cette supériorité que lui était vraiment du Midi, et d'un certain Midi : ce Lauraguais qu'il évoque dans le *Chant de la terre*, sa première œuvre de piano publiée, et dans *En Languedoc*, il le ressentait dans les fibres les plus intimes de son être ; tout lui en était familier, il en était vraiment pénétré, physiquement et moralement. Mais c'est le détail de ces évocations qu'il faudrait étudier et qui révèle un artiste étonnamment original, exceptionnellement doué. Avec quel bonheur Séverac notera les éléments sonores que la réalité lui fournit et surtout enveloppera de paysage le motif précis d'imitation, qu'il s'agisse du balancement d'une barque ou du léger galop d'un cheval, des sonnailles des bêtes, du chalumeau d'un berger, des cris de la poule et de la pintade ! Les poules et les pintades du Lauraguais ! Nous les entendons dans la rumeur ensoleillée du mas en fête, surtout *le Jour de la foire*, dans ce dernier tableau de la suite *En Languedoc*, dont il est, je crois bien, la page la plus réussie, comme évocation pure. Un élément sonore, musical dois-je dire, du paysage, absent de la *Symphonie pastorale*, et dont Séverac a tiré un très fréquent et très heureux parti : les cloches des villages. Angélus de l'aube, angélus du soir, glas funèbres, cloches nuptiales, que d'effets charmants ou émouvants, qui seraient à analyser de près ! En dehors même des carillons proprement dits, ce sont très souvent des sonorités de cloches, qui rêvent ou explosent dans le paysage que l'on dirait alors en prière. Et sur tout cela quels tons chauds ! quelle palette ! et quelle fine ou puissante sensualité jointe à quel doux ou ardent mysticisme ! De mysticisme, de sentiment religieux, pas l'ombre dans Beethoven ; ceci dit en passant, et non comme une critique, mais comme une simple constatation : le chant d'action de grâces qui suit « l'Orage » n'a rien, à mon sens, d'un hymne pieux ; ce sont les accents de l'allégresse humaine s'élevant du sein du paysage éclairci, lavé, sonnant clair, du paysage où le soleil a reparu. Dans la *Symphonie pastorale* il y avait de la fraîcheur et de la lumière ; ici, c'est la couleur que l'on remarque, une couleur dont nous ne pouvons évidemment qu'imaginer, que voir en rêve les gammes immatérielles, mais qui existe pourtant. Il n'y a pas à dire, Séverac est en musique un *coloriste*. Il n'est pas le seul en France, et il faut nommer parmi les jeunes au moins Paul Ladmirault, l'évocateur prestigieux du paysage breton ; mais le coloris de Séverac est autrement chaud, et aucun voile de brume ne tamise ici la lumière. Même,

si nous cherchions à Séverac et à son Lauragais une parenté parmi les peintres de la région languedocienne, plutôt qu'à J.-P. Laurens, son voisin de Fourquevaux, c'est à Henri Martin que nous penserions. Jean-Paul Laurens, d'ailleurs, a voulu donner une synthèse du pays lauragais considéré comme terre de labour, sans ombre ni fraîcheur, sous un ciel d'outremer. Or, il est au sein de cette terre des replis ombreux, des coins verts que Séverac n'oublie pas : ici, une prairie, une fontaine ombragée de cyprès, où le cavalier fait halte, là un étang où le poète rêve dans les vapeurs du soir. Ombre, lumière et couleur, tout cela est rendu comment? Par des combinaisons sonores, et, chose à noter, sans le secours des timbres de l'orchestre. Et Séverac n'était pas pianiste ! Je veux dire qu'il n'était pas virtuose ; mais sans être pianiste virtuose, il connaissait son clavier, il avait appris à le connaître lentement sans doute, dans les longues improvisations et dans un incessant travail intérieur. Ce que ce métier, où la franchise originale ne fait que servir la riche sensibilité du musicien, suppose de recherches conscientes ou inconscientes, notées ou non écrites, est inouï. Quel métier, toujours sensible, jamais abstrait ! Quelle ingéniosité dans l'emploi de procédés d'un effet toujours obtenu ! Comme Séverac s'entend ici à estomper ses sonorités qu'il noie en quelque sorte dans une double pédale harmonique, là à faire sonner distinctement, à faire crier parfois ses quintes, ses quartes surtout ! Quelles heureuses oppositions du registre grave et du registre aigu, ou même suraigu, des tonalités sombres ou lumineuses, des accords brouillés et des accords clairs, et partout de l'harmonie consonante et de l'harmonie dissonante, suprême ouvrière des colorations musicales, dont le rôle, est-il besoin de le souligner, est réduit, chez Beethoven, au minimum, un minimum non négligeable, il est vrai. Je me reprends ; il y aurait plutôt dans la *peinture* de Séverac prédominance de l'harmonie consonante ; le maître a une prédilection pour les accords parfaits sonnant dans le médium et se suivant par degrés conjoints, accords qu'il fausse souvent d'ailleurs par une seconde ou par une septième, — ce qui théoriquement revient au même ; — et ce sont certaines de ces suites harmoniques, toutes personnelles, qui me paraissent contribuer à produire chez de Séverac les colorations les plus chaudes en même temps que les plus douces. Mais, quelque trait d'expression que l'on puisse relever chez un musicien quelconque et de façon plus ou moins nette, et qu'il s'agisse, comme ici, de paysage, ou qu'il s'agisse de sentiment pur, il faut toujours admettre que la sensibilité mûrie de l'artiste inspiré guide ses doigts ou sa plume vers la réalisation d'un idéal intérieur, laquelle reste, en fin de compte et en

désespoir d'analyse, le secret du génie, — quand le génie a bien en main, si je puis dire, son instrument, qu'il a lui-même sensibilisé et auquel il sait faire rendre dès lors tous les effets qu'il lui plaît. Que nous importe qu'il y ait du Debussy dans les harmonies de *En Languedoc*, comme il y a du d'Indy dans la construction de l'œuvre? Du moment que l'un et l'autre sont fondus dans la puissante personnalité de Séverac, personnalité qui s'affirme par certains traits particuliers et constants, par la riche plénitude d'une pâte sonore volontiers épaisse, mais où l'air circule, par une allure plutôt nerveuse, sensible dans certains rythmes ainsi que dans l'usage très étendu des sons secs et des appoggiatures brèves, surtout par la puissance de l'évocation pittoresque et par l'intensité du sentiment, lequel hésite entre une joie exubérante et une fine mélancolie dont on ne sait si elle est dans l'âme du musicien ou dans le paysage lui-même. La part du sentiment humain était peut-être plus considérable, elle était surtout plus précisée dans le *Chant de la terre*. Mais l'émotion, douce ou passionnée, violente ou tendre, est-il une seule mesure de *En Languedoc* d'où elle soit absente? De Séverac écrivant *En Languedoc*, c'est Millet peignant l'église de Gréville. Et il est une page de cette suite où le sentiment humain prend une précision et une intensité singulières ; c'est ce *Coin de cimetière au printemps*, que le musicien conçut, m'a-t-il été dit, le jour des obsèques de son père à Saint-Félix. Sur un fond de paysage tour à tour sombre et lumineux, une plainte qui supplie ; le printemps chaud, la montée fourmillante des sèves dans la terre des morts, murmures d'oiseaux dans la feuillée, échos lointains de l'église qui sonne encore et du mas en rumeur, et voici le chant du *Dies iræ*, rappel de la pensée de la mort au sein même de la vie, fusion intime du printemps et de la douleur qui s'exaltent ensemble... Cimetière de Saint-Félix où le maître enlevé dans la force de l'âge dort son éternel sommeil.

C'est vers 1905 que Déodat de Séverac commença à prendre contact avec le Roussillon, où il devait, séduit par la douceur du climat, par la splendeur charmante du paysage et par le pittoresque d'un milieu populaire très accueillant, se fixer, à Céret, en 1910. Il ne laissait d'ailleurs jamais un long temps s'écouler sans aller revoir son village natal, auquel il conserva jusqu'au dernier jour la plus filiale affection. Le poète Brizeux, rencontrant un jour en Italie un joueur de *piva* et évoquant aussitôt les cornemuses de sa pensive Bretagne, entendait se répondre en lui les voix de ces deux pays, « l'un si cher à *son* cœur, l'autre à *ses* yeux si doux ». Sans vouloir insinuer, certes, que Séverac ne donna pas de son cœur au terroir roussillonnais, — que penseraient ceux qui acclamèrent à Perpignan

sa *Cantate du Vallespir?* Et que diraient ses amis de Céret? — je veux simplement remarquer que les œuvres de paysage qu'il a conçues dans la région roussillonnaise ou catalane sont, à mes yeux, conçues moins en profondeur, sont moins riches de sentiment intime que le *Chant de la terre* et *En Languedoc*, qu'elles sont en somme davantage des œuvres de pur pittoresque, bien que la mélodie, au moins dans *Cerdaña*, tienne une grande place.

Œuvre toute exubérante, charmante, d'une expression plus originale, en tant que plus dégagée d'influences, — au moins de l'influence d'indyste et de l'influence debussyste ; car on y pourrait songer à une influence, assez naturelle ici, des musiciens d'Espagne, surtout d'Albeniz, moins touffue aussi, et témoignant d'une maîtrise peut-être plus parfaite encore du clavier et de ses possibilités d'expression sonore dans l'opposition des valeurs, enfin d'un effet plus sûr à une première audition, et par le fait même de son caractère plus mélodique, *Cerdaña* est une suite de tableaux faits pour charmer les yeux en même temps que les oreilles. Nous en aimons le soleil, la légèreté d'atmosphère, la claire lumière que le musicien distribue inégalement sur les différentes parties de sa suite. Mais pourquoi la mélancolie que nous sentions déjà dans plus d'une page de *En Languedoc* s'accuse-t-elle ici dans cette joie sonore de l'air et jusque dans le souvenir d'un après-midi de fête? Cette mélancolie qui tient surtout, musicalement, à ce fait que presque toutes les mélodies sont dans le mode mineur, cette fine et pénétrante mélancolie est au fond, je le crois du moins, dans l'âme même du promeneur qui nous invite à le suivre en pensée aux diverses étapes de son voyage, à Puigcerda, à Fontromeu, à Livia. N'arrive-t-il pas souvent que l'homme, du seul fait qu'il dépayse son cœur et quitte avec l'ombre de son clocher l'horizon familier des champs paternels, sent monter en lui cette tristesse, sans cause, dit-on, que tout cœur délicat sécrète et où il trouve comme un sombre plaisir? Évidemment, nous nous sentons ici très loin du Lauragais. Nous sommes dans l'atmosphère espagnole de la Cerdagne. Si nous entendons parfois encore le son des cloches, ce ne sont plus les carillons de la région toulousaine, qui étaient peut-être moins clairs, plus rauques, qui étaient aussi plus tendres. Jusqu'aux chants de la liturgie qui prennent ici, par la vêture harmonique et par certains effets de rythme à l'espagnole, une coloration différente ; ainsi, ce *Vexilla regis*, thème de l'admirable complainte des *Muletiers devant le Christ de Llivia*, une des pages maîtresses de l'œuvre de piano de Séverac. Mais il faut toujours se garder de forcer ses impressions ; et la nostalgie que nous croyons sentir dans la plupart des souvenirs de cette pro-

menade en Cerdagne ne doit pas fermer notre cœur à la gaieté populaire très franche qui éclate au début du tableau des *Ménétriers et Glaneuses*, avec cette danse locale, cette *Sardane* qui fait corner à nos oreilles les *primes* et les *tanors* de l'orchestre catalan, thème des ménétriers auquel s'opposera le chant plaintif des glaneuses.

Il y eut un jour, au moins, où Séverac, on peut le dire, fit de la joie musicale avec les claires images du pays roussillonnais. Non précisément quand il évoqua ses fraîches baigneuses s'ébrouant au soleil dans les flots de la mer de Banyuls. Ce fut plutôt le jour où, sur cette même côte catalane, à l'ombre des lauriers-roses, il goûta en artiste amusé la joie folle d'un carnaval populaire. Il y a bien encore un peu de mélancolie, çà et là, comme par bouffées légères, entre les danses ; mais il y a surtout de la gaieté, et de l'esprit, et de la drôlerie musicale. C'est, après le pas redoublé de la *Banda municipal*, la petite *Valse des carabiniers*, dont le sentimentalisme quelque peu vulgaire (Séverac le sait et s'en amuse) s'épanouit à l'arrivée de la Naïade de Banyuls dont la jupe froufroute, et de la grâce, — et de la couleur, encore et toujours, par touches vives, que le musicien semble arracher au clavier avec une nerveuse brusquerie, ou qu'il pose avec douceur dans le bain lumineux d'une harmonie chatoyante. Ces pages étaient dédiées par Séverac à la mémoire de trois maîtres aimés, comme lui de la famille française, ou latine, Charles Bordes, son confrère en régionalisme, Emmanuel Chabrier, l'étincelant animateur d'*España*, enfin le cher Albeniz dont il évoquait déjà la chaude exubérance un peu sœur de la sienne dans cette page charmante des fêtes de Puigcerda, où aussi bien l'on pourrait voir comme le germe des *Lauriers-roses ;* à Chabrier, il dédie spécialement un *Scherzo-valse*, c'était indiqué ; à Bordes qui aimait les danses basques, un vif 5-8 ; la mention d'Albeniz a dû sauter à la typographie, ou bien avait été omise dans le manuscrit ; mais nous jurerions que le souvenir de l'auteur des *Chants d'Espagne* et d'*Iberia* vit dans toute la première partie ; à qui surtout mieux qu'à lui pouvait être dédiée cette *Sardane* adorable de grâce rythmique et sonnant si clair dans la douce et lumineuse tonalité de *la bémol* majeur? Annoncée, selon l'usage catalan, par la mélodie grêle du *fluviol*, elle est un peu, avec la réminiscence mélancolique qui se dessinera plus loin en *si* mineur, dans un rythme lent de barcarolle, elle est un peu, dis-je, le centre de cette œuvre délicieuse, équilibrée avec fantaisie, heurtée avec souplesse, où il y a de tout, où l'on entend le tambour, la trompette et le cornet à pistons, jusqu'à une boîte à musique, sans compter les instruments catalans, où enfin l'on voit vers les dernières pages apparaître « l'ombre charmante du vieux Daquin », avec ses coucous,

dont notre Séverac fait une petite fugue, la plus cocassement drôle qu'il soit possible.

Évocateur et coloriste dans ce carnaval catalan, Séverac l'avait été également dans ces ravissantes scènes d'enfants qu'il publia sous le tire *En vacances*, avec une *Invocation à Schumann;* fines images d'un romantisme familial dans le soleil des grandes vacances d'autrefois. Quels trésors de bonté sont enclos en ces pages ! De quelle tendre poésie y sont entourées la grâce et la faiblesse de l'enfance ! Quel ami ces doux êtres avaient en de Séverac ! Et connaissez-vous la berceuse qu'il écrivait en janvier 1914 pour sa fille alors tout enfant et pour une petite nièce, pour Magali et pour Césette, *Ma Poupée chérie...*?

Évocateur et coloriste fut encore de Séverac dans ses mélodies et dans son œuvre dramatique, où se font aimer plus que nulle part ailleurs ce sentiment profond, ces parfums du terroir qui demeurent l'essence intime infiniment précieuse de son inspiration. Je pense surtout au *Cœur du moulin*, conçu à Saint-Félix, achevé dans la joie torride des vendanges. Quand on connaît *le Cœur du moulin*, on n'est pas surpris du culte fervent que Séverac avait voué à Mistral et à Francis Jammes, culte qui, disons-le en passant, supposait chez lui cet affinement général de l'esprit et du goût sans lequel il n'est pas de vrai grand artiste. Et ce n'est pas seulement dans ces tableaux où chantent les voix de la campagne lauragaise mêlées aux souvenirs de l'enfance que Séverac nous apparaît évocateur et coloriste, c'est aussi dans la partie chrétienne de son œuvre dramatique, dans *Héliogabale*, où, par un coup de génie et après une sérieuse étude préalable, Séverac introduisit le nasillement éclatant de la *cobla* catalane. Et même en ses pages d'orgue — l'orgue fut le véritable instrument de Séverac — et jusqu'aux plus anciennes, celles qui datent de ses années d'école, la science ni n'étouffe l'ardeur mystique ni n'éteint cette chaleur colorée qui fut la marque la plus originale de sa puissance créatrice.

Bizet, disait Nietzsche, a « inventé le Midi de la musique ». « Le grand Bizet », écrivait à son tour de Séverac, semblant affirmer implicitement par ce simple mot qu'il était de sa lignée : oui, assurément, celui qui a écrit *le Cœur du moulin* et *Héliogabale* est le digne héritier de l'auteur de *Carmen* et de *l'Arlésienne*. Lui aussi a possédé cette puissance dramatique issue d'un cœur vibrant et tendre, cette franchise simple et savoureuse d'une expression à laquelle nul ne résiste, lui aussi a eu, et à un degré peut-être supérieur encore, le don de la lumière chaude et de la couleur. Et il est bien un musicien du Midi, il l'est dans un sens strict, et comme personne ne l'avait été

avant lui. Il y a une musique des paysages méridionaux qu'il a, peut-on dire, créée de toutes pièces. Et il pouvait être avec une égale puissance le chantre de l'âme méridionale. Que verrons-nous, hélas ! des *Antibel*, cette *Arlésienne* du Quercy? Quelle œuvre exquise et puissante pouvait naître de l'union de ces deux génies de Déodat de Séverac et d'Émile Pouvillon ! Qu'il s'en soit allé avec ses *Antibel*, comme Bizet s'en fut avec son *Cid*, tout composé, achevé, écrit dans sa tête ! Payer d'une perte aussi douloureuse pour l'art français cette mémoire prodigieuse qui fut bien encore, chez Séverac comme chez Bizet, une marque souveraine du génie musical ! Et que verrons-nous de ce vaste poème de *Méditerranée*, où les voix, les chœurs et la danse devaient concourir à l'expression d'une beauté radieuse, en réaction éclatante contre « les brouillards du Nord, de tous les Nords », ainsi qu'il écrivait lui-même, une œuvre qui, allant au delà du point de vue régionaliste français, eût été comme un symbole avant-coureur de cette union des peuples latins que nous appelons de tous nos vœux?

Quelle tristesse aujourd'hui nous serre le cœur à la pensée de tout ce que nous pouvions attendre d'une aussi admirable organisation d'artiste ! Quel silence depuis un an pèse sur notre Occitanie ! Quel silence et quel vide ! Est-il donc vrai que les cloches de Saint-Félix-de-Lauraguais prolongent encore leurs ondes sur le soleil bleu des lourdes moissons et sur la fraîcheur des prairies? Est-il vrai qu'à Céret les roses fleurissent et que les rossignols chantent dans le bosquet virgilien, près de la fontaine d'où cet amant de la beauté latine, qui fut un fervent humaniste, aimait apercevoir au loin, entre le massif du Canigou et les monts Albères, la ligne d'azur sombre de la Méditerranée? Est-il vrai que tout ce printemps s'épanouisse et que ne soit plus là celui dont les oreilles captaient jalousement tous ces bruits et tous ces chants? celui dont les yeux et le cœur s'emplissaient de tous les aspects, humbles ou splendides, de ces paysages aimés? Que nous reste-t-il qu'à aimer nous-mêmes, qu'à tâcher de mieux aimer encore l'œuvre que Déodat de Séverac nous laisse? Elle est de bon conseil. Loin de nous détourner des objets de nos affections les plus naturelles et les plus saintes, elle nous y ramènerait plutôt, nous apprenant à y mieux sentir, avec toute leur haute essence morale, ce qu'un art original et franc, né dans un noble cœur et expression d'un tempérament puissant vivifié par le souffle de la terre maternelle, peut y mettre de charme poétique et de sérénité.

Léon Moulin.

L'HISTOIRE

LA DEUXIÈME GUERRE DE CENT ANS

Au premier coup d'œil jeté sur une carte, l'Europe apparaît comme une péninsule asiatique de plus en plus effilée et de plus en plus compliquée à mesure qu'on s'avance vers l'Occident. La mer Noire et la mer Baltique sont séparées par 1 100 kilomètres de terre. Il n'y en a plus que 400 entre le golfe de Gascogne et la Méditerranée. Cet isthme étroit est comme l'axe naturel de la France.

Depuis Strabon, aucun géographe n'a manqué de faire ressortir les avantages de cet agencement : heureux mélange d'influences océaniques et d'influences continentales, richesse des articulations et du relief, variété et abondance des ressources végétales, facilités de communication et de commerce, possibilités de développement pour ainsi dire sans limites. Tout cela a été dit et redit. Tout cela est parfaitement exact. Mais il y aurait lieu aussi de présenter la contre-partie, de montrer les inconvénients et les dangers.

Ayant vue sur deux mers, adhérant à l'Europe centrale sur un large front, la France est une puissance à la fois maritime et continentale et cette dualité naturelle se traduit dans son histoire par une dualité politique, cause de mille embarras et de mille complications. Dès que Philippe Auguste et saint Louis eurent réuni au domaine royal la Normandie et le Languedoc, la nation française fut sollicitée de deux côtés : par la terre qui la réclamait pour des besognes ingrates mais nécessaires ; par la mer qui l'invitait aux

aventures lointaines et aux expéditions profitables. Sans doute, les Français sont en majorité des terriens, attachés au sol, voués depuis des générations à la culture de leurs champs et limitant volontiers leur horizon au clocher de leur village ; mais, à côté de ces intérêts agricoles, il y a toujours eu chez nous de puissants intérêts industriels, commerciaux et maritimes dont la défense ne pourrait être négligée sans porter atteinte à la bonne économie du pays.

Notre politique extérieure doit tenir compte de ces deux éléments. Elle doit à chaque instant les mesurer, les doser et les accorder ; elle doit distinguer le principal, le pousser au premier rang de ses préoccupations, lui subordonner le reste, sans toutefois consentir à des abandons complets et à des sacrifices définitifs. Cela n'est pas une tâche facile et si l'on n'y apporte pas des principes arrêtés, des recettes éprouvées, de l'esprit de suite, de la méthode et de la fermeté, on tombe facilement dans la plus effroyable confusion et dans la plus piteuse impuissance. N'avons-nous pas vu ces derniers mois toutes les questions continentales, maritimes, coloniales, douanières, militaires et économiques, — réparations, accord d'Angora, occupation de la Rhénanie, accord du Pacifique, surveillance de l'Allemagne, désarmement naval, — s'enchevêtrer les unes dans les autres, multiplier leurs difficultés l'une par l'autre au point de devenir inintelligibles et peut-être insolubles?

Les erreurs d'orientation sont pour nous d'autant plus à craindre que la nature peu clémente nous a donné un voisin insupportable, amateur de mauvais coups, aimant la guerre, oscillant sans cesse entre l'anarchie et l'impérialisme, n'arrivant pas à se fixer en une forme d'organisation qui ne soit en même temps une menace pour l'étranger. La moindre diminution de nos forces lui inspire presque infailliblement l'idée de profiter de notre faiblesse pour nous envahir et il s'écoule peu de temps entre le jour où notre politique commet une faute et celui où nous en subissons les conséquences.

L'Angleterre se trouve dans une situation beaucoup plus favorisée. Elle ne craint ni pour son existence, ni pour sa sécurité. Les vagues et les tempêtes la protègent contre l'invasion. Les agitations du continent ne lui arrivent qu'étouffées et amorties. Perdons-nous une bataille? Tout de suite notre indépendance est menacée, notre sol submergé par les armées ennemies, notre capitale sous le feu de ses canons. L'Angleterre subit-elle une défaite? Rien de pareil ne la menace. Son prestige est diminué, mais ses villes sont sauves et ses ressources intactes ; ses chefs se recueillent, attendant l'occasion d'une revanche. Là où la France risque sa vie, l'Angleterre ne joue que son orgueil.

Alors que la politique française est, de par la géographie, une politique difficile, la politique britannique est naturellement simple. L'Angleterre n'a pas toujours eu l'aspect que nous lui connaissons. Il y eut un temps où la vente du blé et l'élevage des moutons formaient le meilleur de ses revenus. Mais, au milieu du dix-septième siècle, elle découvre sa vocation commerciale ; à la fin du dix-huitième, elle crée sa grande industrie. Très vite, les intérêts agricoles sont réduits à rien. L'Angleterre n'est plus qu'une usine qui a besoin de débouchés. « Sa politique est inscrite dans le livre de ses marchands. » Il y a là un péril : les Anglais ne trouvent pas dans leurs îles de quoi assurer leur subsistance. Ils sont tributaires de l'étranger pour une partie de leur alimentation. Par contre, du point de vue de l'intelligence, quel avantage ! L'intérêt public ne peut être mis en discussion : il est si évident, si massif, il se présente avec une telle clarté et une telle force qu'il s'impose à tous sans la moindre difficulté. La politique française est double, la politique anglaise est *une*. Tous les Anglais, depuis le roi jusqu'au dernier débardeur, savent que seule importe la prépondérance maritime, commerciale et coloniale de leur pays et qu'il la faut défendre par tous les moyens.

Cependant, l'Angleterre n'arriva pas du premier coup et sans effort à l'hégémonie qu'elle exerce aujourd'hui sur tous les océans. Il lui fallut plus d'un siècle pour se débarrasser de ses concurrents ou plus exactement de son concurrent, car elle n'eut guère qu'une rivale sérieuse : la France. Il est facile de faire le compte. Au seizième siècle et au début du dix-septième, France et Angleterre vivent presque toujours d'accord ou même alliées. A partir de 1688, tout est renversé. Les périodes de paix et d'amitié sont l'exception ; la guerre devient la règle et comme la forme normale des relations franco-anglaises. En 1688, guerre de la Ligue d'Augsbourg qui dure neuf ans. En 1702, guerre de la Succession d'Espagne qui dure onze ans. En 1741, guerre de la Succession d'Autriche qui dure sept ans. En 1756, guerre dite de Sept ans. En 1778, guerre de l'Indépendance des États-Unis, qui dure cinq ans. En 1793, premières coalitions, jusqu'à la paix d'Amiens, soit neuf ans de guerre. En 1803, dernières coalitions, jusqu'à Waterloo, soit douze ans de guerre. Après 1815, c'est à nouveau la paix. Pendant ces cent vingt-sept ans, la France a donc soutenu contre l'Angleterre sept grandes guerres qui ont en tout duré soixante ans.

L'historien de l'impérialisme anglais, Seeley, a très justement baptisé cette époque, la *deuxième guerre de Cent ans* et ces guerres, *des guerres d'affaires*. Citons textuellement ses paroles, car venant

d'un homme aussi informé et aussi intelligent, elles constituent un précieux aveu :

Il me semble, dit-il, que le trait caractéristique de cette époque, c'est que l'Angleterre est à la fois commerçante et guerrière. Il y a un lieu commun qui affirme l'affinité naturelle du commerce et de la paix et d'où l'on a inféré que les guerres de l'Angleterre moderne devaient être attribuées à l'influence d'une aristocratie féodale. Les aristocraties, a-t-on dit, aiment naturellement la guerre parce qu'elles sont d'origine guerrière, tandis que le commerçant, tout aussi naturellement, désire la paix qui lui permet de continuer son trafic sans interruption. C'est là un beau spécimen de la méthode de raisonnement *a priori* en politique. Voyons ! comment en sommes-nous venus à conquérir l'Inde? N'est-ce pas une conséquence directe du commerce avec l'Inde? Et ce n'est là que l'exemple le plus éclatant d'une loi qui domine l'histoire anglaise pendant le dix-septième et le dix-huitième siècle, la loi de dépendance intime entre le commerce et la guerre, loi qui fait que, pendant toute cette période, le commerce conduit naturellement à la guerre, et que la guerre nourrit le commerce... L'Angleterre, en effet, devint une nation de plus en plus guerrière à mesure qu'elle devint une nation plus commerçante.

On ne saurait mieux dire. Pour les marchands de Londres, la guerre fut une « affaire », une affaire coûteuse, mais de grand rendement. Elle leur permit de démolir les marines concurrentes, d'occuper les meilleures bases navales du globe, de forcer les marchés de l'Amérique du Sud, de monopoliser la traite des nègres, de conquérir l'Inde et le Canada, de ruiner l'Espagne et d'abaisser la France. Les banquiers et les armateurs de la cité dépensèrent sans compter l'argent et les hommes. Mais les profits étaient en proportion des dépenses.

La tactique anglaise fut d'une simplicité, pourrait-on dire, élémentaire. Elle se résume très exactement en ceci : compliquer les guerres maritimes et coloniales de guerres européennes ; amener la France à diviser ses forces en créant des diversions en Allemagne, en Italie et en Espagne ; l'enliser dans des difficultés continentales ; la contraindre à livrer bataille sur le Rhin ou sur les Alpes, pendant que les escadres britanniques entreront dans l'estuaire du Saint-Laurent ou bombarderont Pondichéry. Pour trouver des auxiliaires à point voulu, le gouvernement de Londres ne ménagea ni sa peine, ni son argent. Et il faut reconnaître qu'il sut manœuvrer et intriguer avec tant d'habileté que ses démarches ont, presque jusqu'à nos jours, trompé les historiens français.

N'est-ce pas un Anglais qui eut le premier l'idée d'expliquer

l'intervention de son pays dans la guerre de 1688 par l'expansion soudaine de nos possessions canadiennes, après les voyages de Cavelier de La Salle, des Grands Lacs au golfe du Mexique? Ne s'obstine-t-on pas à faire porter à Louis XIV la responsabilité de la guerre de Succession d'Espagne qui, en toute justice, doit pour la plus grosse part retomber sur Guillaume d'Orange et, pour le reste, sur l'empereur?

Au temps du Grand Roi, le jeu anglais ne réussit, somme toute, qu'à demi. La France était assez riche pour faire les frais d'une guerre universelle. Le traité d'Utrecht accorda bien au Royaume-Uni certaines satisfactions de très grand prix, mais la position de la France ne fut pas sérieusement entamée. Un Bourbon était même installé sur le trône de Madrid et le cauchemar de la coalition germano-espagnole disparaissait. C'est sous le règne de Louis XV seulement que les Anglais obtinrent leurs premiers grands succès. L'histoire de notre défaite est fort instructive. Tous les défauts de notre situation géographique se manifestèrent avec une cruelle netteté. Au moment où nos flottes allaient s'engager au Canada, aux Antilles et en Asie, l'équilibre continental fut bouleversé par trois événements d'une immense portée : la décadence de nos alliés traditionnels : Pologne, Turquie et Suède ; la croissance subite et menaçante de l'État brandebourgeois-prussien ; l'entrée de la Russie dans les affaires européennes. De là une suite de conflits, où le meilleur de nos ressources fut dissipé presque sans résultat.

Le gouvernement de Louis XV, et Louis XV lui-même, ne laissèrent pas mettre la France dans cette désastreuse situation sans se défendre et sans réagir. Bien des moyens furent imaginés par eux pour échapper à l'entreprise anglaise, imposer la paix au continent et opposer à la marine britannique les forces supérieures de plusieurs marines réunies. Mais, au dix-huitième siècle, la politique française ne se fait plus seulement dans le cabinet du prince et les bureaux des ministres. Elle s'élabore dans les salons, les cafés, les clubs, les sociétés de pensée, les loges maçonniques. L'opinion publique arrive au pouvoir. Le roi est désarmé contre elle. Timide et irrésolu, il n'ose la heurter de face et la combattre. Il préfère ruser, biaiser, composer avec elle, souvent même lui obéir. Les ressorts de la monarchie sont faussés. La machine gouvernementale ne fonctionne plus. Le véritable maître, ce n'est plus le souverain de Versailles, c'est, selon le mot de Voltaire, la « meute des cacouacs », la troupe des Philosophes et de leurs disciples, petite par le nombre, mais bien armée pour l'action, parce qu'elle est unie, audacieuse, entreprenante, recrutée dans le monde de la robe et dans la noblesse,

parce qu'elle prétend incarner la *Volonté générale*, parler au nom du peuple et représenter le progrès.

C'est une chose bien curieuse que la démocratie naissante se soit montrée beaucoup plus timide, beaucoup plus arriérée, beaucoup plus facile à duper que les ministres de Sa Majesté. La politique des philosophes est un mélange incroyable d'aveuglement, de légèreté, de traditions mal comprises, de naïveté et de jobardise. Ils se laissèrent prendre comme des enfants aux grosses ruses et aux menues faveurs de Frédéric II. Les petits soupers de Potsdam leur firent oublier le péril prussien. Voltaire illumina son château de Ferney le jour où Frédéric battit l'armée française à Rosbach. L'Autriche, par contre, fut toujours la bête noire de nos gens « éclairés ». Ils s'en déclarèrent les adversaires implacables, se réclamant de Richelieu et de Mazarin, sans s'apercevoir que la politique anti-autrichienne avait perdu toute raison d'être du jour où les Bourbons avaient succédé aux Habsbourg à Madrid ! En ce qui touche les colonies et le commerce, même sottise supérieure, têtue et satisfaite. On remplirait un volume, si l'on s'amusait à mettre bout à bout toutes les phrases où Montesquieu, Voltaire, Rousseau et leurs amis ont exprimé leur mépris de la colonisation et étalé leur ignorance des colonies. Le malheureux La Beaumelle, qui avait eu l'imprudence de soutenir que les ambitions mercantiles de l'Angleterre étaient à l'origine de la guerre de Succession d'Espagne, fut vertement secoué par Voltaire et rappelé au respect des convenances : « Apprenez que c'est le comble de l'impertinence de dire que les guerres d'aujourd'hui sont des guerres de commerce : les guerres pour les successions d'Espagne et d'Autriche étaient d'un genre un peu supérieur ! »

L'intervention désordonnée de l'opinion dans les affaires d'État, les erreurs grossières du public égaré par de mauvais guides, les abdications successives du gouvernement royal devant eux et, pour finir, le divorce entre le Roi et son peuple, tout cela explique les indécisions, les maladresses, les brusqueries, les incohérences et les échecs de la politique française du temps de Louis XV, caractères et résultats qui contrastent étrangement avec la majestueuse ordonnance et les solides constructions du précédent siècle.

Le traité de 1763 qui nous enlevait le Canada et l'Inde fut un désastre. Mais, avant de mourir, la monarchie voulut prouver qu'elle était ouverte aux leçons de l'expérience et capable de réparer ses fautes.

Le hasard fit que cette œuvre de redressement échut à Louis XVI. Ce roi, honnête, instruit et, au surplus, doué de bon sens, eut l'excel-

lente idée de ne pas livrer la politique extérieure du royaume aux amateurs de nouveautés, aux charlatans et aux guérisseurs de carrefour qu'il chargeait par ailleurs de soigner les maux intérieurs de l'État. Son ministre, le comte de Vergennes, était un diplomate de carrière qui connaissait l'Europe pour l'avoir parcourue en tous sens, chez qui la tradition et le respect du passé s'alliaient à un jugement sûr et une vue exacte des choses du présent.

Son programme, tel qu'il est défini, par exemple, dans l'instruction remise au baron de Breteuil, ambassadeur à Vienne, est digne en tous points des grands ministres du dix-septième siècle : Lyonne, Pomponne ou Croissy. Point d'aventure sur le continent. La France ne cherche pas à faire des conquêtes. Elle respecte les frontières et les droits de chacun. Mais elle ne souffrira pas qu'aucune autre puissance cherche à s'agrandir. Une alliance purement défensive avec l'Autriche suffira à contenir les velléités belliqueuses de Frédéric II vieilli, mais non assagi. Tout notre effort sera tendu vers un seul but : la revanche sur l'Angleterre, le Pacte de Famille avec l'Espagne, la marine restaurée, renforcée, portée à un degré de puissance offensive qu'elle n'avait encore jamais connue, en seront les instruments.

L'occasion favorable se présenta presque tout de suite. La révolte des colonies américaines, prévue et escomptée par Choiseul, éclata en 1775. Lorsqu'elle eut bien pris tournure, Vergennes se déclara pour les Insurgents. L'affaire de la Succession de Bavière, qui menaçait de remettre le feu à l'Europe, était rapidement étouffée. Les neutres se réveillaient et s'ameutaient. L'Angleterre restait seule exposée aux coups de ses ennemis, si longtemps ses dupes. L'opinion française soutenait pleinement le gouvernement et s'enthousiasmait pour les révoltés qui rossaient les douaniers anglais et défendaient leur droit à la contrebande au nom des lumières et de la philosophie.

En 1783, à Versailles, la France redevenait une grande puissance coloniale : elle recouvrait le Sénégal, ses comptoirs de l'Inde, tous les territoires situés sur la rive droite du Mississipi, — les deux tiers des États-Unis actuels. Deux ans plus tard, elle entamait l'Indo-Chine. Peut-être aurait-il été possible de faire mieux encore si les Américains n'avaient, au mépris des conventions précédentes, signé un traité séparé avec l'Angleterre. Quoi qu'il en soit, grâce à Louis XVI et à Vergennes, « la France avait retrouvé sa voie, le chemin de sa grandeur, de ses intérêts et de sa puissance ».

Tout fut compromis ou perdu par la Révolution et par l'Empire.

Les événements de 1789 arrivèrent même si à propos que l'on a pu se demander si l'or anglais n'était pas à leur origine. Il serait évidemment absurde de réduire toute la Révolution à une intrigue anglaise, mais il serait aussi déraisonnable de nier *a priori* toute manœuvre du gouvernement de Londres pour affaiblir la France par des troubles intérieurs. Le procédé est si commode, si banal, si classique ! Louis XIV lui-même ne se gênait pas pour subventionner à la fois le roi Charles II et les opposants des Communes !

Les archives diplomatiques anglaises pour cette période ne sont malheureusement pas ouvertes aux chercheurs, mais nous avons d'autres sources d'informations : dépêches de notre ambassadeur à Londres, de La Luzerne, dossiers du tribunal révolutionnaire, papiers saisis au domicile des banquiers arrêtés pendant la Terreur, discours prononcés à la tribune de la Convention. Elles suffisent à nous faire entrevoir l'action du cabinet de Londres. Il n'est pas douteux que, dès la réunion des États, et peut-être avant, il a entretenu en France une nuée d'agitateurs qui ont, de toutes leurs forces, poussé au désordre et à l'anarchie. De grands chefs révolutionnaires : Mirabeau, Danton, Fabre d'Églantine, Hérault de Séchelles, Chabot, d'autres encore, ont été leurs complices ou leurs dupes.

Il est bien remarquable d'ailleurs que les ports de guerre ont été, avec Paris, les principaux foyers d'insurrection. L'agitation commença dès les premiers mois de 1789. Grèves dans les arsenaux, indiscipline, cortèges dans la rue, mutineries d'équipages, assassinats d'officiers, rien ne manqua. Les autorités militaires impuissantes, débordées, mal soutenues, renoncèrent à rien tenter pour réprimer les désordres. Quand, par hasard, elles montraient quelque énergie, elles étaient sûres de recevoir de Versailles ou de Paris un ordre du jour de l'Assemblée blâmant leur dureté et les invitant à s'en remettre au patriotisme et à la vertu du peuple. A Toulon, le commandant de Rions qui réprimait impitoyablement toutes les manifestations de casernes est arrêté par la municipalité avec tout son état-major ! Les officiers, chaque jour bafoués, insultés et menacés, se lassèrent de cette vie sans honneur et sans sécurité et prirent le parti d'émigrer. Le secrétaire d'État, Bertrand de Molleville, ne put que les y encourager et les y aider. Après quelques mois de ce régime, la marine de Louis XVI, de Sartines, de Suffren et de Grasse cessa d'exister. Ni la Convention, ni l'Empire n'arrivèrent à la ressusciter. Jean Bon Saint-André eut beau promener la guillotine le long de l'Océan, il ne put faire « qu'il y eût des approvisionnements dans les magasins, des munitions dans les arsenaux, des navires prêts à appareiller dans les ports » ! Napoléon lui-même échoua dans ses

tentatives de restauration. Avec un bon matériel, il n'eut jamais que des équipages médiocres et de mauvais officiers.

Dans ces conditions, il était tout à fait vain de s'acharner à poursuivre une lutte où nous étions vaincus d'avance. Napoléon pouvait bien écraser les coalitions sans cesse renouvelées de la Prusse, de l'Autriche et de la Russie, il ne pouvait rien contre l'Angleterre qui les préparait, les nouait, les armait, les dirigeait et en faisait les frais. En dépit de ses victoires, il fut constamment manœuvré par les Anglais, réduit à parer les coups qu'ils lui portaient, sans jamais pouvoir prendre l'offensive contre eux. Il s'épuisa en diversions et en entreprises accessoires, faute de moyens pour frapper au cœur et au ventre. Ce qui résume sa politique, ce ne sont pas les noms fameux d'Austerlitz, d'Iéna, de Moscou et de Waterloo. Ce sont les noms de deux défaites navales : Aboukir et Trafalgar.

L'empire colonial de Louis XVI disparut dans la débâcle. Le meilleur morceau, la Louisiane, fut vendu aux États-Unis pour une somme dérisoire. Notre commerce ruiné par les guerres ne se rétablit que péniblement et il fallut plusieurs années de travail et de paix pour le faire remonter au chiffre d'un milliard qu'il dépassait en 1789. Bien mieux, les Français se résignèrent à leur déchéance navale et, jamais plus, ils n'eurent l'audace de contester à l'Angleterre son droit à l'hégémonie maritime du globe. Longtemps, ils bornèrent leur ambition au second rang, moyen infaillible pour tomber beaucoup plus bas. Ils retrouvèrent des colonies, mais, sans escadres pour les défendre, la possession en demeurera toujours précaire.

Ainsi finit ce duel d'un siècle. A deux reprises, au moins, la France toucha à la victoire. Finalement sa rivale l'emporta. L'Angleterre fut servie par sa situation géographique, la simplicité et l'évidence de ses intérêts, la ténacité de son gouvernement de marchands et de financiers. La France, desservie par la nature, fut vaincue le jour où l'arme indispensable lui manqua. Elle n'approcha du succès que pendant les périodes où sa sécurité continentale fut si bien assurée qu'elle put se donner tout entière à la mer, sans craindre d'être poignardée dans le dos. Et peut-être aboutirions-nous à cette conclusion d'apparence paradoxale : pour que la France puisse devenir une grande nation maritime, il faut que l'Allemagne soit au préalable réduite à l'impuissance.

Pierre Gaxotte.

LA VIE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE

RÉFLEXIONS SUR LES IDÉES DE M. WALTER RATHENAU

M. Walter Rathenau est à coup sûr l'une des plus curieuses figures de l'Allemagne moderne. Dans le chaos intellectuel, moral et politique allemand, il est un des rares hommes dont l'action soit disciplinée par une vue d'ensemble des problèmes économiques et politiques ; car cet industriel, ce grand homme d'affaires s'élève bien au-dessus des suggestions de l'intérêt qui mènent presque toujours l'homme d'affaires. L'organisateur de l'*Allgemeine Elektricitäts Gesellschaft*, le fondateur de l'*Office de guerre des matières premières* ne doit pas être regardé comme un grand capitaine d'industrie. C'est un penseur, un philosophe ; il serait encore mieux de dire : c'est un prophète, pour qui la richesse n'est qu'un moyen d'action et qui voit surtout, dans les prodigieuses ressources de l'économie moderne, des moyens qui lui permettront de donner au monde la figure morale qu'il a dessinée pour son propre usage. C'est en ceci que M. Walter Rathenau est à la fois l'homme le plus réaliste et le plus chimérique. Et ce reconstructeur de l'Europe est un des plus dangereux démolisseurs qui aient pouvoir d'agir dans les conférences internationales.

Son histoire est aujourd'hui assez connue ; nous n'en rappellerons ici que les traits principaux : « Allemand de souche juive », comme il le dit lui-même, fils et petit-fils d'industriels, ingénieur, financier, il était, en 1914, à la tête de l'*Allgemeine Elektricitäts Gesellschaft*,

laquelle contrôlait alors trois cents sociétés. Il fut, au début de la guerre, un des meilleurs serviteurs de l'empire ; il s'offrit spontanément à diriger le ravitaillement de l'Allemagne en matières premières, malgré le blocus terrestre et maritime. Son offre fut acceptée, et il fut pendant un an le chef, le dictateur de l'industrie et du commerce allemands. Ses créations donnèrent à l'empire une force de premier ordre ; il dut les abandonner en 1915, mais elles demeurèrent et continuèrent de fonctionner selon ses conceptions et ses directions premières. L'Allemagne lui doit sans doute de n'avoir pas été étouffée pendant la première année de la guerre. Il est aujourd'hui un des serviteurs (ou l'un des maîtres) de l'Allemagne républicaine, et cet homme, grâce à qui, en 1914, la guerre nourrissait la guerre, se fait l'un des apôtres du désarmement. Y a-t-il contradiction entre ces différentes attitudes? Oui, apparemment. Non, si on les interprète à l'aide des idées connues de leur auteur.

La guerre ne paraît avoir été pour M. Walter Rathenau qu'une occasion de réaliser ses conceptions économiques et morales. A la faveur de la dictature qu'engendrait la guerre, M. Walter Rathenau pouvait faire concentrer entre ses mains les pouvoirs nécessaires pour modeler l'économie allemande conformément à son rêve, et lui donner une si profonde empreinte que, la paix faite, une certaine liberté étant rendue à l'industrie et au commerce, les forces économiques se tiendraient d'elles-mêmes dans les cadres tracés par la dictature de Rathenau. Toutefois, il ne paraît pas douteux que M. Walter Rathenau ait voulu consciemment assurer la victoire allemande ; il avoue avoir participé à l'enthousiasme général en 1914 ; il a vraisemblablement fourni, pour l'exploitation des régions occupées par les armées allemandes, des instructions dont la sévérité n'était atténuée par aucune considération d'humanité. Ainsi apparaît-il comme un excellent pangermaniste, aussi impitoyable que les officiers prussiens qui dirigeaient, selon ses plans, le déménagement des matières premières en Belgique, en France et dans tous les pays ravagés. Illusion. M. Rathenau déclare bien que, lorsqu'il offrit ses services au ministre de la Guerre, en 1914, il parla au nom d'une certaine angoisse patriotique : « Je lui exposai, écrit-il, que les approvisionnements de notre pays en matières nécessaires à la conduite de la guerre seraient sans doute épuisés en quelques mois. Il ne comptait pas sur une guerre moins longue que moi-même, et je dus lui demander ce qu'on avait fait et pouvait faire pour soustraire l'Allemagne au péril de l'étranglement. » C'est bien là le langage d'un homme qui veut contribuer à la victoire allemande. Mais lorsque l'on a lu les ouvrages de M. Rathenau, on est complètement éclairé sur ses mobiles. M. Ra-

thenau regardait l'empire allemand, la victoire allemande et l'empire allemand maître de l'Europe comme des moyens de réaliser dans tout l'Occident l'organisation économique qu'il a conçue. Ce serait une erreur grave que de le considérer comme un serviteur du pangermanisme. Il a vu la victoire allemande comme les socialistes allemands la voyaient, c'est-à-dire comme un moyen d'exploiter l'organisation allemande et la forte armature de l'empire au profit d'une doctrine. Encore faudrait-il faire une distinction : les socialistes rêvaient au triomphe du socialisme « allemand ». M. Walter Rathenau rêvait surtout au triomphe de cette « organocratie » chargée, dans son esprit, de présider à la vie politico-économique allemande, européenne, et qui recruterait ses membres et ses associés dans l'Internationale. L'œuvre écrite de M. Rathenau le fait comprendre ; ses projets actuels de reconstruction européenne le révèlent clairement. Mais le moins que l'on puisse dire, c'est que, en toutes circonstances, M. Rathenau n'a suivi que ses idées.

II

Les idées de M. Rathenau sont connues. Elles ont été exposées dans des ouvrages que « l'idéalisme » germanique et le prophétisme judaïque rendent singulièrement obscurs. On vient d'en donner la substance dans une traduction française qui contient les principaux essais de l'auteur sous le titre général de *la Triple Révolution*. Lorsque l'on tient en main cet horrible mélange de métaphysique, de morale et d'économie, où toutes les idées sont enchevêtrées, placées sur le même plan, à la queue-leu-leu, on voit qu'il a fallu un beau courage à M. Gaston Raphaël pour tenter et réussir l'analyse méthodique de l'œuvre de Rathenau qu'il a publiée il y a trois ans (1).

Nous n'entreprendrons pas de faire ici un résumé des doctrines de M. Rathenau. Il nous faut nous borner à quelques indications sur les idées directrices que l'on découvre dans cette œuvre étrange. M. Walther Rathenau découvre que l'économie moderne est anarchique, qu'elle fait un gaspillage formidable de forces, non de forces morales, mais de forces économiques. Parce qu'il est mal organisé, ou pas organisé du tout, le monde moderne gaspille ses forces de produc-

(1) *Walter Rathenau*, par Gaston Raphael (chez Payot, à Paris). *La Triple Révolution* porte un nom d'éditeur inconnu : « Aux éditions du Rhin, Paris-Bâle », et a été mise en vente en France par des moyens anormaux. Il est probable que l'on se trouve devant une édition de propagande commandée par Walter Rathenau lui-même, en vue de la conférence de Cannes. Cette édition paraît d'ailleurs avoir été faite avec la plus grande hâte, et l'on y a oublié la table des matières.

tion. Par exemple, il y a tout un monde de courtiers, de commis voyageurs, de commis de toute sorte, tous gens robustes et bien constitués qui gaspillent leurs forces derrière des comptoirs ou en interminables bavardages, alors qu'ils pourraient remplir des fonctions de producteurs utiles à toute la communauté si nous renoncions à cette économie individuelle où la concurrence oblige les producteurs à se prendre leurs clients les uns aux autres. D'autre part, l'industrie, agissant sans vue d'ensemble, travaillant selon les directions d'hommes qui s'ignorent, fournit des produits trop coûteux parce qu'ils supportent tous des frais généraux trop élevés, du fait qu'ils ne sont pas fabriqués en assez grand nombre et qu'ils ne sont pas conformes à des types parfaitement étudiés. Enfin, le monde moderne a des habitudes absurdes : « Nous dépensons deux à trois milliards par an pour des boissons enivrantes, nous sacrifions des centaines de millions pour la toilette, pour des futilités, pour la parade », ainsi gâchons-nous des forces qui pourraient être employées à une production utile. Que l'on songe par exemple au fait qu'un collier de perles représente les frais d'éducation d'un grand savant ou d'un grand technicien. Nous simplifions et ne donnons que quelques exemples : ces exemples nous paraissent suffire pour montrer quel genre de critiques M. Rathenau adresse à l'économie moderne.

Il n'y a rien là de bien nouveau. Sur les gaspillages des sociétés modernes, tout a été dit par les catholiques et par les socialistes. La nouveauté, ce sont les considérations d'ordre technique qu'apporte M. Rathenau, c'est aussi le fait que, pour sa critique, il se place à un point de vue qui, au premier coup, paraît strictement utilitaire. Il semble que M. Rathenau soit obsédé par l'idée de la production pour elle-même. D'une manière générale, il nous refuse le droit de nous arrêter, de suspendre ou de ralentir notre effort ; il veut que toute notre énergie soit employée à tirer de la nature et de notre travail la plus grande quantité possible de produits et ceci avec le minimum de frais d'exploitation et de frais généraux. Mais, cette énorme quantité de marchandises étant produite, il nous refuse le droit de l'employer pour notre jouissance, non à cause de l'immoralité de la jouissance, mais parce que notre consommation, ainsi dirigée, détournerait la production de ses fins strictement utiles. Ainsi se scandalise-t-il de la consommation des vins de champagne, non parce qu'il est immoral de boire ces vins, mais parce que les hommes employés à la fabrication du vin de Champagne pourraient faire un travail plus utile, le vin de Champagne étant regardé comme un produit tout à fait inutile à l'homme.

La consommation de l'homme étant ainsi limitée, M. Walter

Rathenau invite les hommes à entrer dans la production intense. En vue de quoi? Il y aurait, à condition que l'humanité accepte un tel régime, un excédent considérable de production. Quel en serait l'emploi? L'œuvre de M. Rathenau ne le dit pas expressément. Il semble qu'il rêve d'un emploi collectif de cet excédent pour les « splendeurs » de l'État, encore que, dans ses écrits, ces splendeurs demeurent fort abstraites. On discerne chez M. Rathenau un goût irraisonné de la production pour elle-même qui tend à une accumulation des biens sans autre objet que l'accumulation. Que l'on ne s'y trompe pas : dans la critique qu'il fait du gaspillage des sociétés modernes, il n'y a rien qui vienne d'une conception chrétienne ; dans la conception qu'il apporte du travail productif et de l'économie sans cesse accrue des résultats de ce travail, il n'y a rien qui vienne du renoncement spirituel aux biens de ce monde. S'il fallait définir d'un mot cette philosophie de la production, on pourrait dire qu'elle a tous les caractères d'une transposition, dans la vie collective, des dispositions personnelles d'Harpagon. Il y a du génie chez M. Walter Rathenau : c'est le génie de l'avarice inspirant une conception de la vie économique et sociale des nations.

III

Quoi qu'il en soit, cette conception est à la base de tous les projets économiques de M. Rathenau. C'est elle qui le porte à cette construction économique à laquelle il travaille et par laquelle il voudrait réaliser cette concentration industrielle qui obtiendra l'utilisation intégrale des forces humaines. Rien n'y serait livré au caprice, à la fantaisie individuelle ; tout y serait soumis au contrôle, à la réglementation des syndicats possédant des droits « souverains », conférés par l'État, sur la vie économique, par quoi lesdits syndicats auraient le droit exclusif d'acheter et de vendre. L'individu disparaît totalement dans ce système ; il est absorbé par la collectivité et par l'État, car l'État devient à la fois le « surveillant et le collaborateur » des syndicats dans leur travail et, comme tel, reçoit une part des bénéfices, prélevés à toutes les phases de la fabrication. Si nous ajoutons que le système comporte une véritable suppression de l'héritage, au moins à partir d'un « certain niveau de fortune », on se rendra compte que les conceptions de M. Walter Rathenau sont très voisines des conceptions socialistes, et qu'il n'y a entre les unes et les autres que des différences d'application. Les idées de M. Walter Rathenau, c'est, à très peu de chose près, celles du capitalisme d'État que ten-

tent d'appliquer actuellement le président de la république des Soviets et ses ministres.

Il y a toutefois une différence importante. M. Walter Rathenau n'ignore point la faiblesse essentielle du collectivisme d'État. Et si la forme apparente de son organisation économique est en somme une forme socialiste, il conçoit que le moteur de l'État ne serait pas créé par des assemblées. Avant la révolution, il voyait l'État sous une forme monarchique. La monarchie renversée, il accepte la démocratie. Il se désintéresse de la forme apparente de l'État. Ce qu'il cherche, c'est la réalité du pouvoir : il la place dans ce qu'il nomme l'*organocratie*, c'est-à-dire dans une élite de techniciens dirigeant l'ensemble des affaires d'un pays. Comment se recruterait cette organocratie? Là-dessus, M. Walter Rathenau est d'une extrême discrétion : les considérations politiques qu'il présente sont si floues qu'il est bien difficile de saisir sa pensée sur ce point. Mais cette pensée se dégage de l'ensemble : la désignation de l'élite serait faite par les administrateurs des capitaux. Il ne s'agit en somme que de l'organisation d'une ploutocratie non héréditaire régnant sous le couvert d'une sorte de socialisme.

IV

Lorsque l'on a lu (ce qui est vraiment une tâche lourde) les essais de M. Walter Rathenau, on comprend mieux les plans de reconstruction qui ont été suggérés aux Anglais par les Allemands, et par M. Rathenau lui-même. On comprend les étranges associations d'hommes d'affaires qu'a provoquées M. Rathenau, qui avait réussi un instant à faire considérer la reconstruction russe comme une affaire aussi simple que l'*Allgemeine Elektricitäts Gesellschaft;* par le consortium international qu'il proposait, M. Rathenau réalisait la constitution de son *organocratie* qui allait présider à la réfection de l'Europe. Il y avait bien de quoi faire tourner la tête trop fertile de M. Loucheur. Pouvait-on douter de la bonne volonté des peuples à entrer dans une organisation scientifique de la production? L'erreur fondamentale de M. Rathenau, c'est de penser que les peuples accepteront nécessairement, à cause de leurs besoins, ses propres vues sur la production ; que les peuples, pour les mêmes raisons, accepteraient sans discussion le gouvernement d'une élite de techniciens. M. Rathenau ne paraît pas soupçonner qu'il y ait des problèmes politiques en Europe ; il n'y a là pour lui qu'un problème d'organisation industrielle, que résoudrait en se jouant un grand conseil d'administration. C'est en ceci qu'il est un véritable péril dans les conférences internationales

où il a acquis une autorité qui s'appuie sur ses réussites industrielles et financières ; il peut être un grand financier et un grand industriel, il est le plus dangereux des hommes d'État. Son ignorance totale de la vie politique des nations le conduit à détruire lui-même les dernières défenses de l'Europe devant la barbarie.

Cet homme qui fait jouer si habilement les ressorts de ses trois cents sociétés, cet homme a la tête dans la nue lorsqu'il regarde l'Europe. En voulez-vous un signe? J'ai renoncé à vous faire entrevoir ce royaume de l'âme, qui est, selon lui, l'aboutissement de l'activité humaine, car ce royaume est le pays le plus brumeux que l'on puisse imaginer. Mais voici qui l'entr'ouvrira pour vous et qui vous montrera en même temps quel chevaucheur de nuées est M. Walter Rathenau ; c'est la page qui clôt le livre *la Triple Révolution*.

Allemagne-Ahasver ! Tu n'as pas le pouvoir de mourir. Les pieds allemands parcourront la terre et chercheront une patrie. Tu mangeras un pain amer, et ta patrie ne sera pas à toi. Les étrangers se mettront à la porte à cause du reflet de tes yeux fatigués.

Nous qui ne sommes pas révolutionnaires et n'avons pas fait de révolution, mais auxquels on en a donné une, nous qui n'avons pas le sens politique et avons joué sans foi et sans conviction à la politique et à la puissance mondiale, nous qui ne sommes pas faits pour les biens terrestres et avons été aveuglés et grisés, qui nous sommes repus et sommes devenus bêtes, nous entrons dans le royaume séculaire des pauvres, qui s'appelle la grande révolution. Non pour récolter du bonheur, mais pour accomplir la loi, la loi de la régénération, de la rénovation et de la vivification.

La révolution de la rancune n'est pas digne de nous.

La révolution du bien-être est une erreur et une affaire secondaire.

La révolution de la responsabilité, de la dignité humaine, du caractère et de l'esprit est notre destinée.

En elle s'entre-croisent les routes des organisations et des sentiments. Les organisations sans le sentiment sont instables. Elles chavirent dans leur contraire. Le communisme russe engendrera l'oligarchie tartare. Les sentiments sans l'organisation trahissent une volonté faible et aboutissent aux jeux de l'utopie.

Ce que nous vivons et réalisons, c'est un moment de la génération éternelle de l'incendie, sans limite et sans fin, qui bouleverse la matière pour libérer l'esprit.

Nous demandons que l'on place sur une colonne, au milieu de la steppe, l'auteur de cette page, et que les portes des conférences internationales lui soient à jamais fermées, si l'on veut que l'Europe retrouve la sagesse et la paix.

Georges Valois.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. LOUIS BARTHOU

La carrière de M. Louis Barthou : quelle succession de réussites! Y en a-t-il eu de plus constamment heureuse? Député à vingt-sept ans et réélu depuis sans interruption, onze fois ministre, président du Conseil, membre de l'Académie française, sans oublier la présidence des Journalistes parisiens, garantie d'une bonne presse perpétuelle. Et ses amis prétendent qu'il nourrit encore des ambitions plus hautes.

M. Louis Barthou n'a pas seulement été onze fois ministre. Il a détenu tous les portefeuilles importants de l'État : les Travaux publics, la Justice, l'Intérieur, les Affaires étrangères, la Guerre et l'Instruction publique qu'il n'a pas le moins désirée. Car M. Louis Barthou, de l'Académie française, est historien, homme de lettres et journaliste. Il lui a été doux de donner la rosette à son confrère Faguet, la cravate à son confrère Lavedan, la plaque à son confrère Donnay, et même le simple ruban de la Légion d'honneur à son confrère le marquis de Ségur. Donc, M. Louis Barthou, ministre éminent et jamais inégal à sa fortune, bibliophile et littérateur, a connu de très bonne heure les honneurs suprêmes puisqu'il a été ministre à trente ans, à l'âge où d'autres s'attardent encore à des concours dans les Facultés et puisqu'il n'a point dit, assure-t-on, son dernier mot.

Les méchants et ceux qui aiment dénigrer tout ce qui dépasse la moyenne, insinuent que M. Louis Barthou doit sa haute fortune à son habileté, à son caractère infiniment souple, et que sa moralité politique

ne saurait se comparer à sa moralité privée, que personne n'a jamais attaquée et qui est inattaquable.

Mais d'abord, il serait injuste de méconnaître les dons de M. Barthou. A trente ans, il s'imposait. C'est un de ces chefs-nés dont un département, un parti, une école, acceptent naturellement la discipline. Dans les hauts postes qu'il a occupés, il a toujours joué un rôle important, discutable parfois et discuté, mais essentiel. S'il a été onze fois ministre, il eût été aussi bien préfet de la Seine, ambassadeur, procureur général ou recteur de l'Académie de Paris. Et il eût été tout cela avec supériorité et avec éclat. Ceux qui ont occasion de l'approcher savent d'ailleurs qu'il a conscience de ce qu'il peut et de ce qu'il est.

Il ne serait pas moins injuste de méconnaître une certaine unité dans la vie politique de M. Barthou. Ce haut dignitaire de l'Alliance démocratique a toujours été l'adversaire résolu du socialisme. Il n'a jamais transigé avec la défense nationale. Il nous serait doux de nous souvenir qu'il a lutté pour la loi de trois ans et sacrifié sa fortune politique d'alors à la sécurité du pays, si quelques réserves ne se glissaient dans la reconnaissance qui lui est due pour cette période particulièrement honorable de sa vie publique.

N'oublions pas, en effet, que M. Barthou, tout jeune ministre, donnait déjà à ceux qui l'approchaient « une grande impression d'insécurité ». Ministre de l'Intérieur de M. Méline, à trente-quatre ans, en 1896, *il est acquis à l'histoire qu'il ne servit pas très pieusement la pensée politique de son chef et de la majorité qui le soutenait. Revenu aux affaires après une abstention de huit années, cet adversaire de principe du socialisme, ayant reçu le portefeuille des Travaux publics, fut l'artisan du rachat de l'Ouest, cette célèbre « opération blanche » qui a commencé l'ère des trous au budget et inauguré la série des expériences désastreuses de l'Étatisme. Pour arracher aux Chambres, au Sénat surtout, rebelle à cette aventure, un vote favorable, il mit en jeu son influence, son activité et son adresse. Il n'en eût pas fait plus s'il se fût agi d'une loi d'intérêt national. Ministre des Affaires étrangères de M. Painlevé, pendant la guerre, il revint au pouvoir avec M. Briand en* 1920, *comme ministre de la Guerre, et prépara cet étrange projet d'amnistie qu'il devait reprendre comme Garde des Sceaux du cabinet Poincaré, ce projet qui prévoit le pardon de « crimes non encore poursuivis » et dont les Commissions parlementaires ne veulent pas entendre parler. Voilà d'étranges faiblesses. Et que rapportent-elles à M. Barthou? Il passait pour avoir trahi M. Méline. Il passe encore, mais c'est là, peut-être, de l'histoire contemporaine trop brûlante, pour avoir facilité, après Cannes, le renversement de M. Aristide Briand. Ce sont des faits dont les mauvaises langues s'emparent, et il y a beaucoup de mauvaises langues dans les*

milieux parlementaires. Quelqu'un disait : « Aimeriez-vous mieux, si vous étiez président du Conseil, avoir Barthou avec vous ou contre vous? » « Oh! fit l'autre, c'est la même chose! » Nous mentionnons ces méchancetés parce que nous pensons que ce sont de pures méchancetés. N'est-ce pas déjà trop qu'on les écoute et qu'on en sourie?

M. Barthou en souffre. Et il souffre aussi de n'avoir pas l'oreille de la Chambre. A dire vrai, ce ministre de l'Intérieur de M. Méline, ce président du Conseil de la loi de trois ans, n'a point de clientèle. A ce titre, il peut être, pour sa valeur et son talent, une force individuelle : il n'est pas une force parlementaire. Il est affable, cordial, amusant, compétent, énergique et patriote. Mais je défie, le fauteuil étant vacant, qu'il soit élu président de la Chambre, ce qui est un poste de sympathie. Cette Chambre qui a supporté Briand, homme du bloc de gauche, qui l'aurait peut-être accepté encore, après Cannes, sans l'initiative de M. Millerand, cette Chambre qui ne sait pourtant rien du passé, se méfie de lui et se réserve. En dépit de la loi de trois ans, la droite et le centre le boudent. Et aucune compensation ne lui vient de la gauche, qui a prononcé contre lui, à deux reprises, de durs et d'irrévocables ostracismes, en dépit des gages donnés, du rachat de l'Ouest et de l'ancienne adhésion au bloc de la défense républicaine. Pourtant M. Barthou, jeune député, a flétri éloquemment, au nom des jeunes, le Panama, tare du vieil opportunisme. Plus tard, avec la même éloquence spontanée et généreuse, il devait désavouer les fiches, mais il ne devait désavouer ni Rouvier ni Combes, et ceux dont le sourire ironique observait sans bienveillance sa manœuvre juvénile et crâne pensaient au vieil adage : « Donner et retenir ne vaut. » Par ailleurs, quelques-uns lui savent mauvais gré d'être à Paris libéral et conciliant, alors que, dans les Basses-Pyrénées, son anticléricalisme est renommé. Il n'est pas le seul d'ailleurs qui ait une physionomie départementale et une physionomie parisienne. Est-ce que dans les Vosges, M. Méline, qui passait pour réactionnaire à Paris, n'était pas un ardent républicain? Mais qu'on nous pardonne : Dieu sait pourquoi il n'est pas possible de parler de M. Barthou sans toujours penser à M. Méline.

M. Barthou, dont l'intelligence est large, conviendrait lui-même aisément de tout ce que nous venons de dire. Il contesterait à peine les ombres que nous devons ajouter à son portrait. Comment d'ailleurs les contester? Comment se fait-il que des contradictions aussi graves entravent une carrière si brillante, qui met au service d'une légitime ambition, des talents incontestables et une volonté à la fois ferme et souple? Il y a peut-être à cela deux raisons : le caractère propre de M. Barthou et sa formation politique.

M. Barthou est ambitieux. Arrivé jeune, gâté jeune par le succès,

il a voulu mettre au service de sa fortune sa souplesse native et sa finesse de Béarnais. Il en a trop mis. Son jeu trop délié et ses manœuvres trop adroites ont paru manquer à diverses reprises de netteté et de franchise. Il a cru très habile de ne jamais donner de gages sans réserve. Et c'est ce qui a fini par lui nuire au Palais-Bourbon. Que M. Barthou ait trompé l'espoir de deux ou trois présidents du Conseil, nous ne lui en ferons pas un grief inoubliable. Tel, et non des moindres, est autrement redoutable dans les campagnes de couloirs et ne porte pas le fardeau d'une réputation incertaine. Mais M. Barthou a déçu des espérances nationales. Et ces espérances, il est impardonnable de les avoir trahies, parce qu'il les avait fait naître. Voilà ce que beaucoup, peut-être sans le savoir, n'excusent pas.

Ces déceptions, à quoi sont-elles dues? A cette question, les dates et les événements répondent. M. Barthou est d'une génération qui a été élevée dans le culte de l'esprit « laïque » et dans les dogmes de gauche. Aux heures les plus nationales de sa carrière, aux heures où son instinct le plus fin et le plus secret l'avertissait clairement, M. Barthou n'a jamais osé commettre ce sacrilège de ne plus paraître un homme de gauche. La génération qui suit la sienne n'a pas cette naïveté et cette faiblesse. Mais, lui, il est un homme de 1880. *Voilà son malheur et il n'y peut rien. Il croit devoir se faire pardonner les gages donnés à l'ordre et à la conservation sociale, et se racheter par des exclusions et des excommunications de parti quand il s'est courageusement compromis pour le bien de la France. Qu'il est difficile d'échapper à son temps!*

On lui passera ces petites faiblesses parce qu'il aime et les livres et les lettres. Il a voulu être de l'Académie et il y est entré avec un autre bagage que la plupart des hommes politiques. Il y est entré avec autre chose que les discours filandreux de M. Ribot. Il vit dans le culte des grands écrivains et des grands poètes. Il s'émeut à tenir entre ses mains leurs souvenirs, des pages de leur écriture, leurs carnets intimes. C'est une bonne note, et rare, de nos jours, chez un homme d'État. Ce peut être aussi une consolation, une source de sérénité. Si la fortune de la politique délaissait un jour M. Barthou, si ce portrait même lui semblait injuste, il saurait se réciter, — et combien de Gardes des Sceaux seraient capables d'en faire autant? — cette strophe de son cher Lamartine :

Mais moi j'aurai vidé la coupe d'amertume
Sans que ma lèvre même en garde un souvenir,
Car mon âme est un feu qui brûle et qui parfume
Ce qu'on jette pour la ternir.

* * *

La vie de Paris : le Carnaval.

Les gens qui ont le goût de se divertir font effort pour ressusciter le carnaval. Il n'y ont pas encore réussi cette année. Quoiqu'on ait vu les devantures des boutiques pleines de masques, le Mardi-Gras n'a pas empli Paris d'une gaieté remarquable. Quelques beaux bals costumés n'ont pas ramené dans le monde le joyeux entrain de jadis. Nos contemporains semblent traîner, sous le manteau vénitien, trop de soucis pour prendre à ces fêtes un plaisir sans mélange. Et puis ils manquent à la fois d'imagination et de désintéressement. Ils n'apportent à ces réunions que la préoccupation d'eux-mêmes et le désir de paraître. C'est une très mauvaise condition pour s'amuser. La malice des femmes, les tours joués aux sots et aux fâcheux, les reparties étincelantes qui animaient autrefois ces « folies du carnaval » ont fait la place trop belle à l'unique vanité, ennemie du naturel. La richesse des costumes ne répare ni l'indigence de l'esprit, ni le manque de vivacité dans les sentiments. Enfin, comment secouer la morne impassibilité de gens qui n'ont dans le cœur ou dans le cerveau qu'un intérêt puissant, celui de « faire de l'argent »?

Les enfants, restés susceptibles de ressentir des passions vives, apportent un autre entrain à ces fêtes. Le dernier mardi gras en avait réuni de charmants dans une des plus jolies maisons qu'on ait construites depuis la guerre de 1870. On ne peut rêver un plus gracieux tableau que celui de cet escalier en rotonde envahi par les pierrots, les seigneurs persans ou chinois, les minuscules personnages d'une cour de fée en costumes de marquis, en uniformes chamarrés, en toilettes d'infante, en robes à falbalas, en jupes à paniers. Une Diane, plus jeune et plus fraîche que l'aurore, son arc d'argent à la main, semblait mener ce chœur puéril vers on ne sait quel bois sacré fleuri de roses gigantesques et de soleils d'or. Les tapisseries de Beauvais n'avaient pas de nuances plus douces, plus fondues, que ces visages animés, ces bras nus, tendus ou repliés pour la danse. Ni Tiepolo, ni Longhi n'ont jamais peint dans un plus blond décor des rondes plus souples, une farandole plus joyeuse.

L'enfant possède en lui tant d'âmes différentes, tant de possibilités diverses, qu'il s'adapte avec un naturel et une spontanéité merveilleuse au personnage qu'il joue. Notre adolescence ne se passe-t-elle pas à ces inconscientes mascarades? Sous les masques de Corneille ou de Racine, de Lamartine ou de Musset, quelles comédies héroïques ou sentimentales ne nous jouons nous pas à nous-mêmes? Est-ce nos sentiments ou ceux de Raphaël, de Perdican et de Fortunio que nous déclarons avec tant de complaisance aux dames de nos pensées? Est-ce le fils de notre mère, ou n'est-ce pas plutôt René, Julien Sorel ou Fabrice del Dongo qui préfère cette femme, cueille pour elle cette

rose, et pleure d'amour par les soirées de printemps? Quelle part de nous-même, et quelle part de nos lectures y a-t-il dans nos jeunes passions? De toutes ces âmes, à quel instant précis faisons-nous la nôtre? Se trouve-t-on vraiment quand on a soufflé sur toutes les illusions de sa jeunesse? Nous ne savons pas ce que nous sommes parce que ce n'est jamais la même voix qui répond au fond de nous aux questions que nous nous posons. Peut-être d'ailleurs n'est-il pas nécessaire qu'un phénomène aussi transitoire que l'homme ait une plus nette conscience de soi. Il paraît même conforme au plan divin que nous nous abusions éternellement sur nous-mêmes. M. Jules de Gaultier a, comme on sait, tiré de *Madame Bovary* toute une philosophie : les hommes possèdent la faculté de se concevoir autres qu'ils ne sont. C'est ce qui leur permet de s'améliorer. C'est aussi ce qui les entraîne, comme dans le roman de Flaubert, à d'épouvantables catastrophes. Le *bovarysme* fait de notre existence une perpétuelle mascarade, tantôt bouffonne, tantôt dramatique.

Pour un philosophe habitué à considérer sous « cet angle » la vie de relations, les surprises et les intrigues du bal masqué semblent aussi fades que le théâtre pour les hommes de laboratoire. Il leur paraît infiniment plus « farce » de trouver un pauvre avocat de province grimé en Machiavel de la politique, un fripon en moraliste, une perruche en duchesse que de revêtir lui-même un costume d'arlequin. Notre époque est plus qu'une autre fertile en rencontres de cette sorte, le propre de la démocratie étant de ne laisser personne à sa place.

Peut-être est-ce encore une des raisons pour lesquelles on ne fera pas revivre aisément l'enthousiasme de nos grands-pères pour les cavalcades du bœuf gras et pour les chars de la mi-carême. Nous jetons chaque jour trop de poudre aux yeux de nos contemporains pour prendre plaisir à leur lancer des confetti.

Du temps de Gavarni on se costumait en débardeur, en roulier ou en matelot pour dîner, un soir de carnaval, à la Maison-d'Or. Aujourd'hui, la plupart des gens qu'on rencontre au restaurant n'ont-ils pas l'air, sous leur frac, du 1er janvier au 31 décembre, de débardeurs ou de rouliers déguisés en hommes du monde?

Notre égoïsme, notre souci de nous-même, ne nous a pas fait perdre complètement ce goût du divers dont parle également M. Jules de Gaultier à propos de Victor Ségalen, l'admirable auteur des *Stèles;* et c'est dans le décor, dans l'atmosphère, que nous cherchons cette diversité, qui est en effet la condition nécessaire de tout spectacle. De là vient la mode des restaurants exotiques : chinois, roumains et russes. La vogue des cabarets moscovites est considérable. Elle est justifiée non seulement parce que la cuisine russe nous réserve la surprise de certaines saveurs rares, mais par la musique qu'on n'entend guère qu'en ces endroits.

A propos du carnaval de 1840, Mme de Girardin notait, dans ses

Lettres parisiennes, que le citoyen français commençait à aimer la vraie musique. « Le crin-crin dont riaient nos pères, écrivait-elle, n'existe plus dans Paris. Le peuple-roi ne s'arrangerait plus de ces accords économiques. Il est connaisseur, il exige pour ses plaisirs tout ce qu'il y a de mieux, et quand, par hasard, l'orchestre est mauvais, il le jette par la fenêtre. »

Depuis le règne de Louis-Philippe, les Parisiens ont fait en musique bien d'autres progrès. Notre sensibilité s'est singulièrement développée depuis une vingtaine d'années, sans parler de la foule qui se presse aux grands concerts dominicaux et qui témoigne d'une éducation musicale très sérieuse, et, puisqu'il s'agit des divertissements du carnaval, il faut noter que Parisiens et Parisiennes ne sauraient plus tolérer ces orchestres de dames hongroises, de tziganes montmartrois, qui encombraient jadis le boulevard. On va aujourd'hui au Caneton non seulement pour goûter l'esturgeon accommodé à la façon des bateliers de la Volga, mais pour écouter leurs prodigieuses mélodies, sur le violon d'un vrai tzigane hanté par le démon de la musique. On veille pour entendre à la Troïka des chœurs excellents évoquer les mélancolies et les voluptés de l'Orient fameux.

De grands courants alternatifs passent ainsi sur la ville sans qu'on puisse définir les raisons de leur toute-puissance. Paris a connu, il y a vingt ans, l'âge des peintres. Actuellement, on peut distinguer une primauté de la musique sur les autres arts. Elle est sensible jusque dans le succès qui, dans les lettres, va aux plus musiciens des auteurs.

Quant à la musique russe, elle a nos prédilections. Pas de soirées élégantes sans quelques chanteurs de Saint-Pétersbourg ou de Moscou. Soudain, vous entendez une mélopée populaire s'élever dans le salon où traînent les propos légers. On se tait. Personne ne comprend les paroles, mais le sens en est évident, la poésie coule de la note comme d'une source. De grands horizons s'ouvrent : des montagnes, des fleuves, des lacs, l'Asie lointaine et si parfumée qu'on croit en respirer l'enivrante odeur. Mystérieux point de départ pour le rêve, cette voix intelligente et distinguée !...

— Qui est-ce?

— Le propre fils de Tolstoï !

— Et cet extraordinaire baryton, dont les accents chaleureux, dont le registre si étendu, surprennent et ravissent?

— Le comte Obolinsky, un des grands seigneurs de l'ancienne Russie.

Alors la rêverie change de ton. On songe à l'affreux carnaval qui se joue là-bas, aux sanglantes saturnales dont l'horreur n'est point épuisée. Une atmosphère de meurtres et de crimes envahit la douce maison, le salon étincelant de lumières. On songe à ce qui peut venir d'atroce de ces steppes, aux poutres qui broient les vertèbres fragiles et qui ont remplacé pour les exécutions la fusillade, depuis que la poudre et les balles sont chères. La musique se perd dans un cau-

chemar de destruction universelle. On songe à ce carnaval de Venise, au souper que Candide et Martin firent avec les six rois dépossédés de leur couronne ; et si enclin qu'on puisse être à se résigner aux décrets de la Providence, on conçoit que l'Europe ne retrouve guère d'entrain pour fêter le carnaval.

LUCIEN CORPECHOT.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

AVANT LA CONFÉRENCE DE GÊNES. L'ACCORD FINANCIER DU 11 MARS. — *On annonce que les États-Unis ne participeront pas à la Conférence de Gênes* (8 *mars*).

Les ministres des Finances alliés se réunissent, le 8 *mars, à Paris, pour décider de l'attribution du premier milliard versé par l'Allemagne.*

La première séance est houleuse. L'Angleterre et la Belgique signalent à M. de Lasteyrie, ministre des Finances français, qu'elles considèrent comme acquise l'adhésion de la France aux accords de Cannes.

En vain M. de Lasteyrie répond que l'accord de Cannes et celui du 13 *août n'ont pas été sanctionnés par les Chambres. Il faut accepter le legs du ministère Briand :* « *Nous sommes plus engagés que nous n'avions cru.* »

Un accord est signé, le 11 *mars, entre les représentants de la France, de l'Angleterre, de l'Italie et de la Belgique.*

Il n'est pas tenu compte d'un mémorandum américain du 10, *réclamant* 966 *millions, plus les intérêts, pour frais d'occupation. Les droits des États-Unis, qui n'ont pas signé le traité de Versailles, seront réservés, et, en attendant, le premier milliard est réparti de la façon suivante : à l'Angleterre* 500 *millions de marks or, à la France* 140 *millions de marks or, en remboursement d'une partie de leurs frais d'occupation antérieurs au* 1er *mai* 1921. *Le surplus ira à la priorité belge, sauf* 172 *millions de lires à l'Italie, pour frais postérieurs au* 1er *mai* 1921.

L'accord règle ensuite les sommes à payer par l'Allemagne en 1922, *toujours au titre des frais d'occupation* (460 *millions de francs à la France,* 2 *millions de livres à l'Angleterre,* 102 *millions de francs belges à la Belgique*), *ainsi que le montant des prestations en nature* (65 *pour* 100 *à la France*).

Les frais de mobilisation de la classe 1919 en France sont portés au compte de l'Allemagne.

FRANCE. — *Le Conseil d'État confirme les décisions du Conseil de préfecture de la Seine annulant les élections au Conseil municipal de Paris des marins de la mer Noire, Marty et Badina* (3 *mars*).

Le Sénat vote le projet gouvernemental de renflouement de la Banque industrielle de Chine, après un discours de M. Poincaré promettant des sanctions administratives et judiciaires (3 *mars*).

M. Philippe Berthelot, ancien secrétaire général du ministère des Affaires étrangères, est traduit devant un conseil de discipline pour répondre des fautes administratives relevées contre lui à l'occasion de l'affaire de la Banque industrielle de Chine (8 *mars*).

Le Conseil de discipline se réunit le 14 *mars. Il prononce, le* 15 *mars, contre M. Philippe Berthelot, la mise en non-activité pendant dix ans.*

La Banque de France abaisse de 5 1/2 *pour* 100 *à* 5 *pour* 100 *le taux de l'escompte* (11 *mars*).

EMPIRE BRITANNIQUE. — *Le gouvernement britannique se trouve en présence de difficultés grandissantes. A l'intérieur, la coalition qui a soutenu M. Lloyd George s'effrite. Les conservateurs en constituent la force principale et certains d'entre eux voudraient reprendre leur liberté d'action. Les travaillistes, d'autre part, gagnent des voix aux élections partielles. Toutefois, les élections municipales au conseil du comté de Londres sont pour eux un échec* (3 *mars*).

En Égypte, la publication de la déclaration de l'abolition du protectorat britannique dénoue la crise ministérielle qui durait depuis le 8 *décembre. Un cabinet Sarwat-Pacha est constitué* (1er *mars*).

Aux Indes, le gouvernement se décide à faire arrêter l'agitateur nationaliste Ghandi (9 *mars*).

M. Montagu, secrétaire d'État pour l'Inde, donne sa démission à la suite de la publication d'un télégramme du gouvernement indien au gouvernement impérial, réclamant la revision du traité de Sèvres (9 *mars*).

Au Transvaal, la grève des mineurs dégénère en une véritable insurrection. Des combats sanglants sont livrés entre les grévistes et les troupes britanniques. La loi martiale est proclamée à Johannesbourg (10 *mars*).

Le 15 *mars, le général Smuts parvient à se rendre maître de la situation. Fordsburg, la dernière citadelle des révolutionnaires, capitule après de vifs combats.*

ALLEMAGNE. — *Le gouvernement allemand effectue le sixième versement décadaire de* 31 *millions de marks or* (9 *mars*).

A Leipzig, un fonctionnaire français est victime d'une agression (11 *mars*).

Italie. — *A Fiume, les fascistes prennent le pouvoir. M. Zanella et son gouvernement sont contraints de s'enfuir* (3 *mars*).

Un accord intervient entre les partis sur le choix d'un chef de gouvernement provisoire. Ce choix tombe sur M. Giovanni Giuriati, qui aura pleins pouvoirs pour convoquer une Assemblée législative (8 *mars*).

Le gouvernement yougo-slave n'élève aucune protestation, à Rome, contre le coup d'État de Fiume. Il demande seulement que le traité de Rapallo soit respecté.

Espagne. — *Des divergences sur la conduite de la guerre au Maroc amènent la démission du cabinet Maura* (7 *mars*).

M. Sanchez-Guerra, conservateur, forme un nouveau ministère (8 *mars*).

Le 14 *mars, les Espagnols commencent une nouvelle offensive au Maroc.*

Pologne. — *L'instabilité ministérielle continue. Le cabinet Ponikowski se retire à la suite de l'échec des négociations avec la diète de Vilna pour l'union avec la Pologne* (4 *mars*).

Le 11 *mars, le maréchal Pildsuski charge de nouveau M. Ponikowski du soin de constituer le ministère.*

Brésil. — *M. Arthur Bernardès est élu président de la République contre M. Nilo Peçanha* (5 *mars*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 27645.